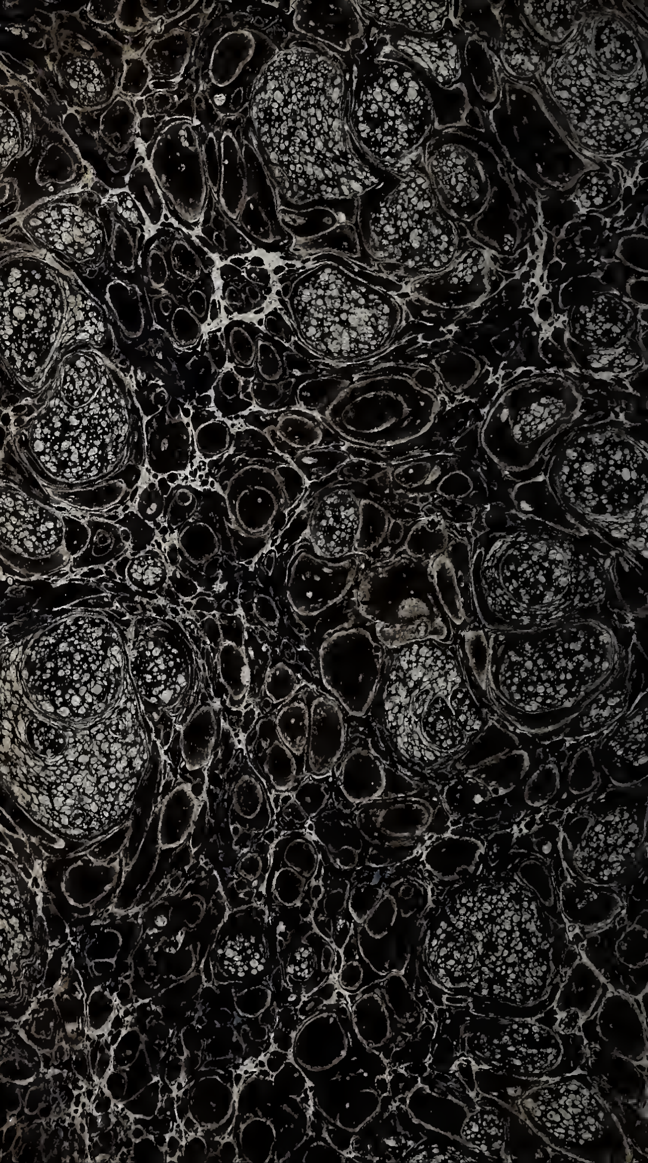






HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.





Cortés fait charger de fers l'Empereur Montézume.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

VOYAGES ET CONQUÊTES

DES PREMIERS NAVIGATEURS

AU NOUVEAU-MONDE ;

Traduits de l'allemand de Campe;

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR,

PAR M. LARENAUDIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE, ORNÉE DE HUIT JOLIES FIGURES.

Instruire en amusant.

TOME SECOND.



PARIS,

F. DENN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, Nº 5.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

SUITE

DES VOYAGES ET CONQUÊTES

DE CORTÈS.

HUITIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

L'Empereur, au milieu d'un brillant cortége, rendit dès le même soir une première visite à son hôte. Celui-ci alla respectueusement au-devant de lui jusqu'à la première cour : il l'aborda en s'inclinant profondément, et le conduisit dans sa chambre. Le monarque s'y assit

de lui-même familièrement, et fit donner un siége au général. Pendant ce temps sa suite se tenait debout contre le mur, et les Espagnols qui se trouvaient dans la chambre en firent autant : alors on introduisit l'interprète Marine, et l'empereur fit un discours dans lequel il essaya d'abord d'effacer les mauvaises impressions que des bruits désavantageux pouvaient avoir faites sur Cortès. « Quelques-uns, dit-il, t'auront assuré que je descends des dieux immortels ; d'autres se seront efforcés de me calomnier en me dépeignant à toi comme un tyran orgueilleux et cruel. Le premier de ces bruits mérite aussi peu de foi que l'autre. »

A ces mots il découvrit son bras, et pria Cortès de se convaincre, par la vue et le toucher, qu'il était vraiment de chair et d'os comme les autres hommes, ce que Cortès n'avait jamais révoqué en doute : ensuite il assura que l'accusation de tyrannie, par laquelle on avait voulu le rendre odieux, était tout aussi peu fondée. Ce préambule fini, il déclara dans les termes suivans ce qu'il pensait sur l'origine des Espagnols et sur le but de leur visite.

« Nous savons, par des traditions qui, depuis les siècles les plus reculés, sont parvenues jusqu'à nous, que nos ancêtres sont venus d'une contrée éloignée, et ont fait la conquête de ces pays qui sont encore aujourd'hui soumis à ma domination. Leur chef était le grand

Quezalcoal, qui, après avoir fondé cet empire, quitta de nouveau cette partie du monde pour aller prendre possession d'autres pays vers l'Orient ; avant de nous quitter il prophétisa qu'un peuple qui descendrait de lui, viendrait un jour changer nos lois et tout le gouvernement. Je vois maintenant, par tout ce qu'on m'a rapporté de vous avant votre arrivée, et par les choses que j'aperçois moi-même, que vous êtes ces descendans de notre grand fondateur qu'il nous avait lui-même annoncés ; et c'est pour cela que je ne vous ai pas reçus comme des étrangers, mais comme des parens. J'ai voulu vous en avertir, afin que vous me fassiez connaître, sans nul détour, la volonté du grand monarque de l'Orient votre souverain, qui sera une loi pour moi et pour mon peuple. »

En entendant Montézume s'exprimer ainsi, la joie de Cortès fut à son comble ; il s'empressa de le confirmer dans l'idée que lui et ses Espagnols étaient les précurseurs de ceux dont Quezalcoal avait annoncé l'arrivée future.

« Au reste, ajouta-t-il, quelque visible qu'il soit par-là que le monarque suprême de l'Orient, dont j'ai l'honneur d'être le moindre serviteur, a les plus justes prétentions sur tous ces pays, il est pourtant bien éloigné de vouloir faire valoir ses droits. Ils ne désire rien de toi et de ton peuple, sinon que vous renonciez à vos erreurs, et que vous adoptiez la véritable

croyance qu'il vous fait annoncer par moi. Sachez donc que vous vivez dans une fausse religion ; que vous n'adorez que des masses inanimées, inventions de vos prêtres et ouvrages de vos propres mains. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu qui a créé et qui entretient tout ce qui existe.

» Cet être unique, sans commencement et sans fin, a produit de rien tout cet univers, tous ces soleils brillans qui nous éclairent, la terre et le premier homme dont tous descendent. Nous devons donc le reconnaître et l'adorer comme le premier principe de toutes choses ; et c'est à quoi, grand empereur, le roi mon maître te convie avec tout ton peuple. Voilà ce qu'il exige pour conclure ensuite avec toi une alliance perpétuelle et avantageuse. »

Pendant ce discours de Cortès, l'agitation de Montézume était extrême. Il ne pouvait supporter d'entendre mépriser ses dieux, et il eut de la peine à se contenir jusqu'à ce que Cortès eût fini de parler. Alors il se leva avec assez de précipitation, et dit qu'il recevrait avec grande reconnaissance la proposition d'une alliance avec un prince descendu de Quezalcoal ; que, pour ce qui regardait les dieux, celui des Espagnols pouvait être excellent sans que les siens en eussent moins de mérite. A ces mots il rompit l'entretien ; et après avoir distri-

bué quelques présens magnifiques, il s'en retourna dans son palais.

Le lendemain Cortès fut conduit à son audience en grande pompe, accompagné de ses principaux officiers. Cette fois l'entretien dura plus long-temps. Montézume fit cent questions sur la manière de vivre des Européens, sur leurs coutumes et leurs mœurs; et Cortès, qui n'avait rien plus à cœur que la conversion qu'il avait projetée, saisissait toutes les occasions de faire tomber le discours sur la religion. Il s'emporta violemment contre l'usage barbare de sacrifier des hommes, et dès ce moment la chair humaine fut exclue de la table impériale.

L'empereur voulut ensuite montrer à ses hôtes la somptuosité de ses temples. Il les conduisit donc dans le plus grand de tous, et les prêtres ne firent aucune difficulté de les y laisser entrer, cependant sous la condition qu'ils n'y commettraient aucune indécence. Montézume lui-même se donna la peine de leur montrer et de leur expliquer tout. Il leur dit le nom des dieux, dont le plus grand s'appelait *Vizlipuzli*, et il leur raconta les cultes qu'on rendait à chacun. Ce nom de Vizlipulzi parut si comique aux Espagnols, et les cérémonies du culte mexicain si absurbes, qu'ils éclatèrent de rire, indécence que leur fanatisme seul peut expliquer.

Montézume se contenta de jeter un regard sérieux sur les Espagnols pour les rappeler à leur devoir ; mais Cortès, non moins fanatique que ses soldats, mit bientôt après la patience du prince à une rude épreuve. Il lui dit que s'il voulait permettre qu'on plantât la croix de Jésus-Christ au milieu de ce temple, on verrait bientôt que ses faux dieux ne pourraient en supporter la présence.

Montézume entendit cette proposition avec indignation, et les prêtres avec horreur : cependant le premier sut se modérer, et se contenta de répondre qu'il se serait attendu au moins à la considération que ses hôtes devaient à sa personne dans le lieu où ils étaient. A ces mots il s'éloigna un peu, disant aux Espagnols qu'ils pouvaient retourner dans leur quartier ; que pour lui, il voulait encore rester pour demander pardon à ses dieux de la patience excessive qu'il avait eue.

Toutefois si la conduite de Cortès était impolitique, il faut convenir qu'elle était justifiée par l'horreur que devait inspirer à tout chrétien l'abominable culte des Mexicains. Les sacrifices humains semblaient être la base de cette horrible religion. Les prisonniers de guerre étaient sacrifiés sur les autels des dieux, et le nombre de ces malheureuses victimes égorgées le même jour, se montait souvent à quelques mille ; il y a même des écrivains qui le portent

jusqu'à vingt-cinq mille, nombre sans doute exagéré. La nation avait-elle eu la paix pendant quelque temps, et par conséquent manquait-elle de prisonniers à égorger, les prêtres représentaient à l'empereur que leurs dieux avaient faim. Aussitôt, sur un ordre impérial, on annonçait dans tous les pays que les dieux avaient envie de manger, et ce mot était le signal de la guerre générale contre tous les peuples voisins. Dès qu'on avait amené un nombre suffisant de prisonniers, les prêtres procédaient à la fête abominable de la manière suivante :

Les malheureuses victimes étaient amenées dans le parvis du temple : bientôt après paraissait un sacrificateur en robe blanche, tenant au bras une petite figure d'idole faite de farine de froment et de miel, ayant les yeux verts et les dents jaunes. Il montait aussitôt sur une pierre exhaussée, s'élevait par-dessus le mur ; de là il montrait à chacun des prisonniers cette figure monstrueuse, en leur disant ces paroles : *Voilà ton Dieu!* Alors il descendait, allait se mettre à la tête des prisonniers, et marchait avec eux vers le lieu où les autres sacrificateurs les attendaient. Celui de ces barbares qui avait la direction de ces odieux sacrifices, et qui portait le titre de *Topilzin*, était revêtu d'une longue robe bordée de guenilles couleur de sang ; on voyait sur sa tête une couronne de plumes vertes et jaunes ; ses oreilles et sa lèvre infé-

rieure étaient garnies d'anneaux d'or montés en pierres vertes ; son visage paraissait noir comme du jais, et dans sa main il tenait un couteau de caillou, large et pointu. Cinq autres sacrificateurs étaient à ses côtés dans leurs ornemens sacerdotaux, et chacun d'eux faisait, dans cette exécution, la fonction qui lui était assignée. On égorgeait la victime sur une grande pierre.

Alors les malheureux prisonniers s'avançaient les uns après les autres. On se saisaissait du premier, et on l'étendait sur la pierre. Deux de ces prêtres bourreaux lui tenaient les mains, deux autres les pieds, le cinquième le cou, au moyen d'un collier qu'on lui avait passé auparavant, et le sixième lui appuyant la main gauche sur la poitrine, de la droite ouvrait le corps du haut en bas, puis arrachait le cœur encore palpitant du malheureux qui se débattait, et le tenait tourné vers le soleil, pour lui offrir les vapeurs qui s'en élevaient.

Aussitôt que cette première scène exécrable était finie, l'affreux Topilzin se tournait vers l'idole dont il ne s'était point occupé pendant tout ce temps, et frottait son horrible face avec le cœur de la victime en murmurant quelques paroles mystérieuses. Pendant ce temps, les autres prêtres prenaient les cadavres et les jetaient en bas de l'escalier, où se trouvaient ceux qui avaient amené les prisonniers, et à qui ils

appartenaient. Ils s'en saisissaient, les portaient chez eux et les mangeaient avec leurs amis.

Ces hommes, plongés dans les plus barbares superstitions, célébraient, dans certains temps, une fête atroce, qu'ils appelaient dans leur langue d'un nom qu'on peut rendre en français par celui d'*écorcherie d'hommes*. La manière dont on célébrait cette fête était digne du nom abominable qu'elle portait. Les prêtres écorchaient les prisonniers destinés à être sacrifiés, et couvraient de leur peau, comme d'un manteau, les valets du temple. Ceux-ci couraient par toute la ville, chantant et dansant devant toutes les maisons, et il fallait que chacun leur donnât quelque chose pour les prêtres. Si quelqu'un s'y refusait, ils le frappaient au visage d'un pan de la peau, jusqu'à ce qu'il fût tout barbouillé de sang. Cette extorsion publique, qui enrichissait les prêtres, durait jusqu'à ce que la peau commençât à se corrompre.

Hâtons-nous de détourner la vue de ces horribles cérémonies d'un culte de cannibales, et revenons à Cortès. A peine les premiers jours de la joie que lui avait causée l'heureux succès de son entreprise téméraire furent-ils passés, qu'il se représenta tout le danger où l'avait précipité son audace. Il reconnut qu'il avait plus hasardé qu'il n'aurait dû faire ; que son sort et celui de son armée était entre les mains

d'un prince dont les dispositions à son égard semblaient très équivoques.

Dès le commencement, les Tlascalans n'avaient cessé de l'exhorter à se mettre sur ses gardes, et de lui exprimer la crainte que Montézume ne les eût reçus dans sa capitale que pour les faire tomber dans un piége. Le caractère de ce prince, et la situation particulière de Mexico, donnaient à cette conjecture le plus grand degré de vraisemblance. On n'avait qu'à rompre les ponts établis sur les digues du lac, qui étaient les seules issues par lesquelles on pouvait arriver à la ville; et Cortès se serait vu, avec sa poignée de monde, entièrement séparé de la terre, et environné d'un peuple innombrable, contre la supériorité duquel son courage et ses armes auraient échoué. A tous ces sujets d'inquiétude vint encore se joindre un incident très fâcheux arrivé à la Vera-Cruz, et dont Cortès avait été informé peu avant son entrée à Mexico.

Après son départ, *Qualpopoca*, un des généraux mexicains, à la tête d'un corps de troupes considérable, avait voulu punir les peuples qui s'étaient soustraits à la domination de son maître pour se mettre sous la protection des Espagnols. *Escalante*, gouverneur de Vera-Cruz, crut qu'il était de son devoir d'assister ses alliés. Il se joignit donc à leur armée avec le peu de monde qu'il avait et les deux chevaux qu'on lui avait

laissés, et livra à Qualpopoca une bataille qu'il gagna à la vérité, mais dans laquelle il eut le malheur d'être lui-même mortellement blessé avec sept de ses Espagnols : non seulement un de ses chevaux fut tué, mais aussi un de ses gens tomba vivant entre les mains des ennemis. Ceux-ci ne manquèrent pas de mettre leur prisonnier à mort, et de porter sa tête en triomphe dans différentes villes de l'empire comme une preuve certaine que les Espagnols n'étaient pas immortels : enfin, ils l'avaient envoyée à Mexico.

Cortès, que tout cela inquiétait avec raison, ordonna qu'on le laissât seul, et passa la nuit suivante à réfléchir sur la manière dont il s'y prendrait pour prévenir le danger qui semblait le menacer. Vers le matin, il fit venir quelques fidèles Tlascalans, pour s'informer d'eux s'ils n'auraient pas remarqué ou appris quelque chose qui pût développer les desseins de Montézume : leur rapport le confirma dans ses soupçons, et en même temps dans la résolution qu'il avait déjà prise. Ils l'informèrent que depuis quelque temps les grands de l'empire mettaient plus de mystère dans leur conduite, que la tête d'un Espagnol avait été envoyée de la province, et que Montézume avait donné ordre de la cacher soigneusement ; enfin, ils soutenaient avoir entendu qu'on songeait à rompre les ponts des digues.

C'en fut assez pour Cortès : sa résolution était prise ; s'assurer de la personne de l'empereur au milieu de sa cour, au milieu d'un peuple dont il était adoré, tel fut le parti auquel s'arrêta l'audacieux Espagnol, et qu'il fit adopter à ses officiers comme le seul moyen de salut.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

M. HUNTER.

Après qu'il eut formé ce projet hardi, et qu'il eut été approuvé de tous les chefs, on procéda aussitôt à son exécution. Toute l'armée espagnole fut mise sous les armes dans la cour fermée de leur quartier, pour être prête au premier signal à voler au secours de leur général. On disposa quelques petits détachemens dans les rues qui aboutissaient au palais de Montézume, auxquels on savait qu'on ne ferait nulle attention, parce qu'on savait que les Espagnols ne paraissaient jamais qu'armés. A l'heure où Cortès allait ordinairement chez l'empereur, il se rendit au palais avec cinq de

ses officiers, et trente hommes des plus braves de son armée. Cela ne fit naître aucun soupçon, parce qu'on était accoutumé à voir ce cortége militaire.

Cortès fut reçu avec respect, et introduit aussitôt dans l'appartement de Montézume avec ses officiers et ses interprètes. Les domestiques se retirèrent, et la scène commença. Cortès se plaignit de la perfidie de Qualpopoca, d'un air qui exprimait le plus grand mécontentement, de ce qu'en temps de paix, et contre le droit des gens, il avait attaqué ses troupes et ses alliés, et fait mettre à mort un Espagnol prisonnier de guerre, dont la tête avait été promenée en spectacle dans tout le pays. Il ajouta que le bruit public le signalait comme l'auteur de cette agression et de ce lâche assassinat; qu'en conséquence il se voyait forcé d'exiger une satisfaction de l'affront qu'on avait fait à son maître, le plus grand prince de l'univers.

A ce discours Montézume pâlit d'effroi; mais il jura sur ce qu'il y avait de plus sacré, qu'il n'avait pas la moindre part à cet événement. Pour preuve de son innocence, ajouta-t-il, il allait incessamment donner ordre d'arrêter Qualpopoca et ses complices, et les faire conduire à Mexico.

Cortès reprit alors un air amical, et assura que, quant à lui, il serait pafaitement content de cette seule explication; mais que pour la sa-

tisfaction de ses soldats extrêmement aigris, il fallait quelque chose de plus; qu'on ne pourrait jamais leur persuader qu'une action semblable fût arrivée à l'insu de l'empereur et sans son approbation, à moins qu'il ne se résolût à donner une preuve publique de sa confiance et de sa sincère amitié pour eux, et que cette preuve, sur laquelle il insistait, était de vouloir bien passer quelques jours dans leur quartier, où il serait servi avec toute la vénération due à sa personne sacrée.

A cette demande si extraordinaire, Montézume, immobile d'étonnement et de colère, garda long-temps le silence; il revint enfin de son trouble et recouvra la parole pour exprimer son ressentiment.

« Un souverain de l'empire du Mexique, dit-il avec une dignité affectée, n'a pas coutume de se rendre volontairement en prison; et quand même il serait capable de s'abaisser de la sorte, ses sujets ne souffriraient jamais qu'on lui fît un pareil traitement. »

Cortès, qui n'aurait employé la violence qu'à regret, employa tour à tour la flatterie et les menaces pour déterminer le monarque à ses désirs; déjà plus de trois heures s'étaient écoulées dans cette négociation d'une nature si nouvelle et si délicate, lorsque Velasquez de Léon, officier espagnol, jeune homme ardent, à qui la patience était échappée, s'écria avec des

gestes menaçans : « A quoi bon tant de façons ? Emparons-nous-en par force, ou qu'il périsse à nos pieds ! » Montézume désira savoir ce que cet homme en colère avait dit, et Marine contenta sa curiosité en ajoutant qu'elle tremblait pour sa vie, s'il ne se rendait dans le moment. Il n'en fallut pas davantage pour abattre tout à coup le courage de ce malheureux prince ; il vit qu'il était au pouvoir de ces hommes puissans, et qu'il avait à craindre la dernière extrémité s'il osait leur résister plus long-temps. Il se soumit donc à son sort ; et sautant à bas de son siége, il dit à Cortès qu'il se confiait à ses assurances et qu'il consentait d'aller avec lui.

Aussitôt il convoque les premiers de l'empire et leur apprend lui-même que, pour des raisons importantes, il trouvait bon d'aller demeurer quelques jours chez ses hôtes. Ceux-ci, bien qu'étonnés au dernier point d'une résolution si inattendue et si périlleuse, n'osèrent pourtant pas opposer la moindre raison à la volonté de leur souverain absolu. On alla chercher sa chaise à porteurs, et ce malheureux monarque fut emmené comme un prisonnier par ses propres gens, escorté de la garde espagnole.

A la nouvelle de son enlèvement tout fut trouble et confusion dans la ville. L'effroi se peignait sur tous les visages, et des cris de douleur sortaient de toutes les bouches. Montézume s'efforça de calmer l'inquiétude de la foule éplo-

rée; il prit un visage riant, et l'assura qu'il allait volontairement passer quelques jours chez ses hôtes et se divertir avec eux; cette assurance tranquillisa ses malheureux sujets; les Espagnols avancèrent sans obstacle avec leur illustre prisonnier, et arrivèrent heureusement dans leur quartier.

Là, Montézume choisit lui-même la chambre qu'il voulait habiter; et les Espagnols, selon l'ordre de leur général, l'y servirent avec le plus profond respect. Dès qu'il se fut reposé, il envoya quelques-uns de ses officiers dans les rues, pour faire rentrer le peuple, et lui ordonner, sous peine de la vie, d'être tranquille, lui réitérant les assurances que c'était lui-même qui, de son propre mouvement, s'était résolu à passer quelques jours chez ses amis. Ensuite il envoya, en présence de Cortès, quelques capitaines de sa garde vers Qualpopoca, pour l'amener, lui et les autres capitaines de son armée ses complices, prisonniers à Mexico.

Cependant Cortès se donna toutes les peines possibles pour rendre au malheureux empereur sa captivité supportable. Non-seulement ses officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, mais aussi les principaux personnages de l'empire, avec la précaution cependant de n'en laisser entrer qu'un petit nombre à la fois, sous prétexte d'éviter la confusion. Montézume lui-même continua d'affecter un air gai pour

cacher au moins à ses sujets la honte dont il était couvert, et traitait même ses geôliers les Espagnols avec une amitié et une générosité qui devaient confirmer tout le monde dans l'opinion qu'on ne lui avait donné aucun sujet de mécontentement.

Cependant Qualpopoca, son fils, et cinq de ses capitaines, arrivèrent à la fois. Montézume, qui soutenait toujours n'avoir eu aucune part à ce qu'ils avaient fait, abandonna aux Espagnols la connaissance de leur délit, et le soin de leur faire subir une punition proportionnée à leur crime. Cortès assembla donc un conseil de guerre, où ces malheureux furent amenés: ils se reconnurent coupables d'avoir violé le droit des gens, et furent condamnés à être brûlés vifs. Par une fidélité rare envers leur infortuné maître, ils avaient constamment nié jusqu'alors qu'ils eussent reçu ordre de faire ce qu'ils avaient fait; mais, dès que leur terrible arrêt de mort leur eut été annoncé, ils perdirent courage, et affirmèrent alors ce qu'ils avaient nié auparavant. Cortès ne voulut pas les entendre davantage, et les fit sur-le-champ conduire au supplice.

Vous vous étonnez avec raison, mes enfans, de l'audace inouïe avec laquelle Cortès, au milieu de la capitale bien peuplée d'un monarque dont la puissance n'était rien moins que méprisable, s'est d'abord rendu maître de sa per

sonne, et arrogé ensuite une juridiction qui ne peut convenir qu'à la seule puissance législative. Mais suspendez encore un peu votre étonnement, pour entendre des choses qui vont vous jeter dans une bien plus grande surprise.

Comme si l'on eût résolu de porter à son comble l'affront fait à ce prince humilié, Cortès, en présence du peuple et de sa pleine autorité, fit vider un vaste arsenal de Montézume, où l'on conservait une grande quantité de javelots, de boucliers et autres attirails de guerre, pour en dresser un bûcher, et faire brûler ceux qui ne s'étaient vraisemblablement rendus coupables d'autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur légitime souverain. Enfin, tout étant prêt, et ces armes amassées depuis long-temps pour la défense de l'empire entassées les unes sur les autres, une quantité innombrable de spectateurs se tenant là, interdits, sans savoir ce qu'ils devaient penser et dire de tout ce qu'ils voyaient, les malheureuses victimes furent amenées.

Dans le même moment, Cortès, accompagné de quelques officiers et d'un soldat portant des fers, alla en droiture à la chambre de Montézume. Il s'approcha de ce prince effrayé; et d'un air furieux, lui dit ces paroles foudroyantes, « Que les criminels avaient déclaré, que lui, Montézume, était l'auteur de la méchante action qu'ils avaient commise; qu'en consé-

quence la justice exigeait aussi qu'il fût puni de ce crime. » A peine eut-il fini ces mots, qu'il tourna le dos à ce prince interdit et tombé du faîte de sa grandeur, et le soldat lui attacha des fers honteux.

Montézume, muet, interdit et sans sentiment, laissa faire ce qu'il ne pouvait d'ailleurs empêcher. Enfin, il éclata en plaintes et en gémissemens, s'attendant qu'on allait le conduire lui-même à l'échafaud. Mais ce que cette scène offrait de plus touchant, ce fut la conduite de ses fidèles serviteurs, qui, avec une douleur muette, se jetèrent à ses pieds, et les arrosant de larmes, soutenaient ses fers pour en alléger le poids, et garnissaient ses membres profanés de morceaux d'une étoffe moelleuse, afin qu'il n'en sentît point la pression. C'était là un spectacle propre à arracher des larmes de compassion du spectateur même le moins sensible.

L'exécution des malheureux condamnés étant achevée, Cortès revint, et s'approchant de Montézume d'un air amical, il lui dit, « Que la justice était à présent satisfaite, et que par conséquent son crime était aussi effacé. » En achevant ces paroles, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers. Dans ce moment, l'âme de ce monarque humilié passa subitement de la plus profonde douleur à la joie la plus vive. Il ne cessait d'embrasser son persécuteur, et de lui donner les assurances les plus expressives de sa reconnais-

sance. L'infortuné, dans l'excès de son ravissement, semblait avoir oublié que celui qui lui faisait ôter ses fers, était le même qui les lui avait fait mettre.

Depuis ce moment le courage de Montézume l'abandonna complétement. Son âme énervée semblait avoir perdu le pouvoir de produire une pensée généreuse ; la domination des Espagnols à Mexico paraissait dès lors hors de toute atteinte. Mais cela ne suffisait pas encore au prévoyant Cortès. Il pensait toujours au moyen de se frayer un chemin libre pour sortir de cette capitale, où il était enfermé comme dans une île, et d'avoir toujours ce chemin à sa disposition, quand même il prendrait fantaisie aux Mexicains de rompre les digues. Dans cette intention, il parlait souvent à Montézume de la singulière construction des vaisseaux européens, afin de lui inspirer le désir de voir lui-même ces admirables bâtimens. Il y réussit, et Montézume étant extrêmement curieux de voir un pareil bâtiment, Cortès s'engagea à lui procurer ce plaisir. Sur l'ordre de l'empereur, on envoya à Vera-Cruz un nombre suffisant de porte-faix pour y prendre et transporter à Mexico les débris des vaisseaux espagnols qui y étaient conservés ; d'autres furent chargés d'aller dans les forêts abattre le bois nécessaire, et dans peu de temps les charpentiers espagnols eurent bâti deux brigantins, sur lesquels on pro-

menait quelquefois le monarque prisonnier, qui y prenait un très grand plaisir. Mais Cortès profitait de ces promenades pour reconnaître la situation du lac et de tous les environs; connaissance qui lui fut très utile dans la suite.

Dès lors ce génie entreprenant travailla sans relâche à l'asservissement du peuple mexicain. Il envoya par tout le pays quelques-uns de ses officiers, tant pour connaître la grandeur et l'état de chaque province, que pour remarquer les lieux où se trouvaient l'or et l'argent. Il sut aussi persuader à Montézume, sous divers prétextes, de renvoyer ses officiers les plus expérimentés et les plus courageux pour leur en substituer d'autres, de la stupidité et de la lâcheté desquels les Espagnols avaient peu de choses à craindre. Il fit enfin à ce monarque humilié de tant de manières une proposition qui devait achever d'abaisser son orgueil; c'était de se reconnaître publiquement vassal du roi d'Espagne, et de s'obliger à lui payer un tribut annuel pour marque de sa dépendance.

Que pouvait faire l'infortuné Montézume? Sa liberté, sa vie même étaient entre les mains de Cortès; il se voyait donc obligé de consentir avec résignation à chaque demande qu'on lui faisait, quelque accablante qu'elle pût être.

On assembla les principaux membres de

l'empire : Montézume lui-même leur rappela la prophétie qui leur était connue, leur déclara que le moment de son accomplissement était arrivé, et que dès à présent il voulait dépendre, lui et tout son empire, du grand roi de l'Orient à qui la souveraineté appartenait selon l'ordre de leur père commun. A ces mots les larmes lui vinrent aux yeux, ce qui prouvait assez clairement combien ce sacrifice coûtait à son cœur. Il s'éleva un murmure confus dans l'assemblée des Mexicains; l'étonnement et le chagrin se montraient sur tous les visages, et on paraissait disposé à soutenir par la force les droits de la nation et du souverain. Mais Cortès sut calmer ces dispositions en assurant que l'intention de son maître n'était pas d'enlever l'empire à Montézume, mais qu'il se contentait d'en être le protecteur. Cette assurance, et l'exemple de l'empereur qui se soumettait volontairement, apaisèrent les esprits. Ce prince confirma son hommage au roi d'Espagne par un nouveau présent considérable, et somma les caciques de tout le pays d'en faire autant.

DIXIÈME ENTRETIEN.

THIÉRI.

O le malheureux Montézume ! comment se tirera-t-il de là ?

M. HUNTER. Ecoutez la suite. On voulut procéder au partage des trésors qu'on avait accumulés. Cortès fit fondre en lingots tout ce qu'on avait amassé de grains et d'ornemens d'or, et on en trouva pour le poids de six cent mille marcs, ou trois cent mille livres; mais l'argent ne pesa que cinq cents marcs, ou deux cent cinquante livres.

THÉOPHILE, L'or est-il donc au Mexique plus commun que l'argent ?

M. HUNTER. Non pas à présent; mais alors les Mexicains avaient plus d'or, parce qu'on trouve souvent l'or pur, mais non par l'argent. Tu sais ce que veut dire or et argent purs ?

THÉOPHILE. Oh ! oui. Quand on les trouve sans aucun autre mélange.

M. Hunter. Fort bien. Ordinairement on tire l'argent de la terre comme les autres métaux, et il faut d'abord, au moyen du feu, le purifier des matières hétérogènes qui y sont amalgamées; mais cet art était entièrement inconnu aux Mexicains. L'or et l'argent qu'ils possédaient, la nature elle-même les avait purifiés, et ils n'avaient qu'à le recueillir. Encore ne faisaient-ils qu'avec négligence cette recherche, même dans le sable des rivières et dans la terre des mines d'or qu'on lavait, parce que ce métal n'avait pas chez eux la valeur que nous y avons attachée, et qu'ils ne s'en servaient qu'à faire divers ornemens. C'est pour cela aussi que la quantité qu'on put en amasser ne fut pas à beaucoup près proportionnée à la cupidité des Espagnols.

Cortès fit cinq parts de ces trésors. La première fut destinée au roi d'Espagne; la seconde, il la prit pour lui comme général, selon la coutume déjà introduite; la troisième fut réservée à ceux qui avaient concouru aux frais de l'équipement, et les deux autres furent partagées entre toute l'armée. Ainsi la part de chaque soldat et de chaque matelot ne fut pas aussi considérable qu'ils s'y attendaient, ce qui occasionna un murmure général. Mais Cortès céda aussitôt à l'avidité insatiable de ses gens une partie de ce qui lui était échu de droit, et leur mécontentement cessa.

L'infortuné Montézume avait accédé à toutes les demandes de son persécuteur, quelque dures qu'elles fussent : ce ne fut qu'à l'égard d'une seule qu'on le trouva inébranlable. Elle regardait sa croyance et celle de ses peuples, au sujet de laquelle ni flatteries ni menaces ne purent le faire changer de sentiment.

Enfin Cortès s'irrita tellement de son obstination qu'il résolut d'aller lui-même dans le temple renverser les idoles. Mais quel fut son étonnement d'y trouver un nombreux clergé sous les armes, prêt à les défendre, et de voir accourir à leur secours de nombreuses troupes de Mexicains! Il s'aperçut alors qu'il était allé trop loin, et se contenta pour cette fois de mettre à la place d'une idole, qu'il avait précipitée de sa niche, l'image de la Vierge Marie, et de renvoyer à un temps plus convenable son projet insensé de conversion.

Cette aventure ouvrit tout d'un coup les yeux aux Mexicains. Ils virent ce qu'ils avaient à redouter de l'insolence de ces étrangers si révérés auparavant, et ils commencèrent à penser au moyen ou de les chasser ou de s'en débarrasser. Les prêtres et les principaux de la nation, qui avaient eu plus fréquemment qu'auparavant des entretiens secrets avec l'empereur prisonnier, criaient à la vengeance pour l'offense faite à leurs dieux : le sort de Montézume n'en devint que plus critique. A quoi devait-il

se résoudre? De quel côté se tourner? Du côté de ses sujets? Mais il courait risque d'être égorgé par ses persécuteurs, entre les mains desquels il se trouvait. Du côté de ses persécuteurs mêmes? mais il devait craindre la révolte de tout son empire; et qu'avait-il à espérer de ses prétendus amis? Il pouvait en juger par la conduite qu'ils avaient tenue jusqu'alors envers lui. Long-temps indécis, il s'arrêta à un de ces partis mitoyens que la faiblesse seule, qui cherche à s'abuser, appelle de la prudence.

Il fit venir Cortès. Celui-ci, à qui les entretiens secrets de son prisonnier avec les prêtres et les principaux de la nation avaient déjà donné quelque ombrage, eut la précaution de se faire accompagner par douze de ses gens les plus courageux. Ses soupçons augmentèrent en entrant dans l'appartement de Montézume, et en remarquant sur son visage un air sombre, qu'il n'y avait jamais aperçu. Il fut bien plus surpris encore, lorsque Montézume le prenant par la main et le tirant à l'écart, lui dit d'un ton presque menaçant « que le but pour lequel son maître l'avait envoyé étant rempli, il espérait qu'il hâterait son départ. »

Ce discours inattendu et le ton résolu qui l'accompagna, engagèrent le général à se tourner vers un de ses gens, pour lui donner l'ordre secret de faire mettre dans ce moment

tout son monde sous les armes; ensuite reprenant toute sa fermeté, il répondit au monarque d'un air indifférent que lui-même ne désirait rien plus ardemment que de retourner bientôt dans sa patrie; mais que ses vaisseaux ayant été détruits, comme on le savait, il fallait auparavant qu'il en fît bâtir d'autres, et qu'il priait qu'on lui accordât pour cela les secours nécessaires.

A cette réponse inespérée, Montézume ne put cacher l'excès de sa joie; il sauta au cou du général, le combla de caresses, et l'assura que cette déclaration suffisait pour satisfaire ses dieux et ses sujets, qui insistaient également sur le départ des étrangers. Ces paroles apprirent à Cortès les véritables dispositions des prêtres et du peuple, et il se crut dans la nécessité de détourner le péril qui le menaçait, en continuant de déguiser ses intentions. Dans ce dessein, il donna hautement l'ordre de construire des vaisseaux; mais en secret il commanda à ses charpentiers d'en retarder l'exécution autant qu'il serait possible, par toutes sortes d'obstacles concertés, dans l'espérance que pendant ce temps-là le renfort qu'il attendait d'Espagne pourrait arriver.

Mais, comme si cette déloyauté eût dû être aussitôt punie, il survint tout à coup un événement qui plongea Cortès dans la situation la plus désespérée. Montézume lui fit dire de venir

promptement lui parler, et lui montra un tableau à la manière mexicaine, sur du coton blanc, qui représentait dix-huit vaisseaux européens. Cette peinture venait d'être apportée à l'empereur par un courrier, avec la nouvelle que ces vaisseaux étaient tous à l'ancre sur ses côtes.

Cortès fut d'abord enchanté; car il se flattait que ces vaisseaux lui apportaient le renfort attendu d'Espagne, avec la confirmation de son grade de commandant des pays qu'il avait découverts. Mais quelle fut sa consternation quelques jours après, lorsque *Sandoval*, gouverneur actuel de Vera-Cruz, lui apprit que cette escadre avait été équipée par Velasquez, uniquement pour venir le faire prisonnier lui et ses partisans, et les conduire à Cuba, où leur procès devait leur être fait.

Nous avons vu que Cortès envoya un de ses vaisseaux en Espagne, pour y porter les échantillons des richesses du Mexique, qu'il avait ramassés, et en même temps pour obtenir la confirmation royale de sa nomination de gouverneur de ce pays. *Montejo* et *Portocarrero*, commandans de ce vaisseau, reçurent l'ordre exprès de ne pas toucher à l'île de Cuba dans leur trajet. Ils devaient au contraire laisser cette île à droite, autant qu'ils pourraient, et tourner la pointe de la Floride. Montejo, qui avait des possessions à Cuba, oublia son de-

voir, au point de négliger l'ordre de son général, pour avoir le plaisir de visiter ses propriétés avant de cingler vers l'Espagne. A peine eut-il paru sur la côte, que Velasquez en fut informé. Celui-ci, depuis le départ de Cortès, tourmenté de colère, de repentir et de jalousie, fit sur-le-champ partir deux vaisseaux bien armés, pour s'emparer de celui de Cortès et de tout l'équipage. Heureusement ils en furent avertis encore assez à temps pour pouvoir s'échapper, et continuer sans empêchement leur route vers l'Espagne.

C'est alors que la colère de Velasquez fut à son comble; il résolut d'équiper une puissante flotte pour aller à la recherche de Cortès. Pendant qu'il s'en occupait, il reçut d'Espagne la nouvelle que le vaisseu qui lui était échappé y était heureusement arrivé, et fut en même temps bien informé du lieu où se trouvait Cortès et du succès de son expédition.

Sur cet avis on redoubla d'activité dans l'armement de la flotte; elle était composée de dix-huit vaisseaux, ayant à bord huit cents hommes de pied, quatre-vingts cavaliers et douze canons; forces vraiment formidables pour ce temps-là dans cette partie du monde, et supérieures de moitié à celle de Cortès.

L'expédition étant prête, on en donna le commandement à Narvaez, brave à la vérité, mais emporté et irréconciliable, avec le titre

de sous-gouverneur des pays découverts par Cortès.

Représentez-vous maintenant la situation périlleuse de Cortès, qui devenait de jour en jour plus critique. Devait-il hasarder de marcher à la rencontre d'une armée d'Européens deux fois plus forte que la sienne? Il fallait abandonner Mexico, il fallait renoncer à tous les avantages qu'il avait acquis par tant de peines et de dangers. Mais comment oser espérer de vaincre un ennemi égal en courage et en talens militaires, supérieur en nombre et dont les troupes étaient fraîches? Devait-il l'attendre à Mexico? C'était évidemment se mettre dans le cas d'être à la fois attaqué par deux ennemis également formidables; car il était plus que vraisemblable qu'aussitôt que les Mexicains remarqueraient qu'il était en danger, ils prendraient les armes contre lui; ou enfin devait-il se rendre volontairement, pour se voir juger par un homme altéré de son sang? Dans ce cas sa perte était inévitable.

Pendant cette incertitude, il recevait chaque jour de nouveaux avis, tous plus inquiétans les uns que les autres. Il apprit que quelques-uns de ses soldats étaient passés à l'ennemi; que Narvaez le signalait comme un traître, qui avait entrepris la conquête du Mexique sans l'ordre du roi, et qu'il invitait Montézume et son peuple à se réunir à lui, et à

l'aider à se rendre maître de leurs oppresseurs.

On s'imaginera aisément combien cette nouvelle dut être agréable à l'empereur et à ses sujets déjà si irrités : aussi leur empressement à prêter la main à Narvaez n'était que trop marqué. Une seule chose les embarrassait, et les engagea à ne pas encore montrer, par des hostilités, l'envie qu'ils avaient de se défaire de ces odieux étrangers; c'était la contenance qu'avait Cortès dans tout ceci. L'âme forte de cet homme avait tant d'empire sur son extérieur, qu'on ne put même apercevoir en lui le moindre signe d'inquiétude, quelque accablantes que fussent celles que devait nécessairement lui causer sa position dangereuse. De l'air le plus assuré, il démentit les bruits que Narvaez avait fait répandre, et protesta que les Européens qui venaient d'arriver étaient ses amis, sujets d'un seul et même souverain, et que dans peu on le verrait lui et son armée partir avec eux en paix et en amitié. Il employa toute la sagacité dont il était capable à examiner les mesures qu'il avait à prendre; et après avoir tout bien calculé, il résolut de faire d'abord une tentative pour engager Narvaez à un accommodement, et si cela ne réussissait pas, de lui résister courageusement.

Ces démarches furent inutiles : le fougueux Narvaez se refusa à toute proposition, regar-

dant comme une chose aisée de se rendre maître de Cortès et de sa petite armée. Il ne resta donc à ce dernier d'autre parti que celui de se défendre de son mieux. Il nomma Alvarado, brave officier, honoré particulièrement des Mexicains, commandant de Mexico, et de cent cinquante hommes qu'il avait résolu d'y laisser; il leur ordonna expressément de maintenir la paix et la tranquillité pendant son absence, et de témoigner tout le respect possible à Montézume, qui, de son plein gré, avait promis de rester sous la garde des Espagnols, jusqu'à ce que Cortès fût de retour.

ONZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Narvaez s'était avancé jusqu'à Cempoalla. Sandoval avait confié la colonie de Vera-Cruz à la garde des Indiens ses alliés; il tâcha avec sa petite troupe de se réunir au corps de Cortès, et celui-ci vola comme un trait à sa ren-

contre. Enfin ils se joignirent à douze mille de Cempoalla; et, malgré cette réunion, toute l'armée ne consistait qu'en deux cent cinquante hommes; misérable petite troupe! cependant l'âme ferme de son chef courageux était inébranlable, et il persévéra dans la résolution qu'il avait prise de marcher à l'ennemi.

Mais pour sa tranquillité, et pour pouvoir se rendre témoignage qu'il était innocent du sang qui allait se répandre, il envoya encore deux fois pour traiter de la paix avec Narvaez, qui s'y refusa constamment, et ne répondit à Cortès qu'en mettant sa tête à prix.

Ce dernier, pour défendre à la fois sa vie, son honneur et sa gloire, s'avança courageusement vers Cempoalla. Il n'en était plus qu'à un mille, lorsque Narvaez regardant cette hardiesse d'un ennemi qu'il méprisait, comme un affront qu'il devait aussitôt laver dans son sang, résolut de lui livrer bataille, et marcha à sa rencontre; mais il tomba ce jour-là une si grande pluie, et Cortès s'était placé si avantageusement au-delà d'un ruisseau débordé, que Narvaez ne put l'attaquer. Ses troupes, qui n'étaient pas encore accoutumées aux fatigues de la guerre, et qui d'ailleurs auraient plus volontiers servi sous Cortès que sous lui, murmuraient si hautement, qu'il se

vit contraint de retourner vers le soir à Cempoalla.

L'impatient Cortès prit le parti de finir la guerre dès la nuit même, par sa propre ruine ou par celle de son ennemi, en tombant sur lui à l'improviste pendant l'obscurité d'une nuit pluvieuse, comptant, d'après l'orgueil de Narvaez et la lassitude de ses soldats, qu'il ne serait pas sur ses gardes. Il assembla sa petite troupe, lui découvrit son dessein, et trouva, à sa grande satisfaction, qu'il n'avait pas besoin de les exciter à une action si périlleuse. Il la partagea en trois corps, donna le commandement de l'un à Sandoval, d'un autre à Olid, et il se mit à la tête du troisième.

La nuit arriva, elle était noire et orageuse. Le ruisseau rendait des sons aussi bruyans qu'un torrent impétueux, et il n'y avait d'autre moyen d'arriver de l'autre côté que de le traverser. Le danger n'arrêta pas un moment des gens aussi déterminés : Cortès sauta le premier dans l'eau, et ses gens suivirent avec confiance l'exemple d'un si brave commandant. Ils arrivèrent tous heureusement à l'autre bord. Ils se mirent sur-le-champ en ordre de bataille, et marchèrent vers Cempoalla dans le plus profond sience, armés d'une épée, d'un poignard et d'un longue pique à l'indienne, dont ils devaient se servir contre la cava-

lerie de l'ennemi, ayant trouvé qu'elle était surtout propre à cet usage.

Ce que Cortès avait prévu arriva. Narvaez avait été si insouciant qu'il n'avait posé que deux sentinelles : l'une fut surprise et faite prisonnière; l'autre au contraire s'enfuit, courut à la ville et donna l'alarme, Mais le croiriez-vous? Narvaez, par un mépris insensé d'un ennemi que, pour plus d'une raison il devait regarder comme très à craindre, ne put croire que Cortès, avec sa poignée de monde, osât l'attaquer.

Cependant on entendit tout à coup l'effroyable cri de guerre que jetaient Cortès et ses braves compagnons, en fondant comme un orage dans la ville qu'ils remplirent de terreur et d'effroi. Trop tard enfin Narvaez reconnut son erreur; alors il s'arma en toute diligence. Il occupait avec sa troupe un temple assez vaste, situé à peu de distance. L'ennemi y fondit si rapidement et avec tant d'acharnement qu'on ne put tirer sur lui qu'un seul coup de canon. Sandoval, qui commandait l'avant-garde, s'empara de toute l'artillerie, et poussa l'ennemi qui combattait en désordre, jusqu'au haut de l'escalier. Là commença un combat furieux et opiniâtre. Narvaez, qui était dans le temple, animait ses soldats par son exemple et ses paroles; et Sandoval continuait toujours à les pousser. Olid le secondait, et

Cortès lui-même se mit hardiment à la tête des siens, et leur inspira une nouvelle ardeur.

Tout à coup il vint en idée à un soldat de Cortès de jeter du feu sur le toit de roseaux qui couvrait ce vaste édifice ; il fut aussitôt enflammé, et Narvaez, obligé de faire une sortie pour ne pas être brûlé, combattit à la tête des siens pour se faire un passage. Il reçut sur l'œil un si terrible coup de la pointe d'une lance, qu'il tomba par terre sans connaissance. Sandoval se jeta sur lui ; on le traîna comme mort au bas de l'escalier, on le chargea promptement de fers, et on le mit en sûreté. Le parti vainqueur jeta de grands cris de joie, et celui dont le général était prisonnier, était au contraire dans une si grande consternation, que sa résistance devint toujours plus faible, et son entière défaite toujours plus certaine. Cortès ordonna de pointer les canons contre le temple, et cria qu'ils paieraient tous de leur vie une plus longue résistance ; qu'au contraire, ceux qui se rendraient volontairement, obtiendraient leur pardon. Cette déclaration, et une circonstance particulière qui arriva très à propos pour lui, engagea ce corps, trois fois plus nombreux que le sien, à mettre bas les armes et à se rendre au vainqueur.

Théodore. Quelle était cette circonstance ?

M. Hunter. La voici. Les troupes de Nar-

vaez aperçurent à travers les ténèbres épaisses de la nuit, une quantité innombrable de petites lumières, qui ressemblaient à des mèches allumées. Cela leur fit croire que Cortès allait être soutenu par un grand corps d'arquebusiers, parce que dans ce temps-là les armes à feu ne se tiraient pas, comme à présent, par le moyen d'une pierre à fusil, mais par des mèches allumées.

Conrad. Qu'étaient-ce donc que ces lumières?

M. Hunter. As-tu déjà vu des vers luisans?

Conrad. Oh! oui; de petits insectes, qui, le soir dans l'obscurité, ressemblent à du feu.

M. Hunter. Précisément. Eh bien! c'étaient des vers luisans, qui, en Amérique, son beaucoup plus gros que les nôtres, et que pour cela on pouvait fort bien prendre pour des mèches allumées.

Cortès fit traiter les prisonniers avec la plus grande humanité; il leur fit même des présens, et laissa entièrement à leur disposition de servir sous lui, ou de s'en retourner à Cuba. Touchés de cette générosité politique, ils choisirent presque tous le premier parti; et l'heureux Cortès vit en même temps dissiper le plus grand danger dont il ait jamais été menacé, et grossir son petit corps de huit cents soldats frais et bien armés; accroissement qui semblait

élever au plus haut point sa puissance, déjà considérable auparavant pour cette partie du monde.

Dès que Narvaez fut revenu à lui, il faillit mourir de honte et de douleur en se voyant les pieds et les mains garrottés, et au pouvoir d'un ennemi qu'il avait méprisé. Cortès désira le voir, sans être connu, pour ne pas insulter à son malheur; mais dès qu'il entra dans sa chambre, le respect des soldats qui étaient présens le trahit, et le fier Narvaez, se tournant de son côté, lui dit : « Monsieur le capitaine, vous avez sujet de vous enorgueillir du bonheur que vous avez eu de me faire prisonnier. » Ce ton orgueilleux devait être réprimé. Cortès lui répondit : « Bon homme, tout ce que Dieu fait est bien fait : je vous assure cependant que je mets au rang de mes moindres actions et ma victoire et votre prise. » Là-dessus il le fit enchaîner et conduire à Vera Cruz pour y être gardé.

A peine Cortès eut-il joui quelques heures de la joie d'un triomphe si prompt et si glorieux, qu'il fut exposé à de nouveaux périls, qui, pendant ce temps-là, semblables à un orage éloigné, s'étaient rassemblés dans un autre lieu. Il arriva un exprès de Mexico avec la nouvelle affligeante que les habitans de cette ville s'étaient entièrement révoltés contre les Espagnols qu'il y avait laissés, et que ce n'é-

tait qu'avec peine qu'Alvarado se soutenait contre eux dans sa forteresse. Montézume lui-même avait envoyé un de ses gens pour prier Cortès de hâter son retour autant qu'il le pourrait, pour mettre fin à ce soulèvement.

Quant à la véritable cause de cette rupture et de ces hostilités, je ne suis pas moi-même en état de vous le dire avec certitude. Les historiens sont loin de s'accorder sur ce point; cependant tout porte à croire que la conduite insolente des Espagnols laissés à Mexico en fut le motif.

Quoi qu'il en soit, le danger était si urgent, que Cortès n'eut pas un moment à perdre pour arriver à temps au secours de ses compatriotes, en sorte qu'il eut lieu de s'estimer fort heureux de s'être délivré de Narvaez avant que cet incident fâcheux le rappelât à Mexico. Ayant donc, pour plus de sûreté, formé les équipages des vaisseaux de ses propres gens, il se mit à la tête de son armée vraiment formidable alors, et se rendit en toute diligence, par Tlascala, à la capitale. Les fidèles Tlascalans lui offrirent toutes leurs troupes; mais il se contenta de deux mille hommes, en leur témoignant sa sincère reconnaissance pour leur fidélité. Il avait d'autant plus sujet de s'en applaudir, qu'il remarqua une altération sensible dans les sentimens des habitans des autres contrées qu'il fut obligé de traverser. Il ne trouva

nulle part cet ancien empressement de fournir des vivres à son armée. Il en inféra que les habitans de Mexico n'étaient pas les seuls mécontens, mais que la haine contre les Espagnols et l'esprit de révolte s'étaient emparés de toute la nation.

C'est ce qui l'engagea à se tenir sur ses gardes dans sa marche, mais son bonheur et la stupidité des Mexicains rendirent cette précaution inutile. Il n'y avait rien de plus aisé que de lui couper le chemin de Mexico, et d'en empêcher la sortie aux Espagnols qui s'y trouvaient, en rompant seulement les ponts de la digue; mais les habitans de cette ville furent assez stupides pour les laisser subsister, et Cortès les trouva tels qu'il les avait laissés, entiers et sans gardes, de sorte que rien ne l'empêcha d'entrer dans la ville avec son armée.

Mais que cette entrée était différente de celle qu'il y avait faite la première fois! Il n'y avait maintenant personne pour le recevoir, personne qui vînt au-devant de lui, personne qui jetât un seul cri de joie. Partout, au contraire, régnait un morne silence : les rues étaient désertes, et même aucun des gens d'Alvarado ne parut, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au quartier des Espagnols. C'est là que, des deux côtés, on s'accueillit avec empressement, et qu'on fit éclater la joie la plus vive. Alvarado et ses soldats étaient ravis de se voir sauvés si inopinément de

la situation la plus dangereuse; quant à Cortès et ses compagnons, ils étaient dans l'ivresse de leur victoire et de leur réunion avec leurs camarades; et il n'y eut pas jusqu'à Montézume même, qui était demeuré fidèle à sa promesse de ne pas quitter le quartier espagnol, qui ne semblât prendre une part sincère aux transports de ses oppresseurs.

Cortès s'enquit alors de tout ce qui s'était passé pendant son absence. Les Mexicains, excités par la conduite impudente et méchante des Espagnols qui étaient réstés, avaient enfin pris les armes. Leur propre danger, ni celui de leur prince prisonnier, n'avaient pu les empêcher de hasarder courageusement assaut sur assaut contre le quartier espagnol, où Alvarado, avec sa petite troupe, put à peine résister à leurs attaques. Ils avaient brûlé les deux brigantins, tué quatre Espagnols, et blessé un plus grand nombre. Les autres s'attendaient tous à leur ruine, qu'ils n'auraient effectivement pu éviter sans le prompt retour de leur général victorieux.

Avec les forces considérables qu'il avait amenées, et le respect que les Mexicains lui portaient, Cortès aurait sans doute aisément tranquillisé les esprits irrités et apaisé la sédition, s'il n'eût changé lui-même, tout d'un coup, d'une manière très insensée, sa conduite ordinaire. Mais ivre du bonheur étonnant qui l'avait

accompagné jusqu'alors, il sembla regarder avec dédain chaque nouveau péril, et ne prit plus la peine de cacher ses véritables projets. Dès lors il traita, dit-on, Montézume lui-même avec un mépris choquant; et son ancienne prudence parut l'avoir tellement abandonné, qu'il n'opposa à la juste indignation de toute une nation courroucée, qu'orgueil et que mépris.

Voilà, mes enfans, un exemple instructif de la légèreté et de l'insolence dans lesquelles peuvent tomber les hommes, même les plus prudens, lorsqu'ils se laissent éblouir par la bonne fortune.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

M. HUNTER.

CORTÈS se flatta qu'il lui serait aisé de contenir par la force les Mexicains révoltés. A cet effet il envoya *Ordaz*, un de ses plus braves officiers, avec un corps de quatre cents hommes, partie Espagnols, partie *Tlascalans*, pour s'informer si le peuple était actuellement tranquille, ou s'il se préparait à de nouvelles attaques.

Ordaz se mit en devoir de s'acquitter de la

commission dont il était chargé, et commença à parcourir les rues de la ville; mais il n'était pas encore allé bien loin, qu'il rencontra une troupe de Mexicains armés. Lui, dans le dessein d'en faire quelques-uns prisonniers pour en tirer des renseignemens, s'avança aussitôt sur eux; mais ils se retirèrent de suite. Ce n'était pas par poltronnerie qu'ils le firent, mais par ordre de leur commandant, qui tâchait d'attirer dans une embuscade le capitaine espagnol avec son corps. Ce qu'il avait espéré arriva; Ordaz poursuivit les fuyards jusque dans un endroit de la ville où il se vit tout à coup environné et assailli de tous côtés par un essaim innombrable d'ennemis. Les toits même des maisons étaient couverts de monde, et il tomba de tous côtés une si forte grêle de pierres, de flèches et de javelots, que l'air en fut obscurci.

Par bonheur Ordaz était homme de cœur et de tête. Quelque grand et imprévu que fût le danger, il sut ranger son petit corps, pressé de toutes parts, dans la position la plus convenable aux circonstances, et le forma en bataillon carré.

Il plaça sur les angles de ce carré ceux qui portaient des lances, et mit au centre ceux qui étaient armés d'arquebuses. Les premiers devaient recevoir avec leurs piques ceux qui les pressaient, les autres tirer sur les toits et aux fenêtres; et dans cette position il marcha contre

le plus épais de l'ennemi. Les Mexicains ne tardèrent pas à plier; Ordaz se fit jour, et après un grand carnage, regagna enfin le quartier espagnol. On perdit un Espagnol et huit Tlascalans; Ordaz lui-même et la plupart de ses gens furent blessés.

Après cette terrible défaite des Mexicains, on espéra qu'ils n'auraient plus le courage d'en venir à de nouvelles extrémités, mais on se trompa; car à peine le corps victorieux fut-il rentré dans le fort, qu'on aperçut de loin l'ennemi s'avancer comme un torrent, par troupes innombrables, pour donner un assaut général. Cortès se prépara sans perdre de temps à la défense, et alors commença un combat qui n'eut peut-être jamais son pareil en fureur et en acharnement.

Les Mexicains accoururent en faisant un tel carillon de leurs tambours et de leurs cornets, et jetant des cris si effroyables, qu'on pouvait à peine distinguer le bruit du canon. Ils paraissaient tous résolus, cette fois, de vaincre ou de mourir. Quelques-uns faisaient pleuvoir une grêle continuelle de flèches et de pierres; d'autres tâchaient, avec un mépris visible de la mort, de sauter par dessus les murailles, et de se rendre maîtres des portes. Ils montaient sur les épaules les uns des autres, pour atteindre à la hauteur des murs, et lorsqu'ils étaient repoussés et qu'ils tombaient morts ou blessés,

dans l'instant même d'autres prenaient leur place. On marchait, tant la fureur était grande, sur les morts et les blessés pour remplir les vides; et, malgré les terribles effets de l'artillerie et de la mousqueterie, ils continuaient l'assaut, jusqu'à ce qu'enfin, après un carnage affreux, leur superstition les contraignît à mettre fin, pour cette fois, à ce combat sanglant. La nuit vint, et après le coucher du soleil ils ne croyaient pas qu'il leur fût permis de combattre, de sorte qu'avec le jour finit aussi leur acharnement; et ils se retirèrent.

Cependant la nuit ne fut pas tranquille; car, quoique les Mexicains n'osassent plus combattre, ils trouvèrent pourtant le moyen de mettre le feu au bâtiment où étaient logés les Espagnols, et il en coûta à ceux-ci une peine et un travail incroyables, pour empêcher que l'incendie ne le réduisît tout-à-fait en cendres. Fatigués du combat de la veille et du travail de la nuit, ils furent encore obligés, dès que le jour parut, de reprendre leurs postes pour soutenir un nouvel assaut. Mais épargnez-moi et épargnez-vous à vous-mêmes le détail de toutes les nouvelles scènes sanglantes qui se succédèrent et qui furent en tout semblables aux précédentes. Contentez-vous de savoir que la fureur de cette nation irritée ne pouvait s'apaiser, quoique chaque tentative pour emporter le fort espagnol fût infructueuse, et que Cor-

tès, dans plusieurs sorties, eût fait mordre la poussière à plusieurs milliers d'ennemis, et réduit en cendres une partie de leur ville. Sans nous arrêter plus long-temps à ces détails, hâtons-nous d'arriver à un événement qui mérite toute votre pitié, et que je ne pourrai moi-même vous raconter sans attendrissement.

Cortès avait eu le même sort que la plupart de ses soldats : il avait été blessé par une flèche qui lui perça la main gauche. Il profita de cet accident pour se retirer dans sa chambre, et réfléchir pendant quelques momens en liberté sur sa situation critique, et sur les moyens de s'en tirer. Mais lorsqu'il commençait à s'en occuper, on sonna de nouveau l'alarme dans tous les coins de la forteresse, parce que les Mexicains y accouraient en foule pour l'attaquer de nouveau. Il retourna donc au combat, et il s'aperçut bientôt que sa présence n'avait jamais été si nécessaire; car l'ennemi combattait cette fois dans tous les endroits possibles, avec encore plus de courage que les jours précédens; et il eut besoin de toute sa présence d'esprit et de toute son activité pour donner partout où il le fallait des ordres nécessaires à la défense.

Mais pendant la plus grande chaleur du combat, le malheureux Montézume prend la résolution, quelques-uns disent de son propre mouvement, d'autres à l'instigation des Espagnols, de faire une tentative pour tâcher d'ar-

rêter le massacre en se présentant à la vue de ses sujets acharnés, revêtu de toute la pompe et de tout l'éclat sous lequel ils l'avaient autrefois respecté jusqu'à l'adoration. Il prit donc à la hâte son manteau impérial, mit sa couronne sur sa tête, et se para d'un superbe ajustement de pierres précieuses, dont il ne se servait ordinairement que dans les occasions les plus solennelles. Il sortit accompagné des principaux Mexicains qui se trouvaient auprès de sa personne. Un d'eux monta au haut du mur, et annonça au peuple étonné l'arrivée de leur souverain, qui était prêt à entendre leurs griefs, et à finir leur différend avec les étrangers.

Au seul nom de Montézume les combattans s'arrêtèrent, et gardèrent aussitôt un silence respectueux. Le malheureux monarque monta alors lui-même sur la muraille : tous parurent plongés dans le plus profond respect, les uns tombant à genoux, les autres se prosternant et baisant la terre. Montézume parcourait des yeux la foule pour découvrir ceux qui avaient le plus d'influence : il les appela par leur nom, et comme le silence durait toujours, il s'efforça d'abord de remercier, de la manière la plus affable, toute l'assemblée, d'avoir montré tant de dévouement pour sa personne, et tant de zèle et de fidélité pour sa liberté. Cependant, continua-t-il, il devait les assurer qu'ils étaient dans l'erreur s'ils croyaient qu'il fût prisonnier;

que sa demeure dans le quartier des Espagnols n'était rien moins que forcée; que lui-même s'était plu à rester chez ses hôtes, tant pour apprendre à connaître leurs mœurs et leurs usages, que pour témoigner par là l'estime qu'il faisait du puissant monarque qui les avait envoyés; qu'à présent il était déterminé à les quitter; qu'en conséquence, il ordonnait à son peuple, en lui accordant un pardon général de tout ce qu'il avait fait dans de bonnes intentions, mais par erreur, de mettre bas les armes, et de retourner en paix chacun chez soi.

Lorsqu'il eut fini ce discours, le silence profond dura encore quelques minutes; puis il s'éleva peu à peu un bruit sourd qui devint ensuite plus violent. Comme une vague mugissante, il se répandit dans toute l'assemblée, s'augmenta de moment en moment, et se termina enfin par un cri bruyant et séditieux. Ces mutins déterminés se permirent même les injures les plus outrageantes contre la personne de leur prince, si révéré jusqu'ici, et poussèrent aussi la hardiesse jusqu'à lui crier qu'il n'était plus empereur du Mexique; qu'il était un misérable, un scélérat, un malheureux esclave de l'ennemi de leur patrie! Montézume voulut parler de nouveau; il fit signe de la main pour se faire écouter, mais ce fut en vain; la rumeur augmenta, et, sans qu'on s'y atten-

dit, il tomba une grêle de pierres et de flèches sur ce malheureux monarque. Les deux soldats que Cortès avait placés à ses côtés tachèrent aussitôt de le couvrir de leurs boucliers; mais, hélas! ce fut trop tard: la mesure des souffrances était remplie, il se sentit atteint de quelques flèches, et une pierre lancée avec violence, qu'il reçut à la tête, vint mettre fin à sa destinée. Il tomba à terre sans sentiment.

Cortès consterné fit à l'instant transporter dans sa maison le prince à demi mort pour le rappeler à la vie s'il était possible, et courut ensuite, enflammé de colère, pour tirer de ses meurtriers la vengeance la plus sanglante; mais il arriva trop tard. A peine les Mexicains eurent-ils vu tomber leur empereur, que, saisis d'étonnement, d'effroi et de repentir, ils se dispersèrent aussitôt, comme s'ils eussent craint que la foudre ne tombât sur eux pour les punir de leur crime.

Cependant l'infortuné Montézume était revenu à lui; mais son état n'en était que plus digne de compassion. La pensée d'avoir été maltraité par ses propres sujets le rendait presque furieux. On était obligé de lui tenir les mains pour l'empêcher d'attenter à ses jours. Cortès tâchait en vain de le tranquilliser; il refusait toute consolation, et, dans sa rage, il arracha l'appareil de ses blessures pour ter-

miner ses jours. Ces violentes agitations, et le refus le plus opiniâtre de prendre aucune nourriture, hâtèrent sa fin. Il mourut en maudissant ses sujets, et jusqu'à son dernier moment il témoigna le plus grand mépris pour les sollicitations pressantes que lui faisaient les Espagnols d'embraser la religion chrétienne.

Telle fut la fin tragique d'un prince qui semble avoir été destiné à servir d'exemple de l'inconstance de la fortune. Du faîte des grandeurs, idolâtré d'une nation nombreuse, il se vit, par l'arrivée de quelques étrangers, dont l'existence ne lui avait pas même été connue auparavant, tomber tout d'un coup si bas, qu'il devint le jouet d'une poignée d'aventuriers, et l'objet du mépris et de la haine de ses propres sujets.

Tant que Montézume fut malade de ses blessures, ses sujets restèrent tout-à-fait tranquilles; mais à peine ce malheureux prince eut-il fermé les yeux, qu'ils procédèrent à l'élection d'un nouveau souverain pour recommencer immédiatement après les hostilités contre les Espagnols.

Ferdinand. Qui choisirent-ils pour leur nouvel empereur.

M. Hunter. Un frère de Montézume, nommé *Quetlavaca*, jusqu'alors cacique d'*Istapalapa*, ville que nous connaissons déjà.

Lucien. Ah! oui, par où passa Cortès en

marchant à Mexico, et qui est tout proche de la mer?

M. HUNTER. C'est cela même. Ce nouvel empereur débuta par une entreprise qui mit les Espagnols dans le plus grand danger : il fit garnir de l'élite de ses gens les toits et la tour du grand temple, qui touchait au quartier espagnol, et y fit porter une très grande quantité de pierres et de poutres pour pouvoir les lancer de là dans la cour intérieure de leur quartier. Cortès sentit la nécessité de déloger sur-le-champ l'ennemi de cette position. Il confia cette entreprise à *Escobar*, un de ses plus braves officiers, et lui se chargea de chasser les Mexicains de la ville, et d'opérer ensuite une utile diversion.

Arrivé au pied de l'escalier du temple, Escobar n'y rencontra pas d'abord une grande résistance; mais, continuant à monter, et parvenu au milieu, il se vit tout à coup assailli d'une multitude d'ennemis qui, du haut d'une galerie, firent pleuvoir sur lui et sa troupe une si grande quantité de flèches, de pierres et de poutres, qu'il ne put y résister malgré toute sa bravoure et celle de ses gens. Jusqu'à trois fois il fit des efforts inouïs pour vaincre ces obstacles, mais il fut chaque fois repoussé par des forces insurmontables.

Lorsque Cortès, qui n'était pas resté oisif pendant ce temps-là, en fut informé, il sauta

de cheval sans hésiter, se fit attacher au bras droit son bouclier qu'il ne pouvait porter du gauche, où il avait reçu une blessure, et courut l'épée à la main à l'escalier du temple. Ses guerriers, accoutumés à vaincre, le suivirent. A la tête de ses soldats les plus déterminés, il parvint, en courant, à la galerie, renversa tout ce qui s'opposait à son passage, et gagna ensuite la plate-forme du temple, où tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les Mexicains se trouvait assemblé, dans la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Ce fut alors que se donna le combat le plus meurtrier qu'il soit possible d'imaginer; les armes étaient la massue et l'épée : chacun tâchait de vendre sa vie le plus chèrement possible; les Mexicains se faisaient hacher et ne se rendaient pas; plusieurs d'entre eux se précipitèrent volontairement du haut du temple, pour ne pas survivre à leur liberté, et tous combattirent avec un courage dont il n'y avait pas eu d'exemple jusqu'alors dans le Nouveau-Monde. Deux jeunes nobles Américains se distinguèrent surtout par une action qui mérite de trouver une place distinguée parmi les exploits les plus héroïques.

Ces deux héros avaient pris la généreuse résolution de se sacrifier pour la délivrance de leur patrie. Dans cette intention, il s'approchèrent dans une posture humble et suppliante de Cortès, comme s'ils voulaient se rendre;

mais à peine en furent-ils assez près, qu'ils le saisirent; puis, prenant leur élan et le tenant fortement au corps, ils se précipitèrent en bas de la galerie, dans l'espérance que leur poids l'entraînerait et le ferait périr avec eux; mais Cortès, qui était vigoureux et agile, s'attacha aussitôt à la galerie, et s'y retint si fortement que les deux jeunes héros tombèrent seuls. On dit que cette action courageuse leur attira toute son admiration : aussi procède-t-elle d'une grandeur d'âme qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un peuple à moitié sauvage, et sous un gouvernement despotique.

Pendant que Cortès remportait cette victoire difficile, ceux de ses gens qui en étaient venus aux mains avec l'ennemi dans les rues de la ville n'eurent pas moins d'occupation. Dès qu'on se fut entièrement rendu maître du temple, l'actif Cortès, songeant moins que personne à la conservation de sa vie, courut aussi de ce côté.

Il remonta à cheval, et la bride attachée à son bras gauche, il vola la lance en arrêt dans le plus épais des ennemis, renversant tout ce qui se présentait à lui. Malheureusement son courage l'avait emporté si loin que, retournant son cheval, il vit entre lui et les siens une si grande multitude d'ennemis, qu'il regarda lui-même comme impossible de se faire jour au travers. Sa situation était en effet bien dange-

reuse; mais sa promptitude à choisir un parti et son courage inébranlable l'en tirèrent encore. Il aperçut de côté un chemin où il y avait moins d'ennemis; il s'y élança courageusement pour revenir de là par un détour vers les siens, et il eut en même temps le bonheur de sauver un de ses plus intimes amis.

André Duero avait eu le malheur de tomber de cheval; il fut pris, et les Mexicains le conduisaient dans un de leurs temples pour le sacrifier sur-le-champ à leurs idoles. Cortès ne balança pas un moment; et sans se laisser effrayer par le nombre, il se précipita au milieu d'eux pour le délivrer; il mit en fuite ceux qui le tenaient, et dès que Duero eut les mains libres, il abattit lui-même d'un poignard qu'on lui avait follement laissé ceux qui tenaient son cheval, sauta promptement dessus, et alors les deux amis combattirent si vigoureusement qu'ils rejoignirent enfin les leurs. Cortès a toujours regardé dans la suite cette action comme la plus heureuse de sa vie.

Cependant l'ennemi pliant de tous les côtés, Cortès fit sonner la retraite pour épargner le sang, et donner à ses troupes le temps de se reposer des peines d'une journée si fatigante. On se retira donc dans le fort, et nos héros firent panser leurs blessures.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Le lendemain les deux partis demeurèrent dans l'inaction. Cortès s'occupa des préparatifs de son départ, et les Mexicains parurent avoir renoncé à toutes hostilités. Mais cet esprit de paix n'était rien moins que sincère : ils étaient au contraire plus résolus que jamais d'exterminer entièrement les Espagnols : ce n'était que sur la manière de mettre ce projet à exécution qu'ils avaient adopté un nouveau plan mûrement réfléchi. Ils ne s'occupèrent donc plus qu'à leur couper la rupture des ponts, et à les exterminer par la famine.

Mais Cortès, accoutumé à prévoir tous les événemens et à s'y préparer, n'oublia pas de prendre ses mesures contre celui ci. Il fit construire à la hâte un pont volant, qui dans la retraite projetée pourrait être posé dans les ouvertures de la digue, et aussitôt qu'il fut fini, il ordonna qu'on se tînt prêt à marcher la nuit

suivante. Il espérait que les ténèbres lui serviraient à s'évader sans être aperçu, ou que la superstition de l'ennemi l'empêcherait de l'inquiéter dans sa retraite.

Dès que la nuit parut, il partagea toute son armée en trois colones. Il nomma Sandoval commandant de la première qui formait l'avant-garde. Il voulut commander lui-même celle du milieu comme le centre de l'armée, et il mit à la tête de la troisième ou de l'arrière-garde Velasquez de Léon, proche parent du gouverneur de Cuba. Mais avant de se mettre en marche, Cortès tâcha de les convaincre tous de la nécessité d'abandonner les trésors qu'ils avaient amassés, pour être plus légers et plus propres au combat. Quelques-uns se trouvèrent disposés à suivre son conseil; d'autres en murmurèrent si haut qu'il se vit obligé de se borner à demander qu'on n'emportât que ce qui embarrasserait le moins. Les plus sages se conformèrent à ses désirs; les plus avides au contraire les méprisèrent, et se chargèrent d'un fardeau qui entraîna bientôt leur perte.

Il était minuit lorsque l'armée se mit en mouvement. On évita avec grand soin de faire le moindre bruit; et la pluie qui tombait semblait favoriser la fuite. On parvint effectivement sans opposition jusqu'à la digue qui conduisait à *Tacuba*, que l'on pouvait présumer n'avoir pas été rompue, parce qu'elle conduisait d'un

côté opposé au chemin par lequel les Espagnols étaient venus à Mexico.

Mais lorsqu'on fut avancé sur cette digue jusqu'à la place du premier pont, on vit qu'on l'avait aussi coupée. A l'aide du pont volant qu'avait imaginé la prévoyance du général, la plus grande partie de l'armée arriva heureusement de l'autre côté de cette ouverture, et marcha aussitôt à une autre. Mais avant qu'elle y fût arrivée un cri de guerre subit et effroyable annonça de tous côtés la destruction et la mort. Le lac fut dans un moment couvert de bateaux, et l'on commença par une grêle terrible de flèches et de pierres le combat le plus épouvantable dont ait jamais parlé l'histoire, tant à cause du lieu qu'à cause des ténèbres et des efforts des combattans.

Les Mexicains avaient épié dans le plus grand silence chaque mouvement de leur ennemi, et avaient fait leurs préparatifs avec tant de secret et de prudence, que les Espagnols ne s'en aperçurent que dans cet affreux moment, où ils se virent tout d'un coup assaillis par toutes les forces d'une nation irritée jusqu'à la fureur.

Au milieu d'une digue étroite, entre la première et la seconde ouverture, le pont qui les avait conduits au-delà de la première devait être retiré et porté à la seconde ; mais le poids de l'artillerie l'avait tellement comprimé entre les

pierres qu'on ne pouvait le dégager. Pendant qu'on faisait inutilement les plus grands efforts pour en venir à bout, ils furent entourés : toute retraite semblait impossible. Les Mexicains combattaient avec fureur, les Espagnols les repoussaient avec courage; mais bientôt accablés par le nombre, ne pouvant tirer aucun avantage de leurs connaissances dans l'art militaire, épuisés de fatigue, ils furent contraints de céder. Le désordre devint général. Fantassins et cavaliers, amis et ennemis étaient confusément les uns sur les autres, frappant aveuglément sans pouvoir distinguer dans l'épaisseu rdes ténèbres si c'était un ennemi ou un ami.

Au milieu de cette effroyable boucherie, Cortès rassembla environ cent hommes avec lesquels il tâcha de se faire jour jusqu'à la seconde et bientôt après jusqu'à la troisième ouverture de la digue. On jeta dans les ouvertures les corps de ceux qui avaient été tués, et en marchant dessus on atteignit enfin heureusement la terre-ferme. Mais son cœur généreux dédaigna son propre salut tant qu'il vit encore en danger la plus grande partie des siens. Il range͏a donc promptement le peu d'hommes qui étaient échappés avec lui, choisit le petit nombre d'entre eux qui n'étaient pas encore blessés, et se hâta de retourner pour partager de nouveaux périls avec ceux de ses compagnons que

l'ennemi pressait. Une partie d'entre eux, qui s'étaient aussi fait jour, vinrent à sa rencontre ; mais la joie qu'il ressentit alors fut bientôt empoisonnée par les cris lugubres de ceux qui, tombés vifs entre les mains des Mexicains, étaient traînés au temple pour y être sacrifiés aux idoles. Il fit les derniers efforts pour les sauver, mais sans succès : il était impossible de percer jusqu'à eux, et il fallait qu'il se contentât de soutenir le faible reste de ceux qui s'étaient sauvés, et qui pour la plupart étaient si maltraités et si fatigués qu'il leur était impossible de renouveler le combat. La plus grande partie de son armée était détruite ; les uns avaient été tués, les autres avaient péri dans les eaux.

L'aurore parut, et vint éclairer cet horrible massacre. Plus de la moitié des Espagnols et plus de deux mille Tlascalans avaient péri. Velasquez de Léon même et quelques-uns des plus braves capitaines étaient de ce nombre, et presque tous ceux qui restaient étaient couverts de blessures. L'artillerie, les munitions (1), les bagages et presque tous les trésors amassés furent perdus. Ces trésors causèrent la perte de ceux qui s'en étaient si imprudemment chargés, parce que, sous le poids du fardeau dont ils s'étaient embarrassés par avarice, ils ne pou-

(1) La poudre et les balles.

vaient ni combattre ni s'enfuir. Le souvenir de cette affreuse défaite est immortalisé par le nom de *nuit de la désolation* qu'on lui donne encore aujourd'hui dans la *Nouvelle-Espagne.*

Leur premier quartier fut à *Tamba ;* mais ils n'osèrent pas s'y arrêter parce que tout le pays était en armes. Le seul endroit qui leur présentât un asile assuré était Tlascala ; mais pour gagner cette ville amie, il fallait qu'ils côtoyassent toute la partie septentrionale de la grande mer du Mexique. Cette marche demandait plusieurs jours, et devait se faire à travers des contrées inconnues. Les Espagnols ne devaient pas s'attendre à trouver les rafraîchissemens dont ils avaient si grand besoin. Il n'y avait cependant pas d'autre parti à prendre ; il fallait renoncer à toute espérance de salut, ou se mettre incessamment en marche. On partit donc.

Qui pourrait décrire les différens malheurs, les périls sans cesse renaissans auxquels furent exposés dans leur retraite ces pauvres fuyards, affaiblis par le combat, par la faim et leurs blessures ? Environnés d'ennemis triomphans qui les harcelaient sans cesse, ils étaient obligés de prendre leur route à travers des pays déserts non frayés, qui ne fournissaient à leur subsistance que des graines sauvages, des racines et des tiges vertes de blé d'Inde. Souvent ils étaient près de succomber ; mais l'exem-

ple de leur brave commandant leur inspirait une nouvelle ardeur et une nouvelle fermeté. Avec la sérénité la plus admirable, cet homme extraordinaire supportait tous ces maux, se trouvait le premier à tous les dangers, et profitait le dernier des faibles soulagemens qu'ils pouvaient rencontrer. Il conservait la plus grande présence d'esprit, et était inépuisable en ressources. Oh! qu'une pareille grandeur d'âme n'a-t-elle toujours été accompagnée d'humanité!

Il y avait déjà cinq jours que durait cette marche excessivement pénible, et on n'était pas encore au bout de tant de fatigues. Marine, qui était du nombre des fuyards, avait souvent entendu les Mexicains s'écrier dans leurs fréquentes attaques: « Marchez, brigands, marchez où la récompense de vos crimes vous attend! » On ne savait ce qu'ils voulaient dire. Ce ne fut que le sixième jour, près d'*Orumba*, qu'on reconnut ce que cela signifiait. Quand on fut parvenu sur une hauteur peu éloignée de ce lieu, on aperçut avec surprise dans l'éloignement, toute la plaine couverte d'une quantité innombrable de guerriers, à la vue desquels tous, même les plus courageux, à l'exception du seul Cortès, doutèrent de la possibilité de leur salut. Lui, que rien ne pouvait ébranler, conserva encore cette fois-ci toute sa fermeté. Il représenta en peu de mots à ses soldats, avec

cet accent qui inspire le courage, qu'il fallait vaincre ou mourir ; il rangea ensuite son petit corps avec son sang-froid ordinaire, et le mena sur-le-champ à l'ennemi.

Ainsi que le blé tombe sous la faux du moissonneur, ainsi tombait l'ennemi en foule sous l'épée de nos héros. Rien ne pouvait leur résister. Ils pénétrèrent avec une audace étonnante jusqu'au centre de l'armée ennemie, au milieu des morts et des mourans. Mais ils se sentirent enfin épuisés : les bras leur tombaient de fatigue ; et comme en même temps les ennemis fondaient sur eux de toutes parts en grand nombre, leur perte était inévitable, si tout à coup il ne fût venu à leur chef une idée qui les sauva. Il remarqua de loin le commandant de l'armée mexicaine qui portait l'étendard de l'empire. Il se souvint d'avoir ouï dire que les Mexicains croyaient tout perdu, dès que cet étendard était enlevé, et dans le moment il prit son parti. Accompagné de quelques-uns de ses braves officiers à cheval, il se précipite au centre de la troupe qui composait la garde des drapeaux, et d'un coup de lance il étend le général mexicain sur la poussière. Aussitôt un de sa suite saute à bas de son cheval, achève de le tuer, et se saisit de l'étendard. Dans cet instant même tous les autres drapeaux furent baissés ; le trouble et l'effroi se répandirent dans l'armée

des Mexicains, et on les vit tous, avec étonnement, jeter leurs armes et prendre la fuite.

C'est ainsi qu'une heureuse inspiration sauva les Espagnols, et leur donna la victoire. Le butin fut immense, l'ennemi s'était couvert de ses plus riches parures dans l'espoir de relever encore l'éclat d'un triomphe qu'il regardait comme certain.

Le lendemain Cortès arriva sur le territoire des Tlascalans ses alliés. Il craignait de trouver quelque changement dans leurs dispositions; mais ce peuple généreux était loin de penser à manquer de foi à ses amis à cause de leur malheur; il les reçut au contraire avec autant d'empressement que s'ils n'avaient éprouvé aucun échec : exemple touchant d'une amitié fidèle et désintéressée!

Nos guerriers se reposèrent de toutes leurs peines chez ce peuple magnanime, et prirent soin de leurs blessures. Tous, excepté Cortès, purent à loisir ne s'occuper que de leur rétablissement : quant à lui, son esprit, toujours actif, couvait de nouveaux projets pour l'avenir; et il eut bientôt la joie d'apprendre que la fortune ne s'était pas encore lassée de le favoriser. Elle lui amena un renfort de la manière la plus inattendue, et dans le moment où il en avait un si grand besoin.

Le gouverneur de Cuba, Velasquez, avait si peu imaginé que Narvaez, avec les forces qu'il

lui avait confiées, pût être vaincu, que, sans en attendre des nouvelles, il lui expédia encore deux vaisseaux chargés de toutes sortes de munitions de guerre, avec de nouvelles instructions. Ils cinglèrent droit à Vera-Cruz, où l'officier qui y commandait sut adroitement les attirer dans le port; alors il s'en empara sans peine, et les équipages se laissèrent aisément persuader de servir sous Cortès.

Peu de temps après parurent sur la même côte trois autres vaisseaux, et même d'une grandeur considérable. Ceux-ci faisaient partie d'une escadre que le gouverneur de la Jamaïque avait équipée pour aller à de nouvelles découvertes; mais les chefs de l'entreprise ayant malheureusement dirigé leur course vers les provinces septentrionales de l'empire du Mexique, dont les habitans étaient aussi pauvres que belliqueux, ils y furent très mal reçus; et après une longue suite de malheurs, ils s'estimèrent heureux d'atteindre le port de Vera-Cruz. Ceux-ci consentirent également à servir sous Cortès, qui obtint par-là un double renfort, suffisant pour remplacer les pertes qu'il avait faites.

Il se sentit alors en état de reprendre son grand et ancien projet, la conquête de tout l'empire du Mexique. Les fidèles Tlascalans et d'autres peuplades indiennes qui étaient aussi ses alliés, en lui donnant un corps de troupes

de dix mille hommes, le mirent en état de tenter cette entreprise.

THÉOPHILE. Oh! maintenant qu'il a une si grande armée, il n'y a plus de mérite à vaincre les Mexicains!

M. HUNTER. Ne dis pas cela, Théophile; car tu vas apprendre que les Mexicains sont devenus de tout autres hommes qu'ils n'étaient auparavant, parce qu'ils ont un empereur à qui il ne manque ni génie ni courage.

THÉODORE. Est-ce encore le même qu'ils avaient élu il n'y a pas long-temps?

M. HUNTER. Non; ce brave homme qui avait commandé lui-même les Mexicains, la *nuit de la désolation*, n'était plus. Il n'avait pas trouvé la mort sur-le-champ de bataille. Il avait eu le bonheur de voir sa capitale délivrée, et il s'occupait des moyens d'éloigner entièrement les oppresseurs de son peuple, lorsqu'il fut atteint de la petite vérole, maladie absolument inconnue en Amérique jusqu'alors, et qui commença dans ce temps à faire les plus cruels ravages parmi les habitans de ce pays. Quetlavaca fut une de ses premières victimes. Après lui, un proche parent de Montézume, nommé *Guatimozin*, fut proclamé empereur.

JOHN. Etait-ce aussi un homme courageux?

M. HUNTER. Très courageux, et de plus très sensé. Il continua vigoureusement les plans de défense formés par son prédécesseur; et dès

qu'il apprit que son ennemi faisait de nouveaux préparatifs, il fit venir dans la capitale une quantité prodigieuse de guerriers de toutes les provinces de l'empire, et annonça la résolution de s'ensevelir sous les ruines de son trône.

Cortès, informé de tous ces préparatifs, ne vit que trop les difficultés et les périls qu'il avait à surmonter; mais il était accoutumé depuis long-temps à opposer aux obstacles les plus insurmontables et aux dangers les plus évidens un courage que rien ne pouvait effrayer.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Cortès savait que dans une guerre d'invasion la rapidité des marches est un des élémens de succès; il ne perdit pas un moment et se mit en route avec son armée. Comme il approchait de la ville de Tezeuco, il rencontra quelques ambassadeurs avec des symboles de paix, qui l'invitèrent de la manière la plus pressante, au nom du cacique, à venir passer la nuit dans cette ville, où l'on s'occuperait de lui procurer,

à lui et à ses gens, toutes sortes de commodités. On joignit à cette invitation la prière de faire camper hors de la ville les Indiens auxiliaires.

On avait des raisons de révoquer en doute la sincérité des sentimens de ce cacique : en conséquence il fut résolu de se rendre à son invitation, mais en même temps d'employer toutes les précautions possibles, et de différer jusqu'au lendemain l'entrée dans la ville. Cet heureux retard sauva la vie des Espagnols et de leur chef; car le lendemain, lorsqu'ils firent leur entrée, on trouva toute la ville déserte; et ce ne fut que long-temps après que Cortès eut fait occuper les places, et rangé le reste de ses troupes en ordre de bataille dans la plus grande, que quelques naturels se hasardèrent à paraître, quoique en tremblant. On apprit d'eux que le cacique avait fait tous les préparatifs pour faire périr les Espagnols la nuit précédente, mais que le retard de ceux-ci, et la crainte que son dessein ne fût découvert, l'avaient engagé à renoncer à son projet et à prendre la fuite.

Cortès se contenta de punir le cacique de sa perfidie, en le déposant et en en mettant un autre à sa place, que les habitans eux-mêmes lui présentèrent comme le plus digne. C'était un jeune homme dont la figure était si agréable et si noble, que Cortès, à la première vue, ne put s'empêcher de l'assurer ds son amitié. D'ailleurs cette nomination d'un nouveau cacique

lui procura le grand avantage de pouvoir compter les habitans de cette ville considérable au nombre de ses amis et de ses alliés, parce que ce gouverneur de sa création devait toujours être de son parti, autant par reconnaissance que pour son propre intérêt. C'est pour cela que Cortès résolut aussi de faire son quartier principal de cette ville qui lui était dévouée, jusqu'à ce qu'il eût fini tous les préparatifs nécessaires pour la conquête du Mexique.

Ferdinand. Qu'avait-il besoin de préparatifs? Ne pouvait-il donc pas y aller directement et sans s'arrêter.

M. Hunter. Pour en revenir bientôt après avec honte et déshonneur? Non, Ferdinand, notre Cortès est brave à la vérité, et aussi brave qu'on puisse l'être; mais en même temps trop prudent pour vouloir, par une aveugle témérité, tenter l'impossible. Les Mexicains se trouvaient maintenant en trop bon état; ils avaient prudemment rompu tous les ponts de la digue; et dans les intervalles qu'ils y avaient laissés, ils avaient établi de forts bastions et des parapets pour empêcher l'ennemi de faire usage de ses ponts volans. Le sage Guatimozin avait outre cela armé ses nombreux soldats d'arcs et de très longues piques pour pouvoir se défendre à une grande distance; mais ce qui leur donnait le plus de confiance, c'était une quantité innombrable de canots ou de barques, d'où ils

pouvaient inquiéter les Espagnols des deux côtés des digues étroites s'ils tentaient d'y passer.

Cortès comprit qu'il ne devait pas songer à la conquête de cette ville, à présent véritablement forte, avant d'avoir une flotte de petits vaisseaux de guerre, avec lesquels il pût disperser les canots, et soutenir l'attaque des digues. Mais où devait-il prendre cette flotte? La faire construire? Dans toute son armée il ne se trouvait alors que deux ou trois charpentiers; et encore le bois de construction devait-il être coupé dans les forêts de Tlascala, et tout son corps d'Espagnols n'aurait pas suffi pour le transporter de là à Tezeuco. Cependant les difficultés ne faisant qu'enflammer son courage, il sut prendre son parti : il donna à ses charpentiers un grand nombre de Tlascalans pour leur servir de manœuvres; et pendant qu'ils préparaient les matériaux nécessaires, Cortès, de son côté, tâcha de se rendre maître de tous les environs de Mexico, pour couper tous les vivres à cette malheureuse ville. Il soumit par force quelques villes du voisinage; d'autres se laissèrent engager à faire alliance avec lui. Guatimozin vit avec inquiétude et chagrin cette défection de ses perfides vassaux; il tâcha, mais en vain, d'en arrêter la suite. Cependant son grand cœur n'en conserva pas moins la ferme résolution de défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang la capitale de son royaume.

A cette époque, Cortès était, sans le savoir, menacé d'un péril qui devait à la fois mettre une fin terrible à toute son entreprise et à sa vie même. Déjà le projet était heureusement parvenu à maturité; encore vingt-quatre heures, et c'était fait de lui.

Les soldats de Narvaez, comme vous l'avez entendu, s'étaient à la vérité rangés sous les drapeaux de Cortès; mais ils ne l'avaient fait que dans l'espérance qu'il les mettrait en peu de temps, et sans grands dangers, en possession d'immenses trésors. Le renversement de toutes ces espérances, et les périls qu'ils voyaient dans un assaut contre Mexico, leur causaient un grand mécontentement contre leur général, et un repentir amer de la résolution qu'ils avaient prise de le suivre. *Villefagna*, simple soldat, mais entreprenant et rusé, et partisan secret de Velasquez, profita du mécontentement général de ses camarades pour former un projet qui ne tendait à rien moins qu'à massacrer le général et ses principaux officiers, et choisir ensuite un nouveau commandant qui les reconduisît à Cuba.

Voici quel était le plan des conjurés. Ils voulaient, lorsque Cortès serait à table avec ses principaux officiers, lui faire remettre un paquet de lettres supposées venir d'Espagne par Vera-Cruz : alors, sous prétexte d'entendre des nouvelles de leur pays, ils devaient accourir, et

dès qu'ils verraient le général occupé à l'ouverture du paquet, se jeter subitement sur lui, et l'égorger avec tous les autres officiers destinés à être leurs victimes.

Tout était prêt pour l'exécution de ce noir complot; le lendemain était le jour marqué; et les conjurés, dont le nombre était considérable, avaient fait leurs préparatifs avec tant de précautions et de secret, que ni Cortès ni ses amis n'en purent avoir le moindre soupçon. Mais un complice, un des premiers compagnons du général, fut pris d'un remords subit, et alla tout révéler à son ancien ami.

Cortès fut étonné; mais il prit son parti dans cette occasion avec autant de célérité que de courage. Accompagné de quelques-uns de ses officiers, il se rendit aussitôt au quartier de Villefagna. Sa présence inattendue troubla tellement le meurtrier, qu'il ne put nier son indigne dessein, ni penser à sa défense. On l'arrêta; Cortès lui-même arracha de son sein un papier qu'il tâchait de cacher; et comme il soupçonnait qu'il concernait la conspiration, il se retira un moment à l'écart. C'était une liste des conjurés, dans laquelle Cortès trouva des noms qui le remplirent d'étonnement et d'effroi; mais sa prudence lui ordonnait de supprimer cette liste, et d'agir comme si tous les conjurés lui étaient inconnus. Il se borna donc à punir le chef du complot; et comme l'aveu

de son crime rendait inutile une ample information, il le fit pendre la même nuit devant la maison où on l'avait renfermé.

Le lendemain matin il assembla toute sa troupe. Ceux qui se sentaient coupables étaient dans une agitation mortelle. Cortès s'avança au milieu d'eux avec ce calme qui lui était ordinaire. Il leur raconta la perfidie de Villefagna, et la punition qu'il en avait tirée; mais il ajouta en même temps que, malgré toutes les peines qu'on s'était données, on n'avait pu découvrir aucun des complices, parce que le criminel avait gardé le silence même à la torture. Il assura que, quant à lui, ce secret lui était fort agréable, parce qu'il lui aurait été fort douloureux d'être obligé de livrer entre les mains de la justice quelques autres de ses compagnons; et il termina son discours en les priant de lui dire en quoi il avait eu le malheur de s'attirer le mécontentement de ses camarades, afin qu'il pût sur-le-champ réparer sa faute.

A ces mots les coupables commencèrent à respirer, et la joie de n'être pas découverts leur fit prendre la ferme résolution de montrer à leur général, à l'avenir et dans toute occasion, la plus grande fidélité. C'est ainsi que Cortès, en modérant sagement sa colère, sauva une grande partie de ses troupes, et s'acquit en

même temps autant de fidèles soldats qu'il y avait eu auparavant de traîtres parmi eux.

Il savait ce qu'il avait à craindre de l'oisiveté; aussi s'empressa-t-il de donner aux esprits les plus turbulens, qu'il avait appris à connaître, une occupation qui ne leur laissât point le temps de songer à des machinations nouvelles. Il en trouva bientôt l'occasion. On vint lui annoncer que les matériaux pour treize brigantins étaient prêts, et qu'il ne s'agissait plus que de les transporter du territoire de Tlascala à Tezeuco. Le transport ne pouvait se faire que par les porte-faix indiens; et il fallait, à cause des Mexicains qui battaient la campagne, les faire accompagner d'une forte escorte de gens de guerre. On y destina les criminels repentans; et Sandoval, cet officier vigilant, fidèle et courageux, en qui Cortès pouvait mettre toute sa confiance, fut chargé de les commander.

Cette marche fut une des plus singulières et des plus pénibles qui aient jamais été faites. Huit mille Tamènes, chargés de poutres, de mâts, de cordes, de voiles et de ferrailles, étaient au centre; l'avant-garde, l'arrière-garde et le soutien des flancs étaient composés d'un corps de quinze mille Tlascalans, parmi lesquels on avait réparti quelques soldats espagnols pour les tenir en ordre, et les accoutumer à une marche régulière. Toute cette

troupe couvrait l'espace de plus d'une lieue. Sandoval lui-même se mit à leur tête; il confia à un jeune Tlascalan, nommé *Chechimical*, le commandement de l'arrière-garde. Mais celui-ci...

Théodore. Où était donc Xicotencatl? il y a long-temps que nous n'avons entendu parler de lui.

M. Hunter. Xicotencatl n'était plus.

Ce jeune et fier guerrier s'indignait d'être soumis à un étranger. Peut-être aussi avait-il plus de prévoyance que ses compatriotes, et pensait-il que l'alliance de sa nation avec les Espagnols finirait par l'esclavage. Lorsque Cortès se vit forcé de retourner à Tlascala, il hasarda une sédition contre lui; mais son dessein ne lui réussit pas; ses compatriotes l'arrêtèrent; son père lui-même prononça sa sentence de mort, et le livra au général espagnol pour lui faire subir ce jugement rigoureux; mais ce dernier, trop humain cette fois pour consentir que le sang d'un jeune patriote ardent, le fils de son ancien et respectable ami, fût versé à son occasion, lui pardonna, le mit en liberté, et le prit avec lui dans sa marche à Mexico.

Cette généreuse indulgence même ne put faire plier son esprit orgueilleux. Il continua de blâmer, en toute occasion, l'entreprise des Espagnols, avec la liberté d'un républicain,

et à exciter contre eux ses compatriotes. On l'accusa au conseil suprême des Tlascalans, qui fit dire à Cortès, « Que celui qui tâchait de faire révolter une armée contre son chef, méritait la peine de mort, selon les lois du pays ; qu'il dépendait donc de lui d'user de toute rigueur envers le rebelle Xicotencatl, et que quand il reviendrait à Tlascala, on ne l'y traiterait pas autrement. » Cortès, usant encore une fois de douceur, le fit avertir qu'il était prêt à lui rendre justice, et qu'il vînt exposer lui-même ses griefs. Le jeune homme ne voulut rien entendre, et Cortès ayant envoyé la garde pour l'amener de force, il se défendit jusqu'à ce qu'il tombât percé de plusieurs coups. Telle fut la fin tragique d'un homme qui, dans d'autres circonstances, serait peut-être devenu un Annibal ou un César.

Le jeune Chechimical, dont je vous parlais, était presque un homme de cette même trempe; téméraire et emporté comme Xicotencatl, et tout aussi orgueilleux que lui. Son ambition souffrait que Sandoval lui eût donné le commandement de l'arrière-garde. Un général comme lui, disait-il, devait toujours être à la tête pour animer l'armée entière par son exemple. Il ne prétendait pas seulement être le premier à l'assaut de Mexico, mais il voulait l'être encore dans toutes les petites occasions. On lui représenta en vain que le poste qu'on

lui avait confié était un des plus importans, parce qu'une attaque était plus à craindre de ce côté; il ne voulut point se contenter de cette raison, et Sandoval, par complaisance, finit par partager avec lui le commandement de l'arrière-garde.

On avait une marche de quinze milles à faire, presque toujours par des chemins raboteux et montagneux. Il paraissait fréquemment des essaims de soldats mexicains pour inquiéter cette marche difficile; mais voyant qu'on était de tous côtés disposé à les recevoir, ils se retiraient chaque fois sans avoir rien entrepris. Enfin, Sandoval eut la satisfaction d'arriver heureusement, avec sa singulière caravane, à Tezeuco, où son général, au comble de la joie, le reçut à bras ouverts.

Lorsqu'on fut près de cette ville, Chechimical désira qu'on fît halte un peu de temps. Et pourquoi pensez-vous qu'il ait demandé ce retard? Pour mettre ses plus belles plumes, et se parer de ses autres ornemens de guerre! « Lorsqu'on doit bientôt aller au combat, disait-il, un brave soldat doit être aussi paré que s'il allait à une noce. » Lorsqu'on rapporta ces fanfaronnades à Cortès, il ne prit pas une grande idée de ce jeune guerrier; il pensait que le vrai courage, aussi bien que tout vrai mérite en général, est toujours modeste. Aussi

l'histoire ne dit-elle plus un seul mot de notre fanfaron.

Pendant qu'on s'occupait à la construction des brigantins, il arriva un nouvel événement qui causa une joie universelle. Cortès avait envoyé, depuis quelque temps, plusieurs de ses officiers à Hispaniola, pour en tirer quelque renfort, s'il était possible. On soupirait depuis long-temps après leur retour, lorsque tout à coup se répandit la nouvelle de l'arrivée de quatre vaisseaux d'Hispaniola à Vera-Cruz, avec un renfort très considérable. Il consistait en deux cents soldats, quatre-vingts chevaux, deux canons, une grande quantité de munitions et d'armes. La joie de Cortès et de l'armée fut inexprimable.

On poussa alors le travail des brigantins avec la plus grande vigueur. Les Mexicains faisaient bien, à la vérité, de temps en temps, quelques tentatives pour les empêcher, et pour brûler les vaisseaux sur le chantier; mais la vigilance de Cortès et la bravoure de ses troupes rendirent vains tous leurs efforts. Enfin on acheva leur construction, et ils furent lancés à l'eau avec la plus grande solennité.

Cortès résolut d'attaquer la ville de trois côtés en même temps. Pour cet effet, il divisa son armée en autant de colonnes. Sandoval fut nommé pour commander la première; Alvarado reçut le commandement de la seconde,

et Olid celui de la troisième. Ils devaient s'avancer, le premier de Tezeuco, le second de Tacuba, et le troisième de Cujocan, vers les digues qui conduisaient de là à Mexico, tandis que Cortès, avec les vaisseaux, qu'il voulut commander lui-même, soutiendrait leurs attaques.

Chacun marcha vers le poste qui lui était assigné. Alvarado et Olid détruisirent, dans leur chemin, un aquéduc construit avec beaucoup d'art, par lequel les Mexicains avaient eu l'adresse de faire venir de l'eau douce des montagnes qui étaient à plusieurs milles de là. Le manque d'eau qui s'ensuivit fut le premier des maux de toute espèce contre lesquels ces malheureux eurent à lutter.

Depuis ce temps-là, il ne se passa aucun jour qui ne fût marqué par quelque action meurtrière. Les brigantins avaient affaire à une flotte prodigieuse de canots; les troupes de terre, aux ennemis qui étaient sur les digues, et qui étaient aussi formidables par leur nombre que par leur courage et leur opiniâtreté. Les faibles canots furent bientôt dispersés ou coulés à fond; mais les affaires n'allaient pas aussi vite à l'attaque des digues. Il est vrai que les Espagnols emportaient tous les jours, avec une peine inexprimable, quelques-uns des bastions que les assiégés avaient élevés pour protéger les ouvertures, et y établissaient des

ponts ; mais comme le souvenir douloureux de la *nuit de la désolation* les obligeait tous les soirs à se retirer sur la terre ferme, les assiégés, pendant la nuit, rétablissaient promptement ce qu'on avait détruit de leurs fortifications pendant le jour; de sorte que, malgré tout le sang répandu, on n'était pas plus avancé le second jour que le précédent; et les fatigues journalières des Espagnols et de leurs alliés étaient si grandes, qu'il y avait à craindre qu'ils n'y succombassent à la fin peu à peu.

Tel était l'état des choses, lorsque Cortès, touché du mauvais succès de ses armes, prit une résolution qui devait achever sa ruine ou celle de l'ennemi.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Cortès résolut de mettre fin, par un seul coup hardi, à cette guerre longue et pénible. Il disposa tout pour donner le lendemain un assaut général, et ordonna à chaque commandant de pénétrer avec son corps, quelque

obstacle qu'il rencontrât, jusque dans la ville assiégée et de s'y poster. Lui-même voulut se mettre à la tête de ceux qui devaient attaquer la *digue de Cujocan*, fermement résolu de combattre, jusqu'à ce qu'il eût pénétré aussi dans la ville, quoi qu'il en dût coûter.

Ce jour terrible parut. Chaque commandant se mit à la tête de son corps, le combat s'engagea, l'attaque et la défense furent également opiniâtres. La troupe que Cortès conduisit en personne, animée par l'exemple de son grand général, fit surtout des prodiges de valeur. Rien ne pouvait lui résister. Elle pénétrait sans la moindre relâche d'une ouverture à l'autre; elle emportait successivement chaque bastion avec une force que rien ne pouvait surmonter: elle taillait, renversait tout ce qui se présentait devant elle, et poursuivit enfin l'ennemi fugitif jusque dans la ville.

Au milieu de son succès Cortès n'oublia pas d'assurer sa retraite dans le cas où la chance viendrait à tourner; il ordonna à *Julien d'Aldrète*, officier nouvellement arrivé d'Hispaniola avec le renfort, de rester avec un nombre suffisant de soldats près des ouvertures de la digue, pour les combler entièrement pendant que l'on continuerait à se battre. Malheureusement ce capitaine s'imagina qu'il serait honteux pour lui de s'en aller avec une commission exempte de péril, tandis que ses camarades gagnaient

des lauriers en combattant, et au lieu d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, il se jeta dans la mêlée pour partager avec ses compagnons le péril et l'honneur.

Aussitôt que Guatimozin fut instruit de cette faute, il ordonna à plusieurs corps de troupes considérables de marcher par différens détours aux ouvertures des digues qu'on avait abandonnées, de les agrandir autant que possible et de s'y établir. Quant aux autres troupes, qui en étaient aux mains avec les Espagnols à l'entrée de la ville, il les fit reculer peu à peu, pour attirer toujours de plus en plus l'ennemi dans l'intérieur de la place. Sa ruse lui réussit : Cortès, comptant sur l'exécution de l'ordre qu'il avait donné, n'hésita pas à poursuivre de rue en rue l'ennemi qui fuyait devant lui ; et il parvint enfin jusqu'à l'endroit où Guatimozin l'attendait avec l'élite de ses guerriers.

Tout à coup, à un signal donné par l'empereur, on entendit du haut du principal temple, qui était voisin, le bruit sourd et solennel du tambour sacré du dieu de la guerre, bruit connu aux Américains, et qui les animait d'un courage incroyable et d'un parfait mépris de la mort. Dans un instant les Espagnols, à leur grande surprise, se virent si vigoureusement attaqués de tant de côtés, que, malgré toute leur bravoure et leur connaissance dans l'art militaire, ils ne purent résister long-

temps. Ils commencèrent donc à se replier sur eux-mêmes, d'abord en troupes serrées, lentement et en se défendant toujours ; mais comme le nombre des ennemis augmentait à chaque instant, et que leurs attaques devenaient toujours plus furieuses, ils commencèrent à penser plus à leur sûreté par la fuite que par la défense. Leurs rangs se rompirent : tous, Espagnols et Tlascalans, fantassins et cavaliers, s'enfuirent en désordre vers la plus prochaine ouverture de la digue, qu'à leur grand étonnement ils ne trouvèrent point comblée, mais garnie d'ennemis.

En vain Cortès employa les ordres et les prières pour arrêter la confusion et la fuite de son armée, et pour rallier son monde ; on n'entendait plus, on ne voyait plus, et chacun cherchait à se sauver comme il pouvait. Ils sautaient par troupes en bas de la digue, par l'ouverture, et trouvaient la mort dans les flots, ou tombaient aux mains des Mexicains. Malheureusement il y avait trop peu de fond dans cet endroit du lac pour que les brigantins pussent venir à leur secours.

Dans cette lutte terrible Cortès ne songea qu'à ses compagnons, et négligea tellement sa propre sûreté que, dans un moment où il arrachait un de ses soldats des mains de l'ennemi, il fut saisi lui-même par trois capitaines mexicains, et emmené en triomphe.

Deux de ses officiers, voyant qu'on entraînait leur général, prirent dans le moment la résolution de se sacrifier pour lui. Ils se jettent au milieu des ennemis, attaquent ceux qui tiennent Cortès, les étendent sur le carreau, et sont eux-mêmes tués; mais Cortès est libre, et s'échappe, quoique dans un état pitoyable. Mille Tlascalans et plus de soixante Espagnols avaient été ou tués ou faits prisonniers; et parmi tous ceux qui étaient échappés, aucun n'était sans blessure. Tout ce désastre déchirait le cœur de Cortès; mais à l'entrée de la nuit, sa douleur fut changée en désespoir et en horreur, par un spectacle encore plus affreux.

Aussitôt qu'il fut nuit, on vit toute la ville illuminée. On entendit le bruit sourd des instrumens militaires, et les féroces cris de joie des vainqueurs, qui se préparaient à célébrer la fête barbare de leur triomphe. L'illumination du principal temple était telle, qu'on put clairement distinguer la multitude qui y était assemblée et les préparatifs des prêtres pour le massacre des prisonniers, vue affreuse, dont l'imagination des Espagnols augmentait encore l'horreur! Ils croyaient reconnaître parmi les victimes leurs malheureux compagnons à la blancheur de leur peau; ils croyaient voir comme on les forçait à danser devant les infâmes idoles auxquelles on allait les sacrifier, et dis-

tinguer même la voix de leurs amis dans les cris des malheureux qu'on traînait sous leurs yeux à l'autel pour y être égorgés. Cet aspect fit pâlir les plus insensibles, et Cortès lui-même, pour se soulager, donna un libre cours à ses larmes.

Ses gens étaient extraordinairement abattus, et ses ennemis avaient repris courage : leur confiance alla même si loin que le lendemain matin ils firent une sortie, et osèrent attaquer le quartier-général, où les Espagnols et leurs alliés purent à peine leur résister. Mais ce qu'il y eut de bien plus à craindre encore, ce furent les suites d'une ruse de guerre que Guatimozin avait imaginée pour perdre ses ennemis. Il envoya dans les provinces les têtes des Espagnols qu'ils avaient fait immoler, et fit publier partout que le sang de ces ennemis sacrifiés avait apaisé la colère du dieu de la guerre, et qu'il avait déclaré que ces odieux étrangers seraient tous détruits dans l'espace de huit jours.

Cette nouvelle causa la défection de tous les Indiens alliés des Espagnols. Leur superstition ne leur laissa pas douter un moment que la menace de leur dieu de la guerre n'eût son effet ; et ils se hâtèrent de renoncer à toute société avec des gens dont le ciel avait arrêté la ruine. Les Tlascalans eux-mêmes quittèrent leur parti, commencèrent à s'éloigner. Mais Cortès, pour empêcher la défection générale de ses

alliés, eut recours à un expédient qui réussit. Il défendit toute hostilité pendant huit jours, fit couvrir par les brigantins son armée bien retranchée, et attendit tranquillement le court délai qu'on avait imprudemment déterminé d'une manière trop positive. Le jour prédit pour la ruine entière des Espagnols s'écoula sans qu'ils éprouvassent le moindre mal, et les yeux des alliés se dessillèrent. Ils virent qu'on les avait trompés ; ils rougirent de leur crédulité, et revinrent aux Espagnols, plus résolus que jamais de les aider à renverser l'odieux empire des Mexicains. D'autres, qui avaient vraiment regardé l'oracle trompeur comme un arrêt irrévocable, s'imaginèrent que cette idole, pour assurer d'autant plus inévitablement la ruine des Mexicains, les avait trompés par une fausse espérance, et ils se tournèrent aussi du côté des Espagnols ; en sorte que l'affluence des anciens et des nouveaux alliés fut si grande, que Cortès se vit en peu de jours à la tête d'une armée de cent cinquante mille Indiens. Voilà encore une fois, mes enfans, un exemple de la rapidité avec laquelle le bonheur et le malheur se succèdent très souvent sans qu'on s'y attende.

Loin de s'enorgueillir de cette augmentation étonnante de sa puissance, Cortès résolut dès ce moment d'agir avec plus de prudence que jamais. Il renouvela même les offres de paix

qu'il avait déjà faites plusieurs fois aux Mexicains ; mais Guatimozin, trop persuadé que toute liaison avec les Espagnols entraînerait l'esclavage de son peuple et le sien propre, rejeta avec mépris toute proposition d'accommodement, résolu de délivrer sa patrie ou de mourir. Les hostilités recommencèrent donc, et Cortès se vit alors en état de bloquer la ville si étroitement que tous les vivres lui furent entièrement coupés. La famine et la peste désolèrent bientôt cette grande capitale, dont les pauvres habitans mouraient par centaines.

Cependant Cortès s'approchait de plus en plus. A mesure qu'il poussait l'ennemi avec ses Espagnols, les ouvertures des digues étaient occupées par les troupes auxiliaires. En suivant constamment ce plan, on était déjà parvenu de trois côtés jusqu'à la ville ; et cependant le vaillant Guatimozin continuait à disputer le terrain pied à pied avec une fermeté inébranlable : mais les Espagnols pénétraient toujours plus avant, mettaient le feu à tout ce qu'ils avaient emporté, et s'établissaient par des retranchemens. La grande place était marquée pour le rendez-vous général des trois colonnes. Alvarado y parvint le premier. Cortès, qui s'était mis à la tête de la troupe conduite par Olid, y arriva aussi bientôt après, et poursuivit les Mexicains qui fuyaient devant la colonne d'Alvarado, déjà rangée en bataille. Sandoval

en fit autant, et le carnage qui en résulta fut effroyable.

On avait déja emporté et presque mis en cendres les trois quarts de la ville : Guatimozin s'était jeté dans la partie qui restait avec l'élite de ses guerriers, et s'y était fortifié ; on pensait aussi à s'en rendre maître ; mais Cortès, qui désirait méttre fin au massacre, et qui se flattait que Guatimozin se lasserait d'une résistance inutile, interdit à son armée de continuer les hostilités, et renouvela encore une fois les propositions de paix déjà si souvent faites. On parut disposé à recevoir ses offres, et il s'ensuivit, sans convention expresse, une suspension d'armes de trois jours.

Dans cet intervalle les deux partis étaient en présence l'un de l'autre, séparés par un simple fossé. Il régnait des deux côtés la plus parfaite tranquillité, sauf que quelquefois il prenait fantaisie à un Mexicain de s'avancer hors du retranchement et de provoquer les Espagnols. La plupart de ces braves étaient punis de leur insolence par le mépris, et quelques-uns d'une manière énergique.

C'est ce qu'éprouva un d'entre eux, qui, armé de l'épée et du bouclier d'un Espagnol sacrifié, était venu, comme un autre Goliath, se planter entre les deux armées, où, avec une grande arrogance, il faisait des défis et se répandait en outrages. Plusieurs Espagnols témoi-

gnèrent le désir de le punir de son audace ; mais Cortès les retint, et se contenta de faire crier par un interprète à ce *Don Quichotte* « que s'il voulait amener encore dix de ses pareils, il permettrait à un jeune homme, qu'il lui montra, de leur couper la gorge. » Ce jeune homme était *Marcado*, page de Cortès, âgé d'environ seize ans. Ce refus moqueur ayant encore plus animé le Mexicain, il renouvela son défi, et Marcado, croyant que maintenant l'affaire le regardait, puisque le général l'avait nommé expressément, sauta hors du rang, sans dire un seul mot, avec une telle vivacité, qu'on ne put le retenir. Il courut droit au fanfaron, et l'attaqua si vigoureusement, que bientôt il l'eut étendu sur le carreau. Son action fut hautement applaudie ; et lorsqu'il revint poser aux pieds de son maître l'épée et le bouclier du vaincu, Cortès l'embrassa avec une grande joie, et pour récompense de sa valeur lui ceignit de ses propres mains l'épée qu'il avait conquise.

Pendant ce temps-là, Guatimozin assurait chaque jour les Espagnols qu'il viendrait lui-même traiter de la paix avec eux. Il n'agissait ainsi que pour endormir leur vigilance, et cacher son véritable dessein. Sur les instances et les prières de sa cour, il s'était laissé persuader de se soustraire par la fuite aux dangers inévitables de la mort ou de l'esclavage, et d'aller dans les provinces de l'empire les plus éloignées

mettre sur pied une nouvelle armée, avec laquelle il pût encore une fois tenir tête à l'ennemi. On avait fait tous les préparatifs nécessaires pour favoriser son évasion. La noblesse mexicaine, déterminée à se sacrifier pour le salut de son prince qu'elle chérissait, monta dans une quantité de canots qu'on tenait prêts, et attaqua vigoureusement les brigantins, tandis que Guatimozin, l'unique objet de leurs plus tendres soins, s'évadait sur le lac. En vain Sandoval, qui avait alors le commandement des brigantins, tâcha de les repousser à l'aide de son artillerie; ils méprisaient la mort et les blessures, ramaient en avant avec intrépidité, et s'efforçaient d'en venir aux mains.

Tout à coup Sandoval aperçut quelques canots très remplis, qui, à force de rames, traversaient le lac avec la plus grande célérité. Il prévit ce que cela pouvait être, et leur fit aussitôt donner la chasse. *Holguin*, dont le brigantin allait le mieux à la voile, les atteignit le premier; mais dès qu'on s'aperçut qu'il voulait combattre, les rameurs s'arrêtèrent dans le moment, les soldats mirent bas les armes, et tous supplièrent qu'on épargnât la vie de leur empereur. Ravi de l'honneur que la fortune lui procurait, Holguin santa, l'épée à la main, dans le canot, où il reconnut le malheureux monarque aux respects que lui témoignait sa suite. Guatimozin lui-même s'avança d'un air

noble et assuré, et lui dit qu'il était son prisonnier, et prêt à le suivre ; qu'il priait seulement qu'on traitât sa femme et ses compagnes avec le respect qui leur était dû. Et là-dessus, se tournant vers elle, il lui dit quelques mots d'encouragement, et lui tendit la main pour la conduire dans le brigantin. Ce moment (c'était le 13 août de l'année 1521) décida du sort de tout l'empire du Mexique, qui, en la personne de son souverain, tomba au pouvoir des Espagnols.

Holguin se hâta de mener son illustre prisonnier à Cortès. Celui-ci, à la nouvelle d'un événement si important, alla, plein de joie, à la rencontre du prince, qu'il reçut au bord du lac avec tout le respect dû à son rang et à sa valeur. Le malheureux Guatimozin parut ressentir quelque plaisir de cette attention, et le suivit à son quartier avec beaucoup de courage. Là il s'assit un moment, et, se levant bientôt après, il dit à Cortès, à l'aide d'un interprète : « J'ai fait ce qu'exigeait mon devoir. Maintenant je ne suis plus utile à rien, et un prisonnier comme moi doit être à charge à son vainqueur. Allons, prends ce poignard, en mettant la main sur celui que portait Cortès, et plonge-le-moi dans le cœur pour mettre fin à ma vie, dès à présent inutile. » A ces mots sa femme jeta les hauts cris, et Cortès en fut touché. Il tâcha de consoler ces infortunés, après quoi il

les quitta pour laisser un libre cours à leur douleur et ne pas les gêner par sa présence. Oh! que ce sentiment d'humanité ne l'a-t-il jamais quitté!

A la nouvelle de la prise de Guatimozin, les Mexicains mirent bas les armes, et les Espagnols furent maîtres de la ville entière. Les premiers jours se passèrent dans les excès de joie que leur causait l'heureux succès de leur entreprise; mais bientôt après leur allégresse se changea en murmures, en mécontentemens, à la vue de la médiocrité du butin qui devait être la récompense de tant de dangers et de tant de fatigues. La plupart des maisons, avec les trésors qui s'y trouvaient, avaient été la proie des flammes; et dès que Guatimozin avait désespéré de pouvoir sauver sa capitale, il avait fait jeter dans le lac tout ce qu'il y avait de précieux dans le trésor impérial : au moins en fut-il accusé. Ainsi, tout le butin qu'on put rassembler fut si peu de chose que plusieurs Espagnols refusèrent avec mépris la part modique qui leur en revenait; tous murmuraient hautement, tantôt contre Guatimozin, tantôt contre leur général, qu'ils eurent la hardiesse d'accuser d'avoir détourné la plus grande partie des trésors.

Cortès fit vainement tout ce qu'il put pour les apaiser. *Alderète*, nommé trésorier royal, se présenta à la tête des mécontens, et demanda, en vertu de sa charge, que l'empereur et son

premier ministre lui fussent livrés, pour les forcer d'avouer en quel endroit du lac on avait jeté le trésor. Cortès, qui avait déjà soutenu un pareil orage, eut cette fois la faiblesse ou l'inhumanité de céder au désir de ces barbares. Guatimozin et son fidèle ministre furent mis à la torture.

Passons, mes enfans, aussi vite que nous pourrons sur cette scène révoltante et horrible. Guatimozin supporta avec une fermeté admirable tous les tourmens que ses bourreaux surent inventer. Son ministre imita bien son exemple; mais, comme on le pressait cruellement, car on dit qu'on les avait étendus sur un gril posé sur des charbons ardens, il lui échappa un grand cri en tournant les yeux vers son maître, comme pour lui demander la permission d'avouer ce qu'il savait. Guatimozin comprit ce regard, et dit avec une grande tranquillité : *Et moi, suis-je donc ici sur des roses?* Ces paroles percèrent le cœur du fidèle ministre; il ne prononça plus un mot, et mourut aux yeux de son maître à la torture, avec la fermeté d'un héros.

Cortès, qui entendit de loin le cri de ce malheureux, accourut dans la chambre, pénétré de repentir et de honte, et arriva encore à temps pour sauver la vie au malheureux monarque.



Et moi, suis-je donc ici sur des Roses ?

SEIZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Je lève encore une fois la toile, mes enfans, pour vous montrer la scène de cette grande tragédie du Mexique; après quoi elle retombera pour toujours.

Toutes les provinces de l'empire suivirent en peu de temps le sort de la capitale. Elles se soumirent l'une après l'autre, et leurs habitans furent assujettis et opprimés de toutes sortes de manières, et cruellement traités.

Cortès cependant n'avait encore reçu aucune réponse d'Espagne, et par conséquent il était toujours incertain de quel œil on regarderait ce qu'il avait fait. Enfin il entra dans le port de Vera-Cruz un vaisseau ayant à bord un certain *Tapia*, envoyé non pour lui apporter les lettres de gouverneur du Mexique, qu'il attendait et sur lesquelles il devait compter, mais pour le déposer, l'arrêter, lui faire son procès et se mettre à sa place.

Heureusement pour lui son juge était un

homme simple et très pusillanime. L'adroit Cortès sut l'embarrasser de tant de difficultés, et présenter à son âme timide tant de choses effrayantes, qu'il regarda comme le plus sûr de s'en retourner sans avoir rempli sa commission.

Mais l'orage qui menaçait la tête de Cortès n'était détourné que pour un temps, et non pas encore dissipé. Afin de se délivrer de cette inquiétude, il envoya de nouveau en Espagne vers l'empereur Charles-Quint, pour lui faire un détail circonstancié de ses actions, et en même temps pour mettre à ses pieds la partie du butin qui lui était destinée. Jusque-là l'empereur, occupé de beaucoup d'autres soins, avait remis l'examen de cette affaire à des gens qui ne voulaient pas de bien à Cortès; mais alors il voulut se la faire rapporter à lui-même. L'éclat de tant d'actions extraordinaires, la grandeur et l'importance des conquêtes faites par Cortès, remplirent ce jeune monarque de joie et d'étonnement; il approuva tout ce qu'il avait fait, le déclara gouverneur et vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et nomma en même temps une commission pour examiner les prétentions de Velasquez, gouverneur de Cuba. Elle conforma son jugement, comme cela arrive d'ordinaire, à l'inclination du maître; les plaintes de Velasquez sur la perfidie de Cortès et ses prétentions au gouvernement des pays conquis

par ce dernier furent déclarées nulles; on lui accorda seulement un dédommagement pour les frais que lui avaient coûtés cette expédition; et pour plus grande humiliation encore, on ajouta à cette sentence la défense expresse de jamais songer à des conquêtes sans en avoir auparavant obtenu l'agrément du roi. Ce double affront fut au-dessus des forces de l'orgueilleux Velasquez, et lui coûta la vie. Cortès, au contraire, était au faîte du bonheur; mais, hélas! pourquoi dois-je ajouter que sa vertu continuait de plus en plus à chanceler, à mesure que sa fortune s'affermissait! La voix de l'humanité outragée par lui crie trop haut pour que je puisse vous cacher ses plaintes. Ecoutez-les donc, et gémissez avec moi sur la chute de ce grand homme, dont les vertus, lorsqu'il avait des difficultés à combattre, étaient fermes comme un rocher au milieu de la mer, mais qui se dissipaient de la manière la plus déplorable au soleil de la prospérité.

Il commença à rebâtir Mexico sur ses ruines. Elle devait devenir la reine des villes de toute l'Amérique; elle le devint, et l'est encore aujourd'hui. Il engagea ses officiers à défricher des terres dans les provinces; il leur partagea dans cette intention des territoires, et leur accorda sur les naturels le même empire tyrannique et absolu qu'on s'était déjà arrogé auparavant sur les insulaires. Ils furent, comme

eux, cruellement opprimés, et détruits à vue d'œil.

Mais le caractère belliqueux de cette grande et jadis si puissante nation rendit leur entier assujettissement plus difficile qu'on ne se l'était imaginé. Ils essayèrent à plusieurs reprises de rompre les chaînes de la servitude et de recouvrer leur liberté. Leurs oppresseurs regardèrent leurs efforts comme une rébellion qui méritait d'être punie avec la plus grande sévérité; et l'on commit, si ce n'est par l'ordre précis de Cortès, au moins avec son agrément, des cruautés qui impriment une flétrissure éternelle à l'ancienne gloire de ce hardi conquérant. Ainsi on fit brûler vifs, dans la province de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles Mexicains à la fois; et pour rendre cette scène affreuse plus horrible encore, on obligea les enfans et les parens de ces malheureux d'en être les témoins.

Sur un soupçon faiblement confirmé que Guatimozin favorisait le soulèvement de ses anciens sujets, et cherchait à s'échapper de sa prison, on prit ce prince si grand, si brave, si généreux, et en même temps, les deux caciques de Tezeuco et de Tacuba, qui, selon leur ancienne dignité, étaient les premiers après lui, et en plein jour, au milieu de la rue, on les fit pendre.

Cet indigne assassinat est une grande tache

à la mémoire de Cortès. Depuis ce moment un Dieu vengeur semble avoir appesanti sa main sur lui en le mettant aux prises avec l'ingratitude des hommes ; c'est le supplice que la Providence réservait à ses dernières années.

Quelques officiers espagnols, qui avaient été envoyés à Mexico pour y administrer les revenus du roi, cherchèrent à étendre leurs pouvoirs sans y être autorisés, et même à s'approprier une autorité judiciaire sur le vice-roi. Mais Cortès, tel que nous le connaissons, n'était pas homme à se laisser jouer par des gens qu'il voyait à tous égards si au-dessous de lui. Il rit de leurs efforts impuissans pour borner son pouvoir, et continua d'agir comme auparavant, selon qu'il le trouva bon. Ceux-ci firent à la cour d'Espagne un portrait de son gouvernement tyrannique, qui devait inspirer au roi et à son ministère le soupçon qu'il travaillait à se rendre indépendant. Il fut résolu d'envoyer un commissaire à Mexico, pour rechercher la conduite de Cortès, avec le pouvoir de le faire transporter en Espagne, selon qu'il le jugerait à propos.

Cortès s'occupait alors des préparatifs d'une expédition extraordinairement difficile de Mexico à *Honduras*, pour soumettre à la couronne d'Espagne toute cette grande étendue de pays, et pour punir en même temps Olid qui s'était révolté contre lui. C'était une expédition qui

promettait plus de difficultés et de fatigues qu'il n'en avait encore essuyées. Pendant ces préparatifs, le commissaire nommé pour le juger arriva; mais à peine fut-il débarqué, qu'il tomba malade et mourut.

Les employés royaux continuèrent d'envoyer sur le compte de Cortès des rapports désavantageux ; et la cour d'Espagne, confirmée dans ses soupçons, nomma une commission nouvelle, avec des pouvoirs encore plus étendus, pour examiner sa conduite et le punir. Cortès en fut instruit : il frémit de rage de se voir ainsi récompensé des grands et pénibles services qu'il avait rendus à sa patrie. Ses amis lui conseillaient d'éviter le traitement honteux qu'on lui préparait, en se rendant indépendant, et en repoussant la force par la force. Mais le malheur lui rendit tout d'un coup cette grandeur d'âme que l'ivresse de la fortune avait semblé lui faire perdre. Il refusa de faire aucune démarche que ne pussent autoriser la fidélité et l'obéissance qu'il devait à son souverain, et il se résigna, de la manière la plus généreuse, à souffrir le traitement le plus ingrat et le plus injurieux, plutôt que de se révolter contre la puissance législative de sa patrie.

Il ne pouvait supporter la pensée de se laisser juger comme un misérable criminel, dans le même pays qui avait été le théâtre de ses grandes actions. En conséquence il se rendit lui-

même en Espagne, avant l'arrivée de son juge, pour s'en remettre à la justice de son roi.

A son arrivée, tous les yeux se portèrent avec respect et admiration sur cet homme extraordinaire, dont les hauts faits semblaient éclipser la gloire des plus grands héros. La confiance avec laquelle il venait lui-même se présenter dissipa tous les soupçons qu'on avait conçus contre lui. Le roi le reçut avec les marques de la plus tendre estime et de la plus grande reconnaissance, et le combla de faveurs. Il lui donna le collier de l'ordre espagnol, le créa comte, et lui assigna en propre une étendue considérable de terre dans la Nouvelle-Espagne.

Mais, lorsqu'il fut question de le confirmer dans son gouvernement, on regarda comme dangereux de le revêtir du même pouvoir dont on avait craint l'abus. Tout ce qu'il put obtenir fut la confirmation de sa dignité de général, et la pleine autorisation de faire de nouvelles découvertes. Quant à ce qui regardait le gouvernement du pays et l'administration de la justice civile, on établit un collége qu'on nomma l'*audience de la Nouvelle-Espagne.*

Cortès retourna à Mexico ; mais dès lors sa vie ne fut qu'une chaîne non interrompue de chagrins. Les membres de l'audience qui lui étaient adjoints le contrariaient sans cesse. Pour s'affranchir de leur tutelle, il se précipita

de nouveau dans les embarras et les dangers inséparables des conquêtes de pays inconnus. Il équipa une escadre sur la côte occidentale du Mexique pour faire des découvertes dans la grande mer du Sud, et, après des fatigues incroyables et les plus grands dangers, il réussit à découvrir la presqu'île de *Californie* qui tient à l'Amérique septentrionale.

Au retour de cette pénible expédition, on continua à l'abreuver de dégoûts; il résolut, plein de confiance en l'équité de son souverain, et comptant sur sa faveur précédente, de passer encore une fois en Espagne pour mettre en personne ses griefs aux pieds de l'empereur. L'infortuné! il ne soupçonnait pas à combien de nouveaux chagrins et bien plus amers encore, il allait s'exposer!

Il fut reçu avec froideur, écouté avec négligence, éconduit avec mépris. Il était devenu vieux; dès lors quels grands services pouvait-on se promettre de lui dans la suite? C'en fut assez pour le négliger. Ce grand homme, cet homme rare et rempli de mérite, se vit oublié à la fin de sa pénible et périlleuse carrière, présisément comme Colomb l'avait été autrefois, et précipité comme lui dans la situation la plus ignominieuse, obligé de mendier la justice auprès d'un roi ingrat et d'un ministre capricieux. Il passa tristement six longues années dans ces occupations, si peu conformes à

son caractère et à sa précédente manière de vivre, au bout desquelles le chagrin et le dépit d'un traitement si indigne mirent fin à ses jours. Il mourut le 2 décembre 1547, dans la soixante-quinzième année de son âge. Son corps, ainsi qu'il l'avait expressément exigé, fut transporté à la Nouvelle-Espagne, peut-être parce qu'il jugeait sa patrie indigne de recevoir dans son sein les restes d'un bienfaiteur qu'elle avait si mal récompensé.

FIN DES VOYAGES DE CORTÈS.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

DES VOYAGES ET CONQUÊTES

DE PIZARRE.

PREMIER ENTRETIEN.

L'ATTENTION que les élèves de M. Hunter avaient donnée aux voyages de Colomb et de Cortès, et le fruit qu'ils en avaient retiré, déterminèrent ce respectable instituteur à réunir de nouveau son intéressante famille, et à l'entretenir du célèbre conquérant du Pérou.

Tous les événemens dont j'ai à vous parler,

mes enfans, se sont déjà passés pendant que Cortès rendait son nom célèbre par la conquête du Mexique : il faut donc que nous revenions sur nos pas, jusqu'au temps où le Mexique était encore complétement inconnu aux Européens, pour trouver le premier fil de ce tissu d'aventures singulières qui vont occuper toute votre attention.

Vous vous rappelez que Colomb fut le premier qui découvrit les côtes du continent de l'Amérique, situées près de l'Orénoque, quoiqu'Améric Vespuce lui ait injustement enlevé la gloire de cette expédition. Vous n'avez pas oublié non plus, j'espère, que ce grand homme avait déjà parcouru toute la côte de l'isthme, qui est entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, depuis l'île Guanaïa jusqu'à Nombre-de-Dios, et même encore plus loin vers le sud, dans l'espérance de trouver une route pour passer de l'océan du Nord à celui du Sud, et de là aux Indes orientales. Colomb ne réussit pas dans ce projet, et vous savez à combien de dangers et de traverses cet intrépide navigateur fut exposé dans ce dernier voyage.

Après sa mort, parurent successivement sur la même scène une suite d'aventuriers, tous poussés par l'ardeur d'étendre sur la terre ferme les découvertes que Colomb avait déjà faites. Deux d'entre eux, *Ojeda* et *Nikuessa*,

dirigèrent leur route vers l'isthme de Darien. Je fais une mention particulière de ces deux hommes, parce qu'ils furent l'un et l'autre les fondateurs de deux colonies qui méritent que l'on conserve leurs noms. Le premier bâtit Saint-Sébastien, le second, Nombre-de-Dios (1).

Les habitans de ces côtes étaient belliqueux : ils soupçonnèrent les desseins des blancs, et ils ne craignirent pas de s'y opposer à main armée. Ils tiraient fort bien de l'arc; et ce qui était plus dangereux encore, ils se servaient de flèches empoisonnées, en sorte que la plus légère blessure devenait mortelle. Ojéda perdit un grand nombre de ses compagnons, et fut forcé d'expédier un officier à Hispaniola pour demander des renforts.

Pendant que celui-ci va s'acquitter de la commission dont il est chargé, je vous entretiendrai de quelques usages, aussi barbares que ridicules, que les Espagnols eurent occasion de remarquer chez ces sauvages belliqueux. La première phalange d'un des doigts de la main manquait à la plus grande partie des hommes et des femmes; et l'on apprit, en

(1) Nikuessa ayant examiné cette partie du pays la trouva propre à former un établissement, et dit à ses compagnons : *Paremus qui, en el nombre de Dios;* restons ici au nom de Dieu. Ce nom est demeuré à la colonie.

s'informant des raisons d'une singularité aussi étrange, que chaque époux, en devenant veuf, était assujetti par la loi à se mutiler ainsi. Les historiens ne disent rien sur la cause de cette singulière coutume, et leur silence nous fait présumer qu'elle leur était tout-à-fait inconnue, malgré tous leurs efforts pour la découvrir.

Il existait chez ce peuple un second usage bien cruel encore, mais dont il est plus aisé de trouver la raison. A la mort d'une veuve on enterrait toujours avec elle ceux de ses enfans qui, par la faiblesse de leur âge, n'étaient pas en état de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

Caroline. Les barbares !...

Conrad. Quelle est donc la raison de cette cruauté ?

M. Hunter. Parce que personne ne voulait se charger du soin de les nourrir. On croyait avoir rempli tous les devoirs de l'humanité et de la compassion envers ces malheureux enfans, en les délivrant, par une mort prompte, des horreurs de la faim. On les enterrait aussitôt que celle qui pourvoyait à leur subsistance avait fermé les yeux.

Je reviens maintenant à l'officier qu'Ojéda avait dépêché à Hispaniola. Il amenait avec lui un homme dont le nom est devenu trop fameux pour que je le passe sous silence : il s'ap-

pelait *Nuguez de Balboa;* il réunissait aux plus grands talens le courage le plus intrépide. On l'avait accusé, à Hispaniola, de je ne sais quel crime, et il courait risque d'être condamné à mort. Pour se soustraire à ce danger, il s'avisa de se cacher dans un tonneau, et de se faire ainsi porter à bord du vaisseau qu'Ojéda venait d'envoyer. Ce moyen lui réussit : le capitaine du bâtiment, à qui on avait fait les défenses les plus précises de prendre aucun malfaiteur à son bord, ne s'en aperçut pas; et ce ne fut qu'après plusieurs jours de navigation, et lorsqu'on se trouvait déjà à plus de cent lieues de terre, que Nuguez sortit de son tonneau. Le capitaine en fut effrayé, et le menaça de le déposer sur la première île déserte qu'ils rencontreraient. Mais tout l'équipage sollicitant en sa faveur, le capitaine se laissa fléchir et le prit sous sa protection. C'est ainsi que Balboa arriva au Darien.

Il ne fut pas long-temps sans s'y distinguer par sa prudence, son activité et sa constance. Ce fut par ses conseils qu'on s'empara d'un terrain aux environs du fleuve Darien, pour former un établissement à son embouchure, qu'on appelle encore aujourd'hui *Santa Maria el antiqua del Darien.*

Théodore. Mon Dieu, que ce nom est long!

M. Hunter. Aussi a-t-on coutume de l'abréger, et de l'appeler simplement Santa-Maria.

Balboa se rendant de plus en plus nécessaire à ses compagnons, ils l'élurent pour leur gouverneur. Son génie entreprenant et ambitieux chercha dès lors toutes les occasions propres à s'affermir dans son poste, et à se rendre célèbre par quelque découverte utile ou par quelque conquête importante.

Dans ces vues, il fit nombre d'excursions dans le voisinage : il contracta des alliances avec quelques caciques, et força ceux qui osèrent lui résister, de se soumettre. Parmi les premiers, il s'en trouva un, nommé *Komagre*, qui reçut Balboa et ses compagnons avec les marques de la plus grande bienveillance. Son fils aîné, jeune homme vif et actif, remarquant l'avidité que les Espagnols témoignaient pour l'or, ramassa une quantité considérable de ce métal, qu'il dédaignait, pour leur en faire présent. Mais voyant que les avides Européens ne rougissaient pas de se quereller pour quelques grains de cet or qu'ils faisaient peser, le jeune Indien indigné renversa la balance et l'or qu'elle contenait. « Vous avez tort de vous agiter ainsi pour une semblable misère, s'écria-t-il; mais si le désir de posséder une matière aussi vile à mes yeux, vous a seul engagés à quitter votre patrie et à troubler la paix d'une nation tranquille, je vous indiquerai un pays qui en produit plus que vous n'en pouvez



Vous avez tort de vous agiter ainsi pour une semblable misère.

souhaiter, quelque grands que soient vos désirs. »

Ce mot, comme une étincelle, enflamma l'avidité des Espagnols, ils s'empressèrent de demander le nom de cette contrée; on leur répondit que c'était un grand et puissant royaume vers le sud.

L'Indien ajouta qu'ils ne devaient pas espérer de trouver une entrée facile dans ce royaume, parce que le roi, qui commandait à des peuples nombreux et aguerris, n'aurait pas de peine à les repousser, s'ils n'étaient pas en plus grand nombre. Telle fut la première nouvelle que les Espagnols eurent du Pérou, pour le malheur de ses habitans. Sans doute Balboa se sentait encore trop faible pour commencer une entreprise aussi vaste; mais l'ardeur de ses compagnons augmentait par les obstacles, et leur chef n'en conçut pas moins l'idée d'exécuter ses téméraires projets dès qu'il aurait reçu les secours qu'il attendait d'Hispaniola.

L'orage qui menaçait le Pérou fut encore détourné pour quelque temps. Le vaisseau que Balboa avait envoyé à Hispaniola fit naufrage à la côte de Yucatan : l'équipage atteignit, à la vérité, la terre; mais ce fut pour tomber entre les mains des barbares habitans de cette contrée qui les sacrifièrent à leurs dieux. Aquilar et un de ses compagnons furent les seuls qui échappèrent. Cortès le trouva ensuite dans

ce pays ; mais comme vous connaissez son aventure , il est inutile que je vous en parle.

Balboa attendait en vain le retour de son vaisseau ; et pour comble de malheur, on lui écrivit d'Espagne , que ses ennemis avaient eu le dessus à la cour ; qu'ils avaient réussi à jeter des nuages sur sa conduite , et que dans peu on lui en ferait rendre un compte exact et sévère.

Il savait que le seul moyen de se justifier et de regagner la bienveillance de ses maîtres avides était de découvrir de nouvelles contrées qui produisissent beaucoup d'or ; il n'en fallait pas davantage pour l'engager à profiter des ouvertures du fils de Komagre , et il sut communiquer son ardeur et sa fermeté inébranlable à ses téméraires compagnons.

Toute son armée consistait en cent soixante hommes et quelques meutes de chiens , qui , comme vous savez , étaient dressés à attaquer et à déchirer les malheureux Indiens. Quelles chétives ressources pour exécuter les vastes desseins que Balboa avait eu la témérité de concevoir !

Le fils de Komagre remplit la promesse qu'il avait faite aux Espagnols de leur servir de guide , et l'on se mit en marche.

SECOND ENTRETIEN.

FERDINAND.

Il me semble que Balboa s'aventure dans une entreprise bien périlleuse.

M. HUNTER. Oui, sans doute. Mais, outre son dessein d'atteindre le Pérou, il avait encore d'autres vues dont le succès ne lui paraissait pas moins important. Le jeune Komagre avait assuré que, vers le midi, à six soleils de distance, ainsi qu'il l'exprimait, ce qui signifie à six journées de marche, on trouvait un nouvel océan qui bordait le riche pays où il s'offrait de conduire les Espagnols.

Balboa pensa avec raison que ce devait être la mer que Colomb avait cherchée inutilement, et qui conduisait aux Indes, en cinglant du côté de l'ouest. L'espoir de faire une découverte aussi importante, et qui avait échappé aux recherches d'un aussi grand homme, lui paraissait bien digne des fatigues et de tous les dangers auxquels il était résolu de s'exposer pour y parvenir.

JOHN. Pourquoi était-il donc si difficile et si dangereux de traverser un isthme aussi étroit?

M. Hunter. Par plus d'une raison. D'abord la nature, pour mettre l'isthme de Darien à couvert du choc des deux océans, l'a pourvu d'une chaîne de hautes montagnes contiguës aux Cordillières ou Andes, qui s'étendent au loin dans l'Amérique septentrionale. Des forêts épaisses couvraient ces montagnes. Les vallées qui les coupent sont ou des marais impénétrables, ou couvertes d'eau par les pluies qui tombent pendant neuf mois dans ces tristes contrées. Vous pouvez imaginer combien un pays aussi humide doit entretenir et propager d'insectes différens. Les crapauds, les serpens, les vipères et les lézards s'y trouvent sans nombre: les arbres sont couverts de fourmis dévorantes; l'air est obscurci par des nuées de mouches et de cousins d'une grosseur inconnue en Europe, et dont la piqûre est aussi douloureuse que celle de nos guêpes. Des torrens impétueux se précipitent du haut des montagnes, et il faut autant de force que de résolution pour les passer à gué ou à la nage. Ajoutez à tous ces inconvéniens celui d'un air étouffé et chargé de vapeurs empoisonnées qui énervent le corps et l'âme, et produisent les contagions les plus dangereuses, et fréquemment la mort. Quel courage extraordinaire ne fallait-il pas avoir pour affronter d'aussi grands obstacles avec de si chétives ressources!

Balboa n'en fut pas intimidé. Il arriva d'a-

bord dans le pays d'un cacique avec lequel on avait déjà auparavant conclu un traité d'alliance. De là il s'avança vers les montagnes, dans les possesions d'un chef indien qui commença par prendre la fuite, mais qui, étant informé du véritable but des Espagnols, revint sur ses pas et chercha à gagner leur amitié en ramassant la plus grande quantité d'or qu'il lui fut possible. Enfin il atteignit la partie la plus difficile du chemin, les montagnes. Un cacique puissant, averti de l'arrivée de ces étrangers, rassembla aussitôt une armée nombreuse pour la leur opposer.

Les Espagnols marchèrent en avant : quelques Indiens vinrent à leur rencontre pour les interroger sur l'objet de leur arrivée, et pour leur notifier en même temps qu'ils eussent à se retirer; mais on ne fit nulle attention à leur question ni à leur défense, et on poursuivit la marche. Le cacique parut lui-même, et donna aux siens le signal du combat. Il était remarquable par un habit de coton, tandis que les autres marchaient nus. Aussitôt tout s'ébranle: les Indiens se précipitent sur les Espagnols en jetant des cris épouvantables; mais à peine furent-ils à la portée du fusil, que Balboa fit signe à ceux qui en étaient armés de faire feu. Le bruit de l'explosion, la chute de ceux qui furent atteints, répandirent, comme de coutume, une si grande terreur dans les esprits,

qu'à l'instant tous furent dispersés, dans la ferme persuasion qu'ils avaient affaire à des êtres qui disposaient des armes du ciel, l'éclair la foudre et le tonnerre. La plupart des fuyards périrent par le fer ou furent déchirés par les chiens. Le cacique lui-même se trouva parmi les premiers, et sa ville, si on peut donner ce nom à quelques misérables cabanes les unes à côté des autres, se rendit : elle fut abandonnée au pillage. L'or qui tomba dans cette occasion entre les mains des Espagnols, les consola des fatigues de leur marche, et les encouragea à supporter avec patience celles qui leur restaient encore à endurer.

Balboa laissa les malades dans cet endroit, et se hâta lui-même, avec le reste de sa pitoyable troupe, de terminer l'entreprise qu'il avait commencée. Des obstacles et des dangers incroyables s'opposèrent à ses desseins; mais le corps des Espagnols semblait être de fer, et leur âme d'acier. Leur constance à surmonter toutes les difficultés fut inébranlable, et trouverait peu de foi chez des hommes aussi délicats et aussi mous que nous. La faim, la soif, le froid, le chaud, tous les les inconvéniens d'une route laborieuse et à peine praticable aux animaux féroces, ne purent les rebuter un instant. Balboa se montrait toujours à la tête partout où le danger se présentait : il supportait le manque de vivres et de toutes les commodi-

tés de la vie avec la même patience que le dernier de ses compagnons. Son exemple inspira une ardeur générale, et on ne murmura plus de suivre un pareil chef, quoique le but qu'on se proposait parût s'éloigner de jour en jour.

Vingt-cinq jours s'étaient écoulés dans cette pénible marche, et cependant ils n'avaient pas fait plus de chemin qu'un homme marchant d'un pas ordinaire n'en ferait en six jours de temps dans une route battue. Enfin on arriva au pied d'une montagne du haut de laquelle on devait découvrir le nouvel océan, d'après le récit qu'en avait fait le jeune Komagre. Balboa fit faire halte à sa troupe et gravit seul la montagne, afin qu'aucun de ses compagnons ne pût lui ravir l'honneur d'une découverte aussi importante. Ceux-ci avaient les yeux fixés sur lui; ils ne le perdaient pas un seul instant de vue, et attendaient avec inquiétude le moment où il parviendrait au sommet. Déjà il n'en est plus qu'à deux pas... Les Espagnols sont saisis de crainte, leurs cœurs palpitent. Enfin il est parvenu au haut de la montagne : tout à coup il se précipite à genoux, et élève les mains au ciel. Les Espagnols comprennent ses gestes et se hâtent de le joindre.

Le vaste océan se présente à leurs regards. Tous, à l'exemple de leur chef, se prosternèrent pour remercier Dieu d'un événement qui allait les couvrir d'une gloire immortelle, et

qui paraissait devoir procurer des avantages immenses à leur patrie. Les Indiens qui les accompagnaient étaient frappés d'étonnement, ne pouvant pas concevoir la raison qui causait aux blancs ce ravissement de joie à la vue de l'océan. Leur surprise augmenta lorsqu'ils virent toutes les cérémonies avec lesquelles Balboa prenait possession, au nom du roi d'Espagne, son maître, de toutes ces contrées et de l'océan du Sud qui les baignait. Il fit élever de grands monceaux de pierres, y planta des croix, et grava sur l'écorce des arbres le nom de Ferdinand, car ce prince vivait encore.

Théodore. En quelle année se fit donc cette découverte ?

M. Hunter. En 1513, par conséquent cinq ans avant que Cortès partît de Cuba pour la conquête du Mexique.

Dès que les cérémonies furent achevées, on courut en foule vers le rivage. Balboa, l'épée à la main, entra dans la mer jusqu'à la ceinture, et adressa ces paroles aux Espagnols et aux Indiens assemblés : « Je vous prends à té-
» moin que je prends possession, pour la cou-
» ronne d'Espagne, de cet océan et de toutes
» les terres qu'il baigne de ses flots : je suis
» prêt et je fais vœu de défendre la souveraineté
» de mon maître avec cette épée que je tiens
» entre les mains. »

Je ne sais, mes enfans, si vous pensez comme

moi; mais toutes les fois que je me représente le singulier spectacle d'une troupe d'aventuriers prenant possession d'un pays ou d'une mer sur lesquels personne n'avait pu leur donner des droits, je suis tour à tour tenté de rire et de verser des larmes. Quelle sottise de prétendre que de vaines cérémonies peuvent donner la possesion d'un pays qui a déjà son légitime souverain dans les peuples qui l'habitent ! Mais quelle douleur pour un ami de l'humanité de voir ainsi fouler aux pieds les lois de l'innocence et de la liberté ! de voir massacrer de sang-froid une foule de malheureux à qui ces cérémonies sont aussi inconnues qu'elles sont ridicules aux yeux de tout homme sensé ! Et tels sont cependant encore de nos jours les seuls droits par lesquels on justifie souvent les invasions et les conquêtes de beaucoup de souverains ! Mais reprenons notre récit.

Le lieu où se jouait cette pitoyable et ridicule comédie était une baie près du grand isthme de Panama. Vous voyez sur la carte qu'elle s'étend le long du continent de l'Amérique méridionale. Balboa la nomma le golfe ou la baie de Saint-Michel : ce dernier nom lui est resté. Après avoir engagé ou forcé quelques caciques à lui fournir des vivres et de l'or, il forma la résolution de parcourir dans des barques indiennes la baie et les îles adjacentes pour en prendre une connaissance plus détaillée, ainsi

que de toute la côte. Les Indiens à la vérité l'en détournèrent, en lui représentant que la saison pluvieuse allait commencer ; mais il méprisa cet avis, et s'embarqua sur de chétifs canots construits à la hâte, avec quatre-vingts hommes de sa troupe et quelques Indiens pour parcourir cet océan dont il venait de faire la découverte.

Ils n'étaient pas encore parvenus bien avant qu'il eut sujet de se repentir de sa témérité, car ils furent tout à coup assaillis d'un si terrible orage, et les vagues s'élevaient à une hauteur si effrayante qu'ils coururent le danger le plus imminent de périr. Les Indiens pâlirent d'effroi, mais ne demeurèrent cependant pas dans l'inaction : ils se précipitèrent dans les flots pour attacher les canots deux à deux et les empêcher ainsi d'être renversés : après des efforts inouïs, ils abordèrent à une île bordée de rochers sur laquelle ils descendirent, et y amarèrent leurs canots comme ils purent. Mais leur joie de se voir en sûreté ne fut pas longue ; car l'heure du reflux étant arrivée, l'île entière fut inondée, et ces pauvres aventuriers se virent obligés de passer une partie de la nuit dans l'eau jusqu'à la ceinture, incertains encore si la marée ne s'élèverait pas plus haut et ne les submergerait pas tous. Enfin les premiers rayons du jour leur découvrirent toute l'étendue de leur malheur ; ils trouvèrent quelques-uns de

leurs canots entièrement fracassés, d'autres fort endommagés et percés de trous, et le reste rempli d'eau et de sable. Tout ce qu'ils contenaient, y compris les vivres, avaient été enlevé par les flots.

Accablés de fatigues, transis par l'humidité et le froid, sans aucun aliment, sans canots pour se tirer de dessus ce rocher aride et regagner la terre ferme, quelle ressource pouvait-il leur rester?

Mais de quoi ne sont pas capables les efforts réunis d'un nombre d'hommes contraints par la détresse à chercher les moyens de sauver leur vie ! Les gens de Balboa trouvèrent quelques jeunes arbres sur cette île : ils enlevèrent l'écorce encore tendre, la mêlèrent avec quelques herbes, et, avec ce mélange qu'ils mâchèrent, ils bouchèrent les fentes et les trous de ceux de leurs canots qui n'étaient pas entièrement brisés : c'est sur d'aussi frêles nacelles, qui même étaient encore surchargées, qu'ils se remirent en mer, les Indiens les précédant à la nage, et de cette manière ils atteignirent heureusement le rivage.

Ils n'étaient cependant pas encore à la fin de leurs peines ; car poussés par la faim, ils prirent terre sur le territoire d'un cacique que les Indiens leur assuraient être abondamment pourvu de vivres. Celui-ci vint au-devant d'eux avec un essaim de ses gens, pour les repousser.

Les Espagnols, mourant de faim, et leurs chiens tout aussi affamés, fondirent sur eux avec tant de fureur que ces faibles Indiens ne purent pas leur faire une longue résistance. Il y en eut un grand nombre de tués : le cacique lui-même fut blessé, et tout le reste mis en fuite.

Après cette sanglante scène, les deux partis se disposèrent à la paix. Le cacique leur députa son fils avec des vivres et de magnifiques présens en perles et en or; l'aspect de ces richesses suffit aux Espagnols pour leur faire oublier tous leurs maux. Le cacique lui-même ne tarda pas à se rendre auprès d'eux; et remarquant l'excessive avidité qu'ils manifestaient pour l'or et les perles, il les assura qu'ils trouveraient des perles en abondance dans une île qui n'était distante que de cinq lieues, et de l'or dans une contrée située du côté du sud; mais il conseilla d'attendre que la saison des pluies fût passée, avant de s'embarquer pour se rendre à l'un ou à l'autre de ces endroits. Quelque vive que fût l'ardeur des Espagnols pour ces trésors, le souvenir de ce qu'ils avaient souffert les décida à attendre l'époque indiquée : en conséquence ils prièrent unanimement leurs chefs de les ramener à la colonie; et comme la plupart étaient malades et exténués, Balboa se vit dans la nécessité d'y consentir. Mais pour connaître en même temps avec un peu d'exactitude le

pays par lequel il était venu, il effectua son retour par des contrées dont les chemins n'étaient pas moins rudes et impraticables que ceux par lesquels il était arrivé. Il fallut de nouveau surmonter des difficultés inexprimables, et soutenir presque sans interruption des combats contre les peuples féroces qui habitaient ces montagnes. Enfin ils arrivèrent à Sainte-Marie, mais tout-à-fait épuisés.

De tous les compagnons de Balboa, dans cette importante expédition, aucun ne se distingua davantage par son courage et par sa fermeté qu'un certain... *Pizarre*.

Tous les enfans. Ah! bon! le voici!

M. Hunter. Il paraît ici pour la première fois sur un théâtre où il aura bientôt un si grand rôle à jouer.

Balboa fit sur-le-champ partir pour l'Espagne, auprès du roi Ferdinand, un député chargé de lui porter la nouvelle de la découverte de la mer du Sud, de lui remettre la portion qui lui était échue du précieux butin qu'ils avaient déjà fait, et de l'engager à lui accorder un renfort d'environ mille hommes, pour le mettre en état d'entreprendre la conquête du riche royaume du Pérou, sur l'existence duquel on s'était procuré les renseignemens les moins équivoques. Le roi reçut sa relation avec ravissement : la possibilité du passage aux Indes orientales paraissait désormais

décidée, et il fut enchanté d'avoir trouvé une route directe pour se rendre dans un pays d'où les Portugais retiraient déjà, depuis plusieurs années, d'immenses richesses... Qui pourrait le croire? Le même esprit de défiance qui l'avait rendu ingrat envers le premier auteur de la découverte du Nouveau-Monde, le porta à commettre une semblable injustice envers Balboa, qui lui paraissait trop entreprenant pour qu'on pût lui confier le gouvernement des contrées qu'il avait découvertes et de celles qui restaient encore à découvrir : en conséquence il fut résolu de continuer avec célérité l'entreprise déjà commencée, mais aussi d'envoyer à Sainte-Marie un autre gouverneur à la place de Balboa.

John. Il est bien pénible de voir de quelle manière les rois en agissent envers leurs sujets les plus fidèles et les plus méritans.

M. Hunter. Mon cher ami, les rois sont-ils les seuls?

John. Oui; car dans les républiques pareilles choses ne pourraient pas arriver.

M. Hunter. Et sous quel gouvernement vivaient donc les Miltiade, les Thémistocle, les Aristide, les Socrate, etc., qui étaient l'ornement de leur siècle? et qu'est-ce qui leur arriva? Mes enfans, je vous l'ai dit, et je ne saurais vous le répéter trop souvent : toutes les fois qu'un homme s'élève par quelques services

distingués, il doit dans tout les pays s'attendre à être rebuté, envié et haï de la partie corrompue de ses contemporains, mais il jouit en revanche de l'amour et de l'estime de tous ceux qui pensent sainement; et d'ailleurs la conviction intime où il est de la valeur de ses services et de la pureté de ses intentions lui tient lieu de récompense.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Théodore.

Quel va donc être le successeur de Balboa ?

M. Hunter. Le personnage qu'on choisit pour déposer Baboa, en lui donnant le gouvernement de Darien, s'appelait *Pedrarias*. Il était d'une naissance distinguée, et ses manières étaient élégantes; mais son caractère ne répondait pas à ces qualités extérieures. Il avait l'âme basse et remplie de lâches artifices. On lui donna quinze vaisseaux et douze cents hommes pour achever la grande conquête que Balboa avait commencée; et près de quinze cents gentilshommes s'embarquèrent avec lui en qualité de volontaires, pour prendre part à cette

importante expédition. On n'avait jamais vu jusqu'alors un armement aussi considérable aux dépens du roi.

Aussitôt que cette puissante flotte fut entrée dans le détroit du Darien, Pedrarias fit descendre à terre un officier, pour aller signifier à Balboa sa déposition et l'arrivée d'un nouveau gouverneur. On s'attendait à trouver ce héros décoré d'un faste proportionné à l'éclat de ses actions glorieuses ; on s'attendait aussi qu'il refuserait d'obéir aux ordres du roi, et qu'il tenterait même de défendre ses droits l'épée à la main; mais on se trompa dans l'une et l'autre de ses conjectures.

Combien ne fut-on pas surpris de voir cet homme célèbre, que l'on croyait possesseur d'immenses trésors, habillé d'une grossière veste de coton, chaussé avec des souliers d'écorces natées, s'occupant avec quelques Indiens à couvrir de roseaux sa misérable hutte ! L'officier eut peine à se persuader que l'homme qu'il voyait sous de si pauvres habits et travaillant à de tels ouvrages fût réellement le brave et fameux Balboa lui-même. Mais il en fut bientôt convaincu par la grandeur d'âme avec laquelle il reçut la nouvelle de l'injustice que le roi lui faisait ; car, quelque inattendue que fût cette ingratitude, Balboa déclara aussitôt que lui et toute sa colonie se soumettaient avec respect aux ordres de sa majesté. En vain ses va-

leureux soldats, dont le nombre s'était accru jusqu'à quatre cents hommes par des renforts qui lui étaient arrivés des îles, le pressèrent-ils de défendre à main armée les droits qu'il s'était acquis à ce gouvernement ; il fut sourd à leurs sollicitations.

Son orgueilleux successeur se rendit à terre. Balboa alla respectueusement au-devant de lui, et l'assura de son obéissance. Cet acte de soumission ne désarma pas son implacable ennemi. Il commença le cours de ses injustices par le dépouiller des richesses qu'il avait acquises par son audace et au péril de sa vie, et il lui infligea une amende très considérable, sous prétexte qu'il s'était constitué gouverneur de sa propre autorité et sans mission légitime.

Pedrarias était précisément arrivé dans ces contrées au milieu de la saison des pluies, temps auquel ce pays malsain exhale des vapeurs contagieuses. Ses gens ne tardèrent pas à se ressentir des influences de ce mortel climat. Ils périssaient par centaines, et ceux qui échappaient, tombaient dans la plus affreuse détresse par la disette totale de vivres. Mécontens de voir ainsi leurs brillantes espérances déçues, ils sollicitèrent le gouverneur de les renvoyer sans délai dans leur patrie. Celui-ci, pour les apaiser, s'avisa d'un expédient qui eut des suites aussi funestes pour la colonie que pour les malheureux indigènes. Il leur permit de faire à leur

gré des incursions dans l'intérieur des terres, tant pour se procurer des vivres que pour extorquer de l'or.

Aussitôt ils se répandirent dans tout le pays jusqu'aux provinces les plus écartées, pillant les habitans et les maltraitant avec la plus grande inhumanité : ils n'épargnèrent pas même les districts avec lesquels Balboa avait contracté des alliances. Tous les Européens devinrent un objet d'exécration et d'horreur aux yeux de ces sauvages, qui valaient mieux qu'eux, au point qu'ils ne purent s'empêcher de regarder ces brigands comme l'espèce la plus vorace des bêtes féroces.

Balboa voyait avec un mortel chagrin la ruine prochaine de sa colonie, et l'anéantissement des vastes projets dont il n'avait cessé de s'occuper nuit et jour. Jusqu'alors il avait pu tout souffrir; mais il ne lui fut pas possible de tenir contre ces derniers procédés. Il se hasarda d'envoyer au roi une ample relation de la conduite insensée de Pedrarias ; et ses inculpations portant l'empreinte du langage de la vérité, Ferdinand ne put s'empêcher d'y ajouter foi. Il s'aperçut alors qu'il avait déposé un serviteur actif et intelligent, pour mettre à sa place un courtisan, qui n'avait aucune connaissance des affaires ; et pour réparer cette faute, il nomma Balboa sous-gouverneur de tous les pays conquis situés sur la mer du Sud,

et ordonna en même temps à Pedrarias de l'aider dans toutes ses entreprises, et de n'en faire aucune sans son avis.

Pedrarias ne pouvait se dispenser d'obéir aux ordres du roi; mais sa haine s'accrut en proportion des efforts qu'il faisait pour la cacher. Balboa au contraire fut à peine entré en possession de l'autorité qui lui était confiée qu'il oublia tout le passé avec une magnanimité militaire. Il ne songea plus qu'aux préparatifs de l'expédition qu'il projetait déjà depuis si longtemps, pour procurer à la couronne d'Espagne la conquête des riches mines d'or du Pérou. Après avoir lutté contre une infinité de difficultés, il parvint enfin à mettre en état quatre petits brigantins et à rassembler trois cents hommes d'équipage.

Au moment où il allait s'embarquer pour tenter avec cette petite armée la conquête du plus grand empire du Nouveau-Monde, il reçut un message de Pedrarias, qui le priait de suspendre son départ, et de se trouver à un endroit qu'il désignait pour conférer avec lui. Balboa, fort éloigné de tout soupçon, n'hésita pas un moment de satisfaire aux désirs du gouverneur, et partit pour le lieu du rendez-vous. Il n'y fut pas plus tôt arrivé que l'artificieux Pedrarias le fit charger de fers. Balboa ne comprenait rien à cette perfidie, et ne pouvait concevoir quels étaient les projets qu'on tramait

contre lui ; mais il ne resta pas long-temps dans son incertitude. Pedrarias, altéré du sang d'un homme qu'il regardait comme un rival dangereux, fit sur-le-champ instruire son procès ; il l'accusa de conspirer contre l'autorité du roi, de trahir ses intérêts et de chercher à se rendre indépendant du gouverneur. Des juges nommés par l'infâme Pedrarias et à sa discrétion condamnèrent à mort l'infortuné Balboa : toute la colonie supplia son assassin d'épargner la vie d'un homme qui leur était si cher à tous, et qui était si nécessaire au service du roi ; leurs sollicitations furent inutiles : Balboa fut décapité publiquement.

Mathias. C'est affreux !

Ferdinand. Pedrarias fut sans doute assassiné pour ce forfait ?

M. Hunter. Non.

Ferdinand. Le roi ne fut-il donc pas informé de cette atrocité ?

M. Hunter. Il le fut, mais par des gens qui désiraient tous autant la mort de Balboa que Pedrarias lui-même, et qui surent donner à cette iniquité l'apparence d'une condamnation méritée. Non seulement le meurtrier demeura impuni, mais il conserva son gouvernement.

Cet événement recula encore de quelques années le malheur qui menaçait les Péruviens ; car Pedrarias n'avait pas le courage de se met-

tre lui-même à la tête d'une entreprise aussi périlleuse ; et le sort de Balboa remplissant de terreur les âmes les plus intrépides, personne n'osa chercher à se distinguer par quelque entreprise brillante sous les yeux d'un commandant aussi envieux : aussi on abandonna l'expédion dont tous les préparatifs étaient faits, et l'on se borna à piller et maltraiter les pauvres habitans des contrées du Darien.

L'exposition malsaine de Sainte Marie, et le désir d'acquérir une célébrité quelconque, déterminèrent Pedrarias à demander la permission de changer le siége de la colonie et de le transférer du côté occidental de l'isthme, sur les bords de la mer du Sud. On consentit à sa demande : et c'est là l'origine de l'ancienne Panama qui devint ensuite et pendant long-temps une des plus importantes de l'Amérique. Mais il y a plus d'un siècle qu'elle fut surprise par un fameux corsaire anglais, nommé *Morgan*, pillée et réduite en cendres. Quand ou voulut ensuite la rebâtir, on jugea à propos de le faire dans une position plus commode, à l'embouchure d'un fleuve que les Espagnols nomment *Rio grande.* Telle a été l'origine de la Panama d'aujourd'hui.

La première Panama fut long-temps l'entrepôt de toutes les marchandises qu'on expédiait d'Europe pour l'Amérique méridionale et de l'Amérique méridionale pour l'Europe. Les né-

gocians du Pérou, du Chili, etc., envoyaient leur or, leurs perles, leur cacao, leur quinquina pour être transportés sur l'isthme à Porto-Bello par terre. Les vaisseaux chargés de marchandises d'Europe arrivaient aussi à Porto-Bello, et leurs cargaisons étaient dirigées de la même manière jusqu'à Panama pour être réparties de là au Pérou et au Chili. Panama était donc ainsi le centre du commerce considérable qui se faisait entre l'Europe et l'Amérique méridionale espagnole ; et vous pouvez vous faire une idée des affaires qui s'y traitaient alors. Mais il n'en est plus de même depuis long-temps : l'occupation de la Jamaïque par les Anglais changea cet état de choses. Le commerce de *contrebande* s'organisa sur les côtes américaines et détruisit le monopole espagnol ; et la paix qui suivit la guerre de la succession vint lui porter le dernier coup.

QUATIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Pedrarias pendant quelques années s'occupa d'un côté à la construction de sa ville, et de l'autre à combattre et à subjuguer les malheu-

reux sauvages dans toute la longueur de l'isthme qui sépare l'océan du Nord de celui du Sud. Dans cet intervalle on oublia la riche conquête du royaume du Pérou, que Balboa avait projetée; on ne reprit ce projet qu'en l'an 1524, par conséquent six ans après l'entreprise contre le Mexique.

Parmi ceux qui s'étaient établis à Panama avec Pédrarias, il y avait trois personnages extraordinaires qui vont désormais attirer toute notre attention. L'un s'appelait *François Pizarre*, l'autre *Diego de Almagro*, et l'autre *Ferdinand de Luque;* ce dernier était prêtre, et avait accumulé de grandes richesses à Sainte-Marie.

Pizarre était fils illégitime d'un gentilhomme espagnol et d'une femme de mauvaise vie. Son père ne prit aucun soin de son éducation: et sa mère n'en ayant point reçu elle-même ne pouvait lui en donner; en sorte qu'il grandit comme un arbrisseau sauvage dont personne ne prend soin. Abandonné à lui-même, sans aucune instruction, sans nul encouragement, ses occupations journalières pendant sa jeunesse étaient de garder les troupeaux. Est-il surprenant que son cœur fût insensible à ces tendres sentimens de commisération et d'humanité qui n'y germent et ne s'y développent qu'au moyen d'une éducation soignée dès l'enfance! Cependant il éprouvait une répugnance insurmontable pour

son genre de vie, et il aspirait à un état plus relevé, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Il quitta son troupeau et devint soldat. Mais son ambition et son génie inquiet le faisaient soupirer après l'occasion de donner l'essor à son activité : à peine eût-il servi quelques années qu'entraîné par l'exemple de tant d'autres esprits entreprenans de son siècle, il tourna ses yeux ardens du côté du grand théâtre du Nouveau-Monde, et ne fut satisfait qu'après y être arrivé. Il commença sous la conduite de Balboa à se montrer dans toutes les occasions les plus périlleuses d'une manière si distinguée qu'on le jugea capable, malgré son ignorance, de remplir un poste de commandant. Son corps vigoureux était endurci contre toutes les fatigues; son cœur ardent et courageux ne connaissait pas la crainte, et au jour du danger il était toujours à la tête de ses compagnons. Toutes les facultés de son âme étaient sans cesse tendues à remplacer par sa vigilance et son application ce qui lui manquait en connaissances acquises. Bientôt on reconnut en lui un de ces hommes nés pour commander et pour se placer en avant de leur siècle.

Quant à la naissance et à l'éducation, Almagro n'avait guère été plus heureux. Ses parens inconnus l'avaient exposé au moment de sa naissance, et il avait dû la vie à la pitié et à la charité publique. Ainsi que Pizarre, il avait

servi de bonne heure; et se croyant comme lui capable des plus grandes choses, il était passé en Amérique dans la vue de s'y faire un nom. Il égalait Pizarre en force d'âme et de corps, en courage, en constance et en activité; mais il le surpassait infiniment en grandeur d'âme, en droiture et en probité.

Je ne vous dirai rien sur le compte du père Luque, que lorsque j'y serai contraint par les circonstances. Qui pourrait voir en effet sans indignation un ministre de paix s'armer du flambeau de la guerre pour porter la désolation dans une partie du globe ?

Tel était le triumvirat qui s'était formé des élémens les plus vils pour le malheur des Péruviens. Ces hommes convinrent que chacun d'eux fournirait tout ce qu'il possédait pour les préparatifs de cette entreprise; et comme Pizarre avait le moins à y contribuer, il se chargea en compensation de la partie la plus difficile et la plus dangereuse de l'exécution, celle de conduire et de diriger personnellement les chétives forces qui devaient servir à la découverte et à la conquête de l'empire du Pérou. Almagro de son côté offrit de lui amener de temps en temps des renforts, des provisions, des vivres et des munitions de guerre. Quant au père Luque, il devait rester à Panama pour captiver la confiance du gouverneur et diriger

toutes les mesures qui pouvaient favoriser leur plan et avoir rapport à leur entreprise.

Après avoir obtenu l'agrément de ce dernier, Luque se rendit à l'église avec Pizarre et Almagro, et y célébra la messe; puis prenant l'hostie consacrée, il la rompit en trois parties, et la partagea entre lui et ses associés, scellant ainsi par un sacrilége une fédération qui avait pour but le meurtre et le pillage.

Un seul vaisseau portant cent douze hommes fut tout l'armement avec lequel Pizarre sortit du golfe de Panama, pour aller à la conquête d'un des plus grands royaumes du Nouveau-Monde.

Pour suivre Pizarre dans sa course aventureuse prenons maintenant une idée de la côte de cette partie de l'Amérique méridionale. Elle s'étend, comme vous le voyez, depuis l'isthme du Darien jusqu'à la terre de Feu qui la borne. La contrée la plus prochaine après le Darien, est, comme vous le savez, *Terra firma* ou *Tierra firma*, ainsi que les Espagnols le prononcent. Ensuite le Pérou, et après le Chili, puis les terres Magellaniques, qui sont séparées de la terre de Feu ou *tierra del Fuego* par le détroit de Magellan.

CHARLES. Pourquoi l'appelle-t-on *terre de Feu?*

M. HUNTER. Parce que ceux qui la découvrirent y trouvèrent quelques volcans.

Ferdinand. N'y en a-t-il plus à présent?

M. Hunter. Les montagnes y sont encore sans doute ; mais il paraît qu'elles ont cessé de vomir les flammes, puisque les derniers navigateurs qui ont été dans ces contrées, n'en font aucune mention.

Par malheur pour nos aventuriers, le climat de l'Amérique méridionale était encore si peu connu, qu'ils commencèrent leur voyage précisément dans la saison la plus défavorable. Les vents périodiques leur étaient alors contraires.

Théodore. Je croyais qu'entre les tropiques il ne régnait qu'un seul vent, et que ce vent, qu'on nomme alisé, était constamment le même : or, cette contrée est située entre les tropiques.

M. Hunter. Cela est très vrai : mais ce n'est qu'au milieu de l'Océan que ces vents alisés suivent un cours réglé, et non pas sur les côtes de la terre ferme. Voudriez-vous, mes enfans, m'accorder votre attention? je vous expliquerai en détail les caractères de ces vents divers qui soufflent autour de notre globe.

Il règne tous les ans, presque sans interruption, au milieu de l'Océan, entre les tropiques, et même quelques degrés au-delà, tant au nord qu'au sud, un vent réglé et toujours le même. Là où le soleil darde perpendiculairement ses rayons sur la terre, ce vent est complétement *est*. Plus haut, du côté du nord, contre le tro-

pique du Cancer, il devient *nord-est*, et *sud-est* plus bas au sud, du côté du tropique du Capricorne. On le nomme *vent alisé;* mais, comme je vous l'ai déjà dit, ce vent ne souffle qu'en haute mer, et il se perd en quelques endroits à cent, et en d'autres à trente lieues de la terre ferme.

Théodore. Je comprends à présent la raison qui a fait distinguer les petites Antilles en *Iles du vent* et en *Iles sous le vent*.

M. Hunter. Eh bien! dis-nous-la, cette raison.

Théodore. Les *Iles du vent* sont vraisemblablement ainsi nommées, parce que les vents alisés soufflent jusqu'à elles; et on nomme les autres *Iles sous le vent*, parce qu'ils cessent de souffler avant d'y arriver.

M. Hunter. C'est cela.

Ferdinand. Mais quelle peut être la cause de ce vent alisé?

M. Hunter. C'est ce que vous allez comprendre, j'espère. Qu'est-ce qui arrive lorsque vous ouvrez en hiver la porte d'une chambre bien chaude?

Ferdinand. Qu'il y entre tout à coup une quantité d'air froid.

M. Hunter. Et d'où cela vient-il?

John. C'est, mon père, comme vous nous l'avez déjà expliqué une fois, parce que l'air chaud de la chambre étant plus dilaté, ne peut

pas opposer une résistance suffisante à l'air froid, qui s'y précipite aussitôt qu'on ouvre la porte.

M. Hunter. Très bien. Remarquez à présent, mes enfans, que la même chose arrive tous les jours à l'air d'entre les deux tropiques. Outre cela, dans certain temps, le soleil y darde tout-à-fait à plomb, et en d'autres un peu moins. L'air doit donc y être plus chaud que tout autre air qui se trouve au-delà des tropiques, qui ne reçoivent qu'obliquement ses rayons. Or, l'air entre les tropiques étant ainsi plus réchauffé, est par-là même aussiplus raréfié. Cela étant, l'air plus dense des environs s'y introduit successivement et sans interruption pour rétablir l'équilibre altéré. Mais le soleil se mouvant, ou paraissant se mouvoir d'orient en occident, il faut que de chaque côté l'air des environs y pénètre en direction doublement oblique; c'est-à-dire, que celui qui y entre par le nord, doit y arriver en la direction d'un vent du *nord-est,* et celui qui y pénètre par le sud, doit y entrer en la direction d'un vent de *sud-est.* Et là où ces deux vents contraires se rencontrent et se heurtent, il doit nécessairement résulter de leur union un vent d'*est* parfait.

John. Mais d'où vient que ce vent alisé cesse de souffler lorsqu'il approche de la terre ferme?

M. Hunter. Dis-moi auparavant, toi-même, pourquoi une rivière près d'un moulin paraît en été quelquefois aussi immobile que si elle était un eau dormante.

John. Parce qu'alors on ferme les écluses.

M. Hunter. C'est par la même raison que le vent alisé se calme lorsqu'il approche de la terre ferme. Les montagnes qu'elle renferme sont les écluses fermées qui l'arrêtent : son cours en est ralenti, non seulement tout près de terre, mais encore à une bonne distance en avant sur la mer, comme cela arrive à la rivière lorsqu'on ferme les écluses ; car ce n'est pas seulement à l'endroit de l'écluse que l'on s'en aperçoit, mais encore beaucoup plus haut.

Outre ces vents alisés qu'on appelle aussi *vents constans*, il y en a d'autres qui, dans certaines régions, ne soufflent qu'à des saisons déterminées : on les nomme *vents périodiques*. Parmi ceux-ci, les premiers qui se présentent sont ceux que les Hollandais appellent *moussons*, et les Anglais *monsoons*.

Théodore. Quels sont ces vents-là?

M. Hunter. Ce sont ceux qui, pendant quelques mois, soufflent constamment dans la même direction, qui se reposent ensuite quelque temps, puis tout à coup soufflent dans une direction opposée. Ces sortes de vents périodiques règnent sur les côtes de la Chine, et

dans plusieurs autres lieux entre les îles des Indes orientales. Il résulte souvent de leur changement de direction des tempêtes et des orages affreux : mais les navigateurs s'en garantissent par la connaissance des mers et des époques où ces grandes tempêtes ont lieu.

Une seconde espèce de vents périodiques sont ceux qui soufflent régulièrement chaque jour pendant quelques heures seulement. On trouve ces vents le long des côtes du Mexique et sur celles du Congo en Afrique, où il règne constamment, pendant le jour, un vent de mer qui vient du couchant, et pendant la nuit, un vent de terre qui vient du levant. A Saint-Domingue, tous les matins, entre huit et neuf heures, il se lève un vent de mer d'orient et pendant la nuit, un vent de terre du couchant : de grand matin, et le soir, au coucher du soleil, on y a tous les jours un calme absolu.

La dernière sorte de vents qui règnent sur notre terre, qu'on appelle *variables*, sont ceux que nous connaissons. Ils soufflent tantôt d'un côté de l'horizon, tantôt de l'autre : ils sont tantôt chauds, tantôt froids, tantôt humides et tantôt secs, Apparemment que les causes de leur origine sont trop incertaines et trop compliquées pour qu'on puisse les ranger sous une règle générale.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

HENRI.

Les vents nous ont bien retardés hier.

M. Hunter. Ce sont eux aussi qui arrêtèrent Pizarre dans son expédition; car après avoir essuyé les contre-temps les plus fâcheux pendant soixante-dix jours, après avoir été exposé aux plus grands dangers, et combattu contre les flots et les vents contraires, il n'avait encore dépassé que de très peu les îles aux perles que vous voyez au centre du grand golfe de Panama; trajet que l'on fait aujourd'hui en aussi peu d'heures qu'il y avait mis de jours.

Il aborda en différens endroits de ces côtes; mais tout ce qu'il y vit et en apprit était tellement décourageant, qu'il ne fallait rien moins que la fermeté et la constance d'un Pizarre pour n'en être pas rebuté, et persister dans son entreprise. Il voyait ici d'impénétrables forêts, où il ne se trouvait pas même un seul arbre fruitier; là, des marais impraticables ou des plaines submergées; partout des habitans sauvages qui accouraient pour chasser de leurs

frontières ces hôtes dangereux, et il n'apercevait nulle part ni cet or ni ces précieuses richesses sur lesquelles on avait tant compté. Le manque de vivres se fit sentir au point qu'ils furent obligés d'arracher les bourgeons et les rejetons des arbres pour calmer leur faim. Ces causes, et surtout l'influence contagieuse d'un climat humide et d'un air étouffé, firent périr une grande partie de cette petite troupe ; et ceux qui résistèrent étaient si affaiblis et si épuisés que Pizarre se vit contraint de revenir sur ses pas pour aller au-devant du renfort qu'Almagro avait promis de lui amener. Dans ce dessein il fit voile pour *Chuchama,* situé vis-à-vis de l'île aux perles.

En effet Almagro s'était réellement procuré soixante-dix hommes de recrues ; mais pensant que Pizarre avait déjà atteint le riche pays aux mines d'or, objet de tous leurs désirs, il dirigea sa route de ce côté. Il essuya les mêmes traverses que son associé avait éprouvées. Partout où il voulut aborder, les sauvages qui habitaient les côtes s'y opposèrent. Dans un combat très vif qu'il eut à soutenir contre eux, il eut le malheur de perdre un œil d'un coup de flèche, et fut obligé de se retirer. Il apprit aux îles aux perles l'endroit où Pizarre s'était réfugié, et il se hâta d'aller l'y joindre.

La joie de se revoir effaça subitement le souvenir amer de leurs maux ; et ils étaient l'un et

l'autre si peu disposés à renoncer à leur entreprise, qu'ils résolurent au contraire de se remettre en route à l'instant même. La fortune leur fut cette fois un peu plus favorable. A la vérité ils eurent encore à lutter contre les mêmes difficultés et les mêmes contre-temps; mais leur opposant une patience que rien ne pouvait altérer, ils parvinrent jusqu'à la baie de Saint-Matthieu, sur les côtes de Quito. Ils débarquèrent à Tacames, peu distante de l'embouchure du fleuve des émeraudes. Ils trouvèrent une différence bien grande entre cette contrée et celles où ils avaient abordé jusqu'alors. Quito, la province la plus étendue et la plus belle de l'empire du Pérou, est un des pays les plus fertiles et les plus délicieux de la terre; et quoiqu'il soit presque directement situé au centre des chaleurs brûlantes de l'équateur, on y respire cependant un air si tempéré qu'on croirait y jouir d'un printemps perpétuel.

Ferdinand. Comment se fait-il donc que la chaleur n'y soit pas aussi forte que dans les autres pays qui sont situés sous la ligne?

M. Hunter. Cela vient en partie du voisinage des Cordillières, qui sont perpétuellement couvertes de glaces et de neiges, et en partie aussi de la mer du sud qui baigne toutes ces côtes : en sorte que le vent, soit qu'il arrive de l'un ou de l'autre de ces côtés, apporte toujours

assez de fraîcheur pour tempérer la chaleur au degré qui peut nous la rendre agréable. On n'y rencontre aucun de ces insectes dégoûtans et incommodes qui infestent la plupart des autres contrées de l'Amérique. Son sol est le plus fertile qu'il y ait au monde.

Théodore. Ah ! mon père ! voilà un admirable pays : nous devrions bien y aller !

M. Hunter. Ecoute encore avant de partir. Après les matinées les plus agréables, ordinairement une heure ou deux après-midi, le ciel se couvre tout à coup de nuages affreux : l'orage alors commence avec une fureur dont nous ne pouvons pas nous former une idée dans ces contrées : les roulemens du tonnerre font un vacarme terrible contre le sommet des montagnes. Il arrive même souvent que ces tempêtes sont accompagnées de tremblemens de terre, dont les effets sont effrayans; mais par bonheur pour les habitans du pays, lorsque ces tremblemens doivent être violens, ils sont précédés par divers présages. D'abord il survient communément une agitation extraordinaire dans l'air, accompagnée d'un bruit sourd : les oiseaux paraissent subitement attaqués de vertiges; ils ne volent que par intervales et par élans. Peu après on entend un bruit souterrain épouvantable que les chiens ont coutume d'accompagner de leurs hurlemens. Tous les animaux demeurent immobiles. Les habitans aban-

donnent leurs demeures, et s'enfuient dans la campagne. Les cris des enfans, les lamentations et les gémissemens des femmes, réunis au bruit des vents déchaînés, font de cette scène le spectacle le plus effrayant qu'on puisse imaginer. La capitale, Lima, a été entièrement détruite il y a une quarantaine d'années.

Ferdinand. Elle a cependant été rebâtie.

M. Hunter. Sans doute, mais avec plus de précautions qu'auparavant; car au lieu de hautes maisons à l'européenne qui ne conviennent point du tout à un pays sujet à d'aussi fréquens tremblemens de terre, on n'a construit, suivant l'ancien usage des habitans, que de petites maisons d'un seul étage qui peuvent mieux leur résister. Eh bien! Théodore, veux-tu encore aller dans ce pays?

Théodore. Oh! non certainement.

M. Hunter. Contentons-nous donc de nous y transporter en idée à la suite de Pizarre et d'Almagro.

L'aspect de ce charmant pays, et la vue des habits de laine et d'indienne dont les habitans étaient revêtus, les ornemens d'or et d'argent dont ils étaient parés les convainquirent qu'ils avaient atteint le but de tous leurs vœux. Mais leur troupe était si affaiblie par les maux qu'elle avait soufferts dans le trajet et par les maladies, qu'ils n'osèrent pas se hasarder à pénétrer plus avant dans ces riches contrées. Après

de mûres réflexions, ils résolurent qu'Almagro retournerait à Panama pour aller chercher de nouveaux renforts, et que Pizarre se retirerait avec le reste de ses gens sur la petite île de Gallo, voisine de la terre ferme, pour y rester jusqu'à ce que son ami amenât les secours qui leur étaient indispensables.

Almagro partit; mais à son arrivée à Panama, il trouva de grands changemens. On en avait ôté le gouvernement à Pedrarias, et établi un certain *Pedro de los Rios* pour son successeur. Celui-ci, qui n'était rien moins qu'homme à entreprises, trouva le projet des trois confédérés si aventureux et son exécution si hasardeuse, qu'il ne voulut pas consentir qu'Almagro levât de nouvelles recrues. Il expédia un vaisseau pour rappeler Pizarre et tous ceux qui étaient restés avec lui. Heureux délai! mais, hélas! trop court pour les habitans du Pérou, bien éloignés de prévoir la tempête qui les menaçait.

Ce vaisseau arriva à l'île de Gallo, mais Pizarre refusa sans hésiter d'obéir aux ordres du gouverneur, quoique la plupart de ses gens fussent rebutés de poursuivre une entreprise qui avait déjà coûté la vie à quantité de leurs camarades, et leur avait fait essuyer à eux-mêmes tant de souffrances qui duraient encore. Il traça avec son épée une ligne sur le sable et ordonna à tous ceux qui voudraient l'abandon-

ner de passer de l'autre côté. Il eut le chagrin de voir qu'il ne resta que treize Espagnols et un mulâtre, tous gens déterminés comme lui. Cela lui suffit. Avec ces quatorze fidèles et braves compagnons il se détermina à rester, se fiant sur son bonheur et sur le zèle de ses associés.

Conrad. Qu'est-ce que c'est qu'un mulâtre ?

M. Hunter. Un mulâtre est un homme dont le père est un Européen et la mère Africaine ou négresse. Veux-tu savoir aussi ce que sont les métis ?

Conrad. Très volontiers.

M. Hunter. Ce sont ceux dont les pères et mères étaient Indiens et Européens.

Théodore. Je crois qu'on les appelle créoles.

M. Hunter. Pas du tout. On désigne par ce nom seulement ceux qui descendent des Européens établis en Amérique. Mais revenons à notre histoire.

L'île de Gallo étant un séjour trop peu sûr à cause de la proximité du continent, et manquant d'ailleurs d'eau douce, Pizarre prit le parti de passer à une autre île qu'il avait découverte, et qu'à cause de son horrible aspect il avait nommée *Gorgone*. Le vaisseau sur lequel il entreprit ce trajet était si délabré qu'à chaque instant on craignait de périr. Cependant il arriva heureusement, et il se disposa à un genre de vie fait pour réduire au désespoir

des hommes qui auraient eu moins de constance et de fermeté.

L'île Gorgone, ainsi que vous pouvez le voir sur la carte, est située au quatrième degré de latitude nord; et selon le rapport de tous ceux qui l'ont vue, c'est un séjour affreux. Ses bois sombres et touffus, et ses montagnes hautes et escarpées inspirent l'effroi. Son climat est un des plus malsains qu'il y ait au monde. Sans compter qu'on n'y voit presque jamais le soleil, dont les rayons ne peuvent percer les brouillards épais qui la couvrent, les insectes ailés et rampans y sont en plus grand nombre qu'en aucun autre endroit de toute l'Amérique. Ajoutez encore à ces incommodités la privation de la plupart des nécessités de la vie, et le risque très probable que couraient nos aventuriers de n'être jamais délivrés d'un état aussi déplorable, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer l'intrépidité avec laquelle Pizarre et ses gens se précipitaient dans une situation aussi désespérée, plutôt que de renoncer à leur entreprise.

La première chose à laquelle ils pensèrent fut de construire un canot pour aller à la pêche. Ils en vinrent heureusement à bout, et Pizarre lui-même se montra le plus actif des pêcheurs. D'autres fois il s'enfonçait dans ces forêts touffues, et il distribuait toujours entre ses compagnons le meilleur produit de sa chasse.

Quelques-uns d'entre eux tombèrent malades après leur arrivée, et les autres se trouvaient tellement affaiblis que les secours de leur chef, qui était endurci contre toutes les fatigues et les privations, leur furent de la plus grande utilité.

Cinq grands mois s'étaient déjà écoulés sans qu'il parût aucun vaisseau : le jour de leur délivrance semblait ne devoir jamais arriver. Leur patience et leurs forces étaient épuisées. Ils prirent enfin la résolution désespérée de construire un radeau et de tenter de gagner la terre ferme sur cette grossière embarcation. Mais dans le temps même qu'ils y travaillaient, ils découvrirent un vaisseau qui s'avançait à toutes voiles du côté de leur île, et qui bientôt après y jeta l'ancre. Leur joie fut encore plus grande lorsqu'ils apprirent qu'il avait été expédié par leurs associés de Panama avec la permission du gouverneur. Ils s'embarquèrent aussitôt sur ce bâtiment et se dirigèrent au sud-est sur les côtes du Pérou. Ils abordèrent après vingt et un jours de navigation à Tumbès, ville péruvienne, et mouillèrent dans la baie du même nom.

Henri. Qu'est-ce qu'une baie ou rade ?

M. Hunter. Je vais te l'expliquer. Tu sais déjà ce que c'est qu'un port. Eh bien ! cette partie de la mer, en dehors du port, qui est ordinairement garantie des vents d'un ou de plusieurs côtés par le contour des côtes, où la profondeur n'est pas encore fort considérable, et

dont le fond est ordinairement propre à l'ancrage, est ce qu'on appelle *baie* ou *rade*. C'est là que restent à l'ancre les vaisseaux qui sont trop chargés pour entrer dans le port, ou qui en étant sortis, attendent un vent favorable pour partir, et ceux encore qui, ayant eu le vent contraire, n'y ont pu entrer.

SIXIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

A peine Pizarre eut-il jeté l'ancre à la baie de Tumbès, que quelques Péruviens vinrent à lui, admirant la construction de ses maisons flottantes. Ils ne furent pas moins étonnés de voir des hommes blancs et barbus, que ceux-ci ne le furent d'en voir qui ne leur ressemblaient pas. Les Péruviens se hâtèrent de regagner le rivage ; et peu après on vit arriver dix ou douze canots chargés de rafraîchissemens dans des vases d'or : spectacle ravissant pour les Espagnols, qui n'étaient pas moins affamés d'or que de nourriture fraîche. C'était le cacique de cette contrée qui, par humanité, envoyait toutes ces choses aux destructeurs futurs et aux tyrans

de sa patrie pour leur bonne arrivée. Il les fit prier en même temps de descendre à terre, et de demander tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour subvenir à leurs besoins.

Avides des richesses de ce pays, les Espagnols voulaient se rendre à cette invitation; mais, par prudence, Pizarre ne permit d'y aller, pour prendre des informations, qu'à deux de ses gens seulement, un Espagnol et un Nègre. Lorsqu'ils parurent sur le rivage, les Péruviens ne savaient trop lequel des deux devait le plus exciter leur admiration. L'un et l'autre étaient pour eux une singularité qu'ils n'avaient encore jamais vue.

Charlotte. Et quelle est donc la couleur des Péruviens?

M. Hunter. Celle du cuivre. Ils donnèrent la préférence au nègre, et se mirent à le laver pour voir si on ne pourrait pas éclaircir la noirceur de sa peau. Vous pouvez vous imaginer quel fut leur étonnement de ce qu'il n'en résultait pas la plus légère différence. Tout ce que virent ces deux envoyés fortifia les idées qu'ils avaient déjà conçues des richesses de ce pays. Dans toutes les habitations des Péruviens, où on les régalait avec la plus grande cordialité, ils voyaient une grande quantité d'ustensiles d'or et d'argent qui servaient aux usages les plus communs, et les habitans eux-mêmes, ri-

chement parés d'ornemens de ces mêmes métaux. Les habillemens de laine et de coton dont ces habitans étaient vêtus, et divers objets d'art, leur prouvèrent aussi qu'ils se trouvaient chez une nation infiniment supérieure à toutes celles de l'Amérique qu'on avait eu occasion de connaître jusqu'alors.

Théodore. D'où les Péruviens tiraient-ils les laines pour la fabrication de leurs étoffes? Ils n'avaient peut-être pas de brebis?

M. Hunter. Ils n'avaient pas de véritables brebis, mais un autre animal qui leur fournissaient leurs laines, et que les Espagnols apprirent à connaître pour la première fois; c'était le *lama,* qu'on appelle aussi mouton du Pérou, mouton-chameau, parce qu'il a, comme le chameau, le cou long et recourbé. On le connaît encore sous le nom de *guanaco.*

Cependant, les rapports de ce quadrupède avec le mouton sont à peine sensibles, il ressemble davantage au chameau ; il a la tête petite ; une fente dans la lèvre supérieure, au moyen de laquelle il lance sa salive jusqu'à dix pas de distance, contre ceux qui le maltraitent : sa hauteur est environ de quatre pieds, et sa longueur de cinq ou six ; mais son cou fait la moitié de l'un et de l'autre. Ceux qui sont sauvages tirent sur le fauve, et ceux qui sont apprivoisés sont blancs, noirs ou bigarrés.

Au surplus, cet animal est de la plus grande

utilité, non seulement pour sa laine et sa chair, mais surtout parce qu'il est très propre à porter des fardeaux : il peut porter des charges de deux quintaux et au-delà, et gravir en même temps les montagnes les plus escarpées. Sa marche est lente, à la vérité, mais son pas est d'autant plus sûr. Il marche quatre et même cinq jours de suite, après lesquels il prend de lui-même vingt-quatre heures pour se reposer ; de plus, il est d'un entretien facile, n'ayant besoin, pour se nourrir, que de quelques herbes qu'il broute chemin faisant. Il peut se passer de boisson, parce que la salive dont il abonde lui en tient lieu.

Cet animal est d'un tempérament doux, grave et très flegmatique. Aussi long-temps qu'il se sent des forces, il supporte le travail et la faim avec la plus grande patience; mais dès qu'il se sent épuisé, il n'y a ni encouragemens ni coups qui puissent le faire remuer de la place. On dit que son opiniâtreté la dessus est telle, qu'il se tuerait lui-même, en donnant de la tête contre terre, plutôt que de se laisser forcer.

Les Péruviens chérissaient comme un ami cet animal utile, et lorsque le temps de se servir d'un jeune lama était arrivé, on ne le faisait jamais sans de grandes et touchantes cérémonies. Tous les parens, les amis et les connaissances de la maison se rassemblaient comme pour une fête ; on parait de guirlandes et de

rubans les jeunes lamas qui en étaient l'objet, et on fêtait pendant deux jours, par des danses et autres divertissemens, leur consécration aux travaux. De temps en temps on voyait quelques-uns dés convives courir à l'étable, leur tenir les propos les plus tendres et les accabler de caresses ; et c'était seulement après ces réjouissances que l'on commençait à s'en servir, en leur laissant les guirlandes et les rubans dont on les avait ornés, jusqu'à ce qu'ils les perdissent eux-mêmes.

Le cacique de la contrée fixa principalement son attention sur un fusil, et fut curieux de savoir à quel usage on s'en servait ; l'Européen qui le portait tira un coup contre une planche que la balle traversa. Plusieurs des Péruviens présens tombèrent de peur à la renverse ; d'autres jetèrent de hauts cris, et le cacique lui-même témoigna une vive émotion. Après quelque intervalle, il se fit apporter un vase rempli d'une liqueur, et le présentant à l'Européen, il lui dit : « Bois donc, puisque tu peux faire un bruit si éclatant : en vérité, tu égales le tonnerre du ciel ! »

Les relations des deux envoyés convainquirent Pizarre que ce serait une entreprise absurde de tenter de subjuguer, avec de si chétives forces, une nation aussi nombreuse et aussi avancée en civilisation que les Péruviens

paraissaient l'être. Il se vit donc obligé de suspendre son projet, et de se borner à reconnaître plus exactement les côtes de cet admirable pays, et à se procurer plus de renseignemens sur l'intérieur : dans cette vue il leva l'ancre, et fit voile du côté du sud.

Le port de Payta, situé au cinquième degré de latitude sud, par conséquent à soixante et quinze lieues en delà de l'équateur, fut le premier endroit où il s'arrêta de nouveau. Leur renommée les y avait déjà précédés, en les dépeignant comme des êtres blancs et barbus, qui ne tuaient ni ne pillaient, qui étaient au contraire doux et affables, donnant avec plaisir ce qu'ils avaient.

Nos aventuriers se trouvèrent très bien de cette bonne réputation. Partout où ils débarquaient, ils étaient reçus avec joie, et traités de la manière la plus cordiale. On s'empressait de prévenir leurs désirs, et on était mécontent lorsqu'ils ne voulaient pas prolonger leur séjour. Un matelot, nommé *Boccarnegra*, fut tellement enchanté des bons procédés de ces braves gens, et des agrémens de ce délicieux pays, qu'il résolut d'y rester. Aussitôt qu'on s'aperçut qu'il manquait, Pizarre le fit chercher : on le trouva entouré de naturels, qui, par les plus tendres caresses, lui témoignaient leur joie de ce qu'il voulait bien demeurer avec eux. Rien ne put le détourner de sa réso-

lution, en sorte qu'on le laissa ; et je ne trouve nulle part que depuis on en ait eu des nouvelles.

Pizarre, après être arrivé à Santa, en naviguant toujours au sud, céda enfin aux sollicitations de ses compagnons de voyage qui soupiraient après leur retour, et partit pour Panama, dans l'espérance de se trouver bientôt en état de s'emparer des pays qu'il avait découverts, en se procurant un puissant renfort.

Ces vastes contrées, que j'ai appelées *Pérou*, du nom qu'elles portent aujourd'hui, n'avaient point alors de dénomination générale. Les Espagnols furent les premiers qui les appelèrent ainsi, du nom d'une rivière nommée *Birou*, d'où s'est insensiblement formé celui de Pérou, qu'elles ont conservé.

Pizarre apportait avec lui les preuves les plus convaincantes de la richesse du pays où il avait séjourné. Elles consistaient en vases d'or et d'argent, en étoffes de laine et de coton, et en quelques lamas. Il avait aussi amené plusieurs jeunes Péruviens pour s'en servir en qualité de truchemans dans sa prochaine expédition ; car il se flattait que le gouverneur de Los Rios, sur le rapport qu'on lui ferait des richesses extraordinaires de ces contrées, et sur les échantillons qu'on lui en présenterait, se prêterait aisément à des avances à ses associés et à lui, pour servir à une nouvelle expédition ; mais il fut déçu dans cette espérance ; le gouverneur était un

homme trop circonspect pour affaiblir sa colonie naissante, en courant après des conquêtes incertaines. Il prévoyait sans doute aussi que ces aventuriers ne tarderaient pas à se soustraire à son autorité, et il persista à refuser tout secours aux trois confédérés, ce qui les jeta dans les plus grands embarras; car leur fortune particulière était totalement épuisée, et leur crédit absolument perdu.

Mais leur ardeur, leur confiance et leur fermeté ne se démentirent pas ; ils comprirent qu'il ne leur restait d'autre moyen de parvenir à l'accomplissement de leurs vœux, que celui de s'adresser directement à la cour pour être autorisés par elle à poursuivre une entreprise qui promettait tant d'avantages. Il fut donc résolu que Pizarre se rendrait en Espagne pour obtenir ce plein pouvoir.

Ce fut avec bien des peines que nos trois associés purent parvenir à ramasser les fonds nécessaires à ce voyage, qui eut cependant lieu. Pizarre parut à la cour impériale de Charles V, qui régnait alors en Espagne, avec une dignité qui étonna tous ceux qui connaissaient la bassesse de son origine et la mauvaise éducation qu'il avait reçue. Il y fit la relation de son voyage, et il peignit les contrées qu'il avait découvertes sous des couleurs si brillantes, que le monarque et ses ministres l'autorisèrent sur-le-champ à en entreprendre la conquête.

Profitant des dispositions favorables de son souverain, il demanda pour lui non seulement le gouvernement de toutes les terres à conquérir, mais encore la dignité de juge suprême, quoiqu'il eût promis de solliciter cette dernière charge pour son ami Almagro.

Théodore. C'était agir d'une manière indigne.

M. Hunter. Très indigne en effet : mais je vous ai prévenus que nous découvririons dans le caractère de cet aventurier des traits dignes de l'exécration de tous les honnêtes gens. Vous en voyez ici un échantillon ; et vous déplorerez avec moi qu'un homme doué de qualités supérieures ait déshonoré son nom par les plus viles bassesses et les perfidies les plus atroces.

Charles. Il aura sans doute oublié aussi son autre associé ?

M. Hunter. Non ; celui-ci était ecclésiastique, et n'excitait point sa jalousie ; il demanda pour lui la dignité d'archevêque de toutes les contrées qu'on devait conquérir, et il l'obtint.

Pizarre s'engagea à pourvoir à tous les frais de l'expédition sans aucune avance de la cour, et fut obligé de promettre que ses forces consisteraient en deux cent cinquante hommes. Mais quelque chétif que fût ce corps pour renverser un des plus grands empires du monde, Pizarre n'était pas en état de le lever à ses frais. Par bonheur que Cortès était précisément ar-

rivé dans ce temps-là même en Espagne pour solliciter, comme vous le savez, la protection de son souverain. Celui-ci, qui aimait tous les génies entreprenans, et qui, avant son expédition au Mexique, avait été camarade de guerre de Pizarre, lui avança de quoi fournir à peu près la moitié de l'équipement auquel il s'était engagé; et Pizarre s'échappa clandestinement de Séville, pour éviter les recherches des commissaires chargés de s'assurer s'il exécuterait les conditions qu'on avait faites avec lui, et fit voile pour le Darien.

Dans le petit corps qu'il emmena, et qui ne montait guère à plus de cent hommes, on distinguait quatre jeunes gens vigoureux et pleins d'ardeur, que je dois vous faire connaître, parce qu'ils paraîtront dans peu comme principaux acteurs sur le grand théâtre qui va s'ouvrir. Trois d'entre eux étaient les beaux-frères de Pizarre, et le quatrième son oncle. Ceux-là s'appelaient *Ferdinand*, *Juan* et *Gonzalo* ou *Gonzalez*, comme d'autres l'écrivent; et celui-ci *François Alcanara*.

Aussitôt que Pizarre fut entré dans les eaux du golfe du Mexique, il dirigea sa route à *Nombre de Dios*; il y débarqua avec ses compagnons de voyage, et marcha le long de l'isthme jusqu'à Panama. La joie que le brave Almagro ressentit de son retour et de l'heureuse issue de sa négociation fut bientôt troublée par la

perfidie de Pizarre à son égard ; et il ne voulut plus avoir rien de commun avec un homme qui s'était rendu coupable envers lui de procédés aussi indignes. Cependant il se laissa ramener par les sollicitations du père Luque, et par l'offre que lui fit Pizarre de lui remettre volontairement la dignité de juge suprême. La confédération de ces trois personnages étant ainsi renouvelée, on s'occupa des préparatifs de la campagne, et on les pressa avec ardeur.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Le chétif armement de Pizarre et de ses associés ne consistait qu'en trois petits vaisseaux et cent quatre-vingts soldats, parmi lesquels il y avait trente-six cavaliers. C'est avec d'aussi pitoyables forces, mais avec un courage qui pouvait tenir lieu de plusieurs milliers d'hommes, que Pizarre mit à la voile au commencement de l'année 1531. Son projet était de débarquer à Tumbès ; mais ni les vents ni les tempêtes ne lui permirent d'y aborder, et il se vit obligé d'entrer dans la baie de Saint-Matthieu.

Il résolut de se rendre de là, par terre, à Tumbès, qui en est à plus de cinquante lieues. La longueur de ce trajet n'était rien en comparaison de la difficulté de traverser des pays couverts de marais impraticables, et de grands fleuves près de leur embouchure toujours plus larges et plus profonds. Mais l'Océan même se serait rencontré sur la route de Pizarre, qu'il n'aurait pas arrêté un homme aussi déterminé que lui. Il sut inspirer à ses gens une partie de son intrépidité, et ils se mirent ainsi courageusement en route.

Les traverses multipliées que les Espagnols eurent à souffrir dans cette marche furent encore accompagnées de maux qu'ils s'étaient attirés eux-mêmes par leur insatiable cupidité : au lieu de chercher à se concilier l'estime et la bienveillance des habitans, leurs pas ne furent marqués que par le pillage et la dévastation. Partout on fuyait à leur approche, et bientôt ils manquèrent de vivres. Epuisés par la faim et par diverses autres calamités, ils se traînèrent cependant jusqu'à Coaque, lieu situé tout près de la mer, et presque sous la ligne. Les Espagnols fondirent sur cette ville indienne avec la cruelle avidité d'une troupe de loups qui se jetterait dans une paisible bergerie ; ils en chassèrent les habitans effrayés, et s'emparèrent de leurs propriétés, qui ne consistaient pas uniquement en vivres, mais encore en une grande

quantité de vases d'or et d'argent, et de cette espèce de pierres précieuses appelées émeraudes, qu'on trouve très abondamment dans ce beau pays-là.

John. C'est apparemment à cause de cela qu'on appelle la rivière qui y coule, *rivière des Emeraudes*?

M. Hunter. Oui.

Conrad. De quelle couleur les émeraudes sont-elles?

M. Hunter. Vertes, mon cher Conrad. Tu en auras sans doute déjà vu?

Conrad. A des bagues.

M. Hunter. Très bien....... La joie que les Espagnols éprouvèrent d'un butin aussi considérable effaça de leur mémoire le souvenir des maux qu'ils avaient endurés, et les anima à suivre leur chef avec confiance partout où il voudrait les conduire. De son côté, il n'était pas moins ravi de voir déjà se réaliser les idées brillantes qu'il leur avait données des richesses immenses de ces pays. Il se hâta de mettre à profit ce premier avantage, pour engager d'autres aventuriers à venir renforcer sa petite troupe. Dans cette vue il expédia un de ses vaisseaux à Panama, et un autre à *Nicaragua,* pour y faire des recrues par des descriptions magnifiques et l'exposition d'une partie du butin déjà fait.

Thiéri. Nous n'avons encore rien appris sur Nicaragua.

M. Hunter. Prenez la première carte du golfe du Mexique. Toute cette province que vous voyez ici entre *Honduras* et *Veraga* s'appelle *Nicaragua*. Plus bas, près des côtes de la mer du Sud, et à peu de distance du grand lac de Saint-Sébastien, vous voyez la colonie du même nom, que Pedrarias avait établie. C'est là que Pizarre envoya l'un de ses vaisseaux, pendant que l'autre devait se rendre à Panama.

Lui-même poursuivit sa marche par terre, le long des côtes, avec une témérité sans exemple. La terreur et l'effroi le précédaient partout, et mettaient en fuite les habitans de tous les lieux où il passait. Il continua de piller toutes les maisons abandonnées, et personne ne fit tête à ces brigands vagabonds, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'île de Puna, dans le golfe de *Guayaquil*.

Pizarre jugea cette île fort commode pour y attendre ses vaisseaux, et se détermina en conséquence à s'y établir jusqu'à leur retour. Il fit construire des radeaux sur lesquels il passa avec ses troupes. Mais, à sa grande surprise, il y trouva des hommes d'une toute autre trempe que ceux qu'il avait vus jusqu'alors sur la terre ferme. Ces insulaires, qui semblaient appartenir à une autre nation, étaient guerriers et

pleins de cœur. Ils s'opposèrent avec courage au débarquement des Espagnols ; et quoique ceux-ci leur fussent fort supérieurs par leurs armes et leur science militaire, il en coûta six mois de temps à Pizarre avant qu'il les eût domptés.

Dans cet intervalle, ses vaisseaux revinrent de Panama et de Nicaragua, avec un renfort précieux, tout faible qu'il était. Chacun d'eux amenait environ trente recrues, auxquelles s'étaient joints deux officiers d'une grande réputation, *Benalcazar* et *Sotto*. Avec un tel secours l'audacieux Pizarre crut devoir pénétrer sur-le-champ dans les provinces intérieures de ce vaste empire, qui renfermait beaucoup plus de mille lieues carrées que l'Espagnol ne comptait de têtes dans toute son armée.

De l'île de Puna il revint en terre ferme pour fondre sur Tumbès ; mais il s'aperçut qu'on le regardait maintenant en ennemi. Le bruit des violences et des brigandages de ses troupes s'était répandu partout ; en sorte que la bienfaisance et l'hospitalité des habitans de cette ville et de leur cacique s'étaient converties en horreur et en effroi. Ils avaient pris les armes, et toutes les tentatives que l'on fit pour engager le cacique à entrer dans quelques négociations amicale furent infructueuses.

Pizarre prit le parti d'attaquer le cacique. Accompagné de deux de ses frères, et avec

cinquante hommes à cheval, il traversa, de nuit, une rivière qui séparait l'armée ennemie de la sienne; il marcha par un terrain impraticable, et arriva à la pointe du jour à l'endroit où le cacique campait avec les siens.

Ces pauvres Indiens, interdits de l'apparition subite d'un ennemi qu'ils ne croyaient pas si près, et effrayés de l'aspect nouveau de ces monstres (les chevaux) qu'ils prenaient, avec le cavalier qui les montait, pour un seul et même animal, ne furent pas en état de soutenir la vivacité de l'attaque des Espagnols. Ils prirent la fuite; il y en eut plusieurs de massacrés, et tout le reste fut dispersé. Le cacique, convaincu par cet événement de sa propre faiblesse et de la puissance invincible de ses ennemis, s'humilia devant le vainqueur, lui envoya des présens, et demanda la paix.

Théodore. Est-ce donc lui qui était le roi de tout le pays?

M. Hunter. Non, Théodore; il n'était que gouverneur de la contrée de Tumbès, où il commandait pour le roi en qualité de vassal. C'est ici, mes enfans, que je crois devoir vous donner une idée de l'histoire du Pérou.

Cet empire, ainsi que les historiens espagnols le rapportent, florissait depuis quatre siècles environ. Ce furent *Manco-Capac* et sa femme *Mama-Ozello* qui le fondèrent. On a conjecturé que ces deux personnages, qu'on nommait *In-*

cas, c'est-à-dire maîtres ou seigneurs, ainsi que tous leurs descendans, étaient Européens d'origine. On dit qu'ils pourraient être issus de quelques Européens qui auraient été emportés, on ne sait combien il y a de siècles, dans la mer Atlantique, et seraient venus faire naufrage sur les côtes du Brésil.

HENRI. Mais quel fondement donne-t-on à cette conjecture ?

M. HUNTER. Rien de bien concluant. D'abord on crut avoir remarqué que les Péruviens, comme nous autres Européens, divisaient l'année en trois cent soixante-cinq jours, et qu'ils avaient en outre quelques autres connaissances astronomiques qui leur étaient communes avec nous. En second lieu, les conquérans espagnols du Pérou assuraient que toute la famille des Incas se distinguait d'une manière très marquée des autres naturels, par la blancheur de leur peau, et quelques-uns d'entre eux par de la barbe au menton ; ce qui faisait présumer qu'ils étaient d'origine européenne. Enfin, on a raconté qu'une tradition, généralement répandue au Pérou depuis un temps immémorial, annonçait que des hommes barbus y arriveraient un jour par mer, avec des armes supérieures, et soumettraient tout le pays.

Quoi qu'il en soit, il paraît au moins vraisemblable qu'un certain Manco-Capac et une certaine Mama-Ozello ont existé, et ont posé

les premiers fondemens du grand empire des Incas; ces deux premiers Incas, dit-on, qui se distinguaient des habitans sauvages et nus de ce pays par leur taille, par leur couleur et par leurs habillemens, y parurent tout à coup, sans qu'on sût d'où ils venaient, et s'annoncèrent pour être les enfans du soleil, qui les avait envoyés afin de rendre bons et heureux les peuples de ce pays. La contrée où ils se fixèrent est celle de Cusco, au dixième degré de latitude sud.

On raconte de plus que Manco rassembla les habitans de ces pays montagneux, et qu'il leur enseigna l'art de cultiver la terre, de s'habiller et de construire des cabanes pour se loger. Ozello, de son côté, apprit aux femmes l'art de filer et de tisser, et les forma en même temps à toutes les autres occupations de leur sexe, et aux soins du ménage et de l'intérieur de la maison. On dit qu'ils trouvèrent tous les deux des disciples dociles, et qu'ils parvinrent heureusement à faire de ces hommes bruts et grossiers, une nation qui mérite, à certains égards, de passer pour civilisée.

Les premiers soins de ces mémorables législateurs furent d'abolir le culte de ces sauvages, qui consistait principalement en sacrifices humains, et à le remplacer par une religion qui inspirât des sentimens plus doux. Dans cette vue ils apprirent à ces peuples qu'il n'y avait qu'un seul être suprême, qui aimait tendrement

les hommes qu'il avait créés, et qui mettait tout son plaisir à les voir s'entre-aimer réciproquement avec la même tendresse. Cet être bienfaisant et tout-puissant, c'était le soleil. Avec un peu plus d'intelligence, ils auraient reconnu que cet astre brillant n'est lui-même qu'un des ouvrages de Dieu. Mais est-il étonnant que des peuples plongés dans les ténèbres de l'ignorance, à la vue de ce globe majestueux, de son influence salutaire sur toute la nature, aient cru que cette grande lumière du monde qui vivifie tout, en était aussi le créateur et le conservateur?

« Soleil bienfaisant, s'écrie un poète, source » de la lumière, roi du firmament! il fut aisé » à l'homme de méconnaître ton origine, de » t'élever des autels, à toi qui excitas ses pre- » miers sentimens d'admiration et d'étonne- » ment! Oui, le païen, en te refusant ses hom- » mages, devenait coupable envers la nature! » Lorsque dans le temple de Cusco, aux bords » du Gange (1) et de l'Hidaspe (2), les prêtres » assemblés, couronnés de fleurs, vêtus de » blanc, entonnaient des hymnes en ton hon- » neur; quand le noir Ethiopien te saluait aux » premiers rayons de lumière que tu jetais sur » ses campagnes; quand il témoignait sa joie

(1) Dans les Indes orientales.

(2) En Médie.

» naïve par des danses animées, tous ces peu-
» ples n'étaient-ils pas plus sensés que l'imbé-
» cile Egyptien fléchissant le genou devant le
» bœuf Apis, et brûlant de l'encens en l'hon-
» neur du crocodile et du caïman (1)? » Ainsi le soleil était le dieu des Péruviens, et les Incas se disaient être ses descendans. On lui érigea des temples dont les seuls Incas étaient constamment les prêtres. Les femmes non mariées de cette famille (2) étaient consacrées à son service, comme les vestales chez les anciens Romains, ou les religieuses chez les modernes. Cela ne les empêchait pas de se marier; mais les époux auxquels elles se donnaient devaient être, comme elles, de la famille des Incas.

Il paraît qu'ils regardaient aussi la lune comme une sorte de divinité, mais d'un ordre inférieur, et, par sa nature, sujette à la mort. Rien n'est plus singulier que l'opinion qu'ils avaient sur les éclipses. Chaque fois que ce phénomène avait lieu, ils croyaient qu'elle était malade : ils craignaient qu'elle ne mourût, qu'elle ne tombât du ciel et ne brisât la terre. Ce malheur imaginaire leur causait de très grandes alarmes, et, pour les détourner, ils

(1) Espèce de crocodile très dangereux, que quelques nations indiennes révèrent.

(2) On les appelait les *Vierges du soleil.*

employaient des moyens bien ridicules. Ils faisaient un bruit effroyable par leurs clameurs, par des tambours et des fifres, apparemment pour tirer cette pauvre lune malade d'un évanouissement. Ils attachaient aussi leurs chiens, et les battaient sans ménagement, pour les exciter à hurler et à aboyer; car ils s'imaginaient, je ne sais pourquoi, que la lune était extraordinairement attachée à ces bêtes, et que leurs hurlemens pouvaient la ranimer : ils excitaient encore aussi leurs enfans à crier et à pleurer. Pendant tout ce tintamarre, jeunes et vieux, les yeux en pleurs, s'écriaient, sans intervalle, *Mama Kuilla !* c'est-à-dire *Lune, chère mère.* Lorsque l'éclipse diminuait, ils croyaient que l'astre se portait mieux; et quand elle était finie, ils jetaient des cris d'allégresse, rendant grâces à leur chère *Mama Kuilla* de ce qu'elle n'était pas morte, et n'était pas tombée sur eux.

CONRAD. Cela était vraiment comique.

M. HUNTER. Demain, mes enfans, je vous dirai, sur les règlemens et les lois des Incas, des choses qui exciteront votre étonnement. Vous ne pourrez vous empêcher, votre cœur m'en est garant, de vous attacher aux pauvres Péruviens, et de prendre un intérêt d'autant plus sensible à leurs malheurs.

HUITIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Il s'agit aujourd'hui de vous entretenir des lois des Péruviens et de leurs institutions civiles. .

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES COMME DES FRÈRES.

Ce fut là le premier et le principal devoir que les Incas leur imposèrent comme loi ; mais ils ne s'en tinrent pas là ; car ils arrangèrent les choses dans le pays de manière que leurs sujets ne pouvaient se regarder que comme une seule et même famille. Ecoutez comment ils s'y prirent.

Ils divisèrent toutes les terres en quatre portions. La première, dirent les Incas, appartient au soleil, et nous devons la cultiver en commun. Le produit qui en reviendra sera appliqué à l'entretien des prêtres et des vierges, et à se pourvoir de toutes les choses nécessaires au

culte de la divinité. Quant à la seconde, à laquelle chacun de nous doit travailler aussi, nous voulons qu'elle serve à l'entretien des vieillards, des veuves et des orphelins, de ceux qui nous défendent contre nos ennemis, et au soulagement des malades et des infirmes. La troisième doit nous appartenir, à nous qui sommes les souverains du pays, et vous devez de même la cultiver en commun; car c'est la rétribution qui nous revient pour veiller à votre bien-être et entretenir des préposés qui sont chargés d'empêcher que personne ne commette de mauvaises actions ou ne soit molesté par son frère. Enfin, la quatrième portion sera répartie entre vous tous, de manière que chaque famille en ait assez pour subvenir à son entretien.

Lorsque ces bonnes gens se rendaient à l'assemblée avec les princes de la maison des Incas, ils y allaient avec joie. Tout le temps de ce travail était une fête que l'on commençait et que l'on terminait par la musique et la danse. On débutait par cultiver les terres du soleil; immédiatement après, celles des pauvres et des guerriers; celles des Incas venaient ensuite, et on finissait par la portion qui avait été assignée au peuple.

Cette communauté de travaux et d'innocens plaisirs insinuait dans leurs cœurs une bienveillance fraternelle. Ils regardaient les Incas

comme leurs pères, eux-mêmes se traitaient en frères, et considéraient la nation comme une seule et grande famille. Tout ce que les Incas leur prescrivaient était sacré pour eux, parce qu'ils le considéraient comme des ordres émanés du soleil, leur divinité. Si quelqu'un avait commis une contravention aux lois (remarquez bien ceci, mes enfans, pour vous former une idée de l'aimable docilité de ce bon peuple), il venait s'accuser lui-même de sa faute, quoique lui seul la connût, et demandait à en être puni.

Pour nourrir et entretenir tous les sentimens fraternels que les Incas leur avaient inspirés, il n'était permis à personne de rien posséder en propriété. Les champs même qu'on avait assignés à chaque famille pour son entretien, ne lui appartenaient pas à perpétuité ; car, à la fin de chaque année, on procédait à une nouvelle répartition, dans laquelle on avait toujours égard à l'augmentation ou à la diminution des familles. L'or et l'argent n'avaient d'autre mérite à leurs yeux que celui d'une masse solide, dont on pouvait former des ustensiles utiles. Ils ne connaissaient ni le trafic ni les espèces monnayées ; ils se donnaient réciproquement leur superflu, ou, tout au plus, l'un échangeait ce dont il pouvait se passer contre des objets dont l'autre avait besoin.

Les législateurs n'avaient rien défendu aussi

rigoureusement que l'oisiveté, parce qu'ils savaient qu'elle est la source de tous les crimes, et qu'elle entraîne la dégradation du corps et de l'âme. Ils la punissaient avec la plus grande sévérité, et faisaient très bien, car le paresseux ne pèche pas simplement contre lui-même, en ce qu'il se précipite dans la misère, mais encore contre le corps entier de la société, en dissipant les fruits de la sueur des hommes laborieux sans rien fournir de son côté au bien-être général. Les vieillards même, et les infirmes qui ne pouvaient plus travailler, devaient s'occuper à quelque chose d'utile; ils gardaient les terres ensemencées pour en chasser les oiseaux.

Rien n'est plus digne de remarque que la manière dont on faisait subir aux jeunes Incas les épreuves, avant de les déclarer enfans du soleil, et de les élever, pour ainsi dire, dans l'ordre de la noblesse. Vous jugerez si vous pourriez bien vous mesurer avec eux pour la patience à supporter les douleurs, la constance et la fermeté d'âme, la force, la souplesse et l'agilité du corps.

Il paraît que les Incas avaient pour principe que celui qui veut commander aux autres doit les surpasser aussi en force d'âme et de corps, en savoir, en vertu et en adresse. Par conséquent ils étaient bien éloignés de penser que la naissance seule pût anoblir. Chez eux, celui

qui se qualifiait de noble, et qui voulait être considéré comme tel, ne devait pas faire valoir la noblesse de ses ancêtres, mais son mérite personnel. C'est d'après cela qu'on avait institué les épreuves suivantes :

Lorsque les jeunes Incas avaient atteint leur seizième année, on les conduisait dans une maison séparée, destinée uniquement à cet usage. Il s'y rassemblait avec eux divers vieillards de la famille des Incas, qu'on avait choisis pour juges, à cause de leur mérite et de leur expérience. Ils commençaient l'examen dont ils étaient chargés, par faire jeûner six jours de suite les candidats, sans leur donner autre chose à manger qu'une poignée de maïs cru et un peu d'eau à boire. Tous leurs parens y étaient et jeûnaient avec eux, pour leur inspirer, par leur exemple, plus de constance et de fermeté. Ils imploraient en même temps le soleil, leur père commun, de donner à leurs enfans le courage et la force de soutenir cette épreuve : s'il s'en trouvait un qui demandât à manger, il était rejeté, et on le déclarait indigne d'être appelé le fils du soleil.

Ceux, au contraire, qui avaient soutenu heureusement cette première et rude épreuve, après avoir été restaurés par de bons alimens, étaient appelés à en subir une seconde. A une lieue et demie de la ville de Cusco, il y avait une colline qui passait pour sacrée. Les vieil-

lards s'y rendaient, et avec eux les jeunes gens : il fallait courir de là, tout d'un trait et sans s'arrêter, jusqu'à la ville. Les pères et parens des coureurs se plaçaient sur les chemins pour les exciter, par leurs clameurs, à ne pas se rebuter, et à perdre plutôt haleine que de s'arrêter dans une course qui devait les conduire à un but si glorieux. Celui qui ne pouvait fournir cette longue carrière était déclaré incapable, et par conséquent exclu.

Quant à ceux qui en étaient venus à bout, ils avaient à subir une troisième épreuve. On en formait deux divisions; l'une devait attaquer un fort, et l'autre le défendre. A la vérité on ne leur remettait, pour cette épreuve de leurs talens militaires, que des armes émoussées; mais leurs combats s'animaient cependant au point qu'il y en avait qui restaient sur le carreau, et d'autres dangereusement blessés.

Après ce combat ils devaient, deux à deux, faire preuve de leurs forces et de leur agilité à la lutte, à lancer des dards, tirer de l'arc, et jeter des pierres avec la fronde. On leur faisait monter la garde dix ou douze jours de suite, et malheur à celui qui se laissait gagner une seule fois par le sommeil ! il était fouetté sans miséricorde, et déclaré pour toujours indigne de la noblesse de ses pères.

Ceux qui avaient su se garantir du fouet comme punition, ne l'évitaient pas comme

épreuve. On les frappait sans ménagement sur les bras et les jambes nus, et il ne leur était pas permis de laisser échapper le moindre petit signe de sensibilité : un léger mouvement du membre battu les déshonorait et les faisait exclure : car, disaient leurs juges, celui qui ne peut pas endurer des coups de verge, sera bien moins en état d'affronter les coups de lance et des armes de l'ennemi, lorsqu'il s'agira de défendre la patrie. On faisait encore venir des gladiateurs chargés d'employer toute leur adresse pour tâcher d'arracher à ces jeunes gens quelque marque de frayeur. Tantôt ils tombaient sur eux avec une lance pointue, comme s'ils voulaient leur crever les yeux; tantôt ils avaient l'air de vouloir leur couper un bras ou une jambe. Celui qui témoignait la plus légère inquiétude, qui clignait seulement les yeux, ou qui retirait tant soit peu le membre que l'assaillant paraissait vouloir emporter, était éliminé, et on ne l'admettait plus aux autres épreuves : car, disaient encore les juges, il est impossible que celui qui a peur des armes de ses amis, dont il sait qu'il ne sera pas blessé, ne soit encore plus effrayé de celles de l'ennemi.

Après ces épreuves sur leur fermeté, leur patience, leur intrépidité et leurs talens pour la guerre, ces jeunes gens devaient encore se montrer en état de se pourvoir par eux-mêmes

de tout ce dont ils avaient besoin en leur qualité de guerriers. Pour cela ils étaient obligés de faire, de leurs mains, un arc et une flèche, une massue, un javelot, une lance, une fronde, un bouclier et des souliers, qui consistaient en semelles de cuir qu'on attachait avec des cordons de laine.

Pendant le temps de ces épreuves, et elles duraient un mois entier, ils recevaient tous les jours la visite de leurs maîtres, qui les animaient à se bien comporter. Ils leur rappelaient la divinité de leur origine et les actions de leurs ancêtres; ils les entretenaient de l'obligation où ils étaient de se sacrifier pour le bien de l'état; de la douceur et de la bienveillance avec lesquelles ils devaient agir envers tous les individus de la nation, et de la générosité qu'ils devaient exercer, comme enfans du soleil, envers tous les nécessiteux : ils les avertissaient surtout qu'on ne leur donnait la prééminence et l'autorité qu'afin de les mettre en état de protéger l'innocent opprimé, et d'empêcher que personne ne souffrît d'injustice.

L'héritier même du royaume devait se soumettre à ces épreuves, et on les lui faisait subir avec encore plus de rigueur : car, disaient les respectables juges, il est juste que celui qui doit dominer sur tous les autres, les surpasse autant en vertus qu'en dignité; qu'il soit le plus patient du royaume, le plus courageux,

le plus ferme, le plus sobre, le plus humain et le plus actif. Ce sont ces qualités, et non pas sa naissance, qui lui donnent le droit de régner; et il est nécessaire qu'il connaisse par lui-même toutes les fatigues et les incommodités de la guerre, afin qu'il puisse apprécier le mérite de ceux qui la feront pour lui dans la suite. Pendant tout le temps que duraient ces épreuves, l'héritier du trône était vêtu de haillons, et allait nu-pieds, pour apprendre à regarder comme ses frères les plus pauvres même et les plus abjects de ses sujets, et à se montrer bienfaisant envers eux, afin de mériter le glorieux titre de *Huachacujac*, c'est-à-dire *Ami des pauvres*.

Lorsque toutes ces épreuves étaient heureusement terminées, on faisait venir les mères et les sœurs de cette jeune noblesse pour la décorer de la première marque d'honneur, en la chaussant d'une paire de souliers tricotés où faits de rubans. Ensuite paraissait le roi, suivi des premiers de l'état, ses plus proches parens. Les jeunes gens se jetaient tout étendus à ses pieds, le visage tourné contre terre, pendant qu'il leur adressait un discours rapide, dans lequel il leur représentait qu'il ne s'agissait pas seulement de porter les ornemens distinctifs de leur grade, mais qu'il fallait encore pratiquer toutes les vertus par lesquelles leurs nobles prédécesseurs s'étaient distingués, en se

faisant un devoir de protéger les opprimés, de compatir aux misères des pauvres, et d'être justes envers tous; que c'est ainsi qu'ils devaient prouver leur brillante origine, en rendant leur conduite et leurs actions aussi resplendissantes que les rayons du soleil, leur père commun, qui n'avait fait descendre leurs ancêtres du ciel sur la terre, que pour rendre les hommes heureux par eux et leurs descendans.

Alors ces jeunes gens s'approchaient du roi, et s'agenouillaient l'un après l'autre devant lui, pour recevoir de sa main la principale marque de leur origine royale, qui consistait à avoir les oreilles percées. Le roi s'acquittait de cette fonction avec une aiguille d'or, qu'il laissait à leur oreille afin que le trou s'agrandît insensiblement. Ils lui baisaient la main, et passaient vers celui des Incas qui était le second de l'état. Celui-ci ôtait les souliers tricotés ou faits de rubans, et leur en chaussait de plus beaux, qui étaient la marque distinctive des Incas. Il leur donnait encore à chacun un baiser sur l'épaule droite, disant : *Le fils du soleil qui a fourni de si belles preuves de ses vertus, mérite de recevoir un baiser.* On leur remettait ensuite le bandeau royal, qui consistait en une étoffe de coton ornée de fleurs et de laurier, dont ils se ceignaient la tête. Enfin, on leur donnait une hache d'armes et un javelot, en leur disant : On te donne ces armes, afin que tu t'en serves

à punir les oppresseurs, les traîtres, les cœurs durs et cruels, les fainéans et tous les autres scélérats perturbateurs de la société.

Toutes ces cérémonies terminées, les parens de ces jeunes gens s'empressaient de les embrasser, et se livraient avec eux à la joie que leur inspirait le succès de leurs épreuves. On célébrait pendant plusieurs jours cet heureux événement par des danses et des chants d'allégresse.

Après ce que je viens de vous raconter sur les Péruviens, et particulièrement sur les Incas, qui en étaient les principaux chefs, vous trouverez encore plus incompréhensible qu'on ait laissé une poignée de vagabonds piller et commettre toutes sortes de violences, sans envoyer contre eux un corps de troupes pour s'opposer à leur audace. Cela paraît inconcevable; mais je vais vous expliquer cette énigme.

Depuis la mort de Manco-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, onze rois avaient successivement régné sur cet empire. Tous ces princes s'étaient fait remarquer par leur bonté, leur bravoure et leur modération; il ne leur était jamais venu dans la pensée de chercher à étendre les bornes de leur domination. Ils étaient contens de ce qu'ils possédaient; ils le défendaient courageusement contre toute attaque étrangère, et étaient exempts de l'esprit d'ambition et du désir des conquêtes. Comme les

lois du sage Manco étaient sacrées pour ces bons rois, elles l'étaient de même aussi pour leurs sujets. Tous s'empressaient à l'envi d'y conformer leur conduite, et tous en conséquence vivaient contens et heureux; mais cette félicité eut son terme, lorsqu'un roi ambitieux et avide de gloire monta sur le trône.

Ce fut Huana-Capac, le douzième des rois du Pérou, qui troubla ce bonheur. On nous le représente comme un vaillant guerrier, et il ne voulait pas l'être inutilement. Il conquit la grande province de Quito, et agrandit par-là son royaume de moitié; mais il posa en même temps les fondemens de sa ruine; car, pour mieux incorporer sa nouvelle conquête dans le royaume de ses pères, il épousa la fille du roi vaincu, et enfreignit, par ce mariage, une loi que ses ancêtres avaient toujours tenue pour sacrée, et qui enjoignait aux Incas de ne se marier qu'avec des membres de leur famille. La conduite du peuple se façonne sur celle du roi. Se permet-il le premier de fouler aux pieds les lois de son pays, ses sujets ne tarderont pas à l'imiter. C'était peut-être la raison pour laquelle, à l'arrivée de Pizarre dans ces contrées, les naturels n'étaient plus les mêmes hommes qu'on aurait dû y trouver : mais cela ne nous explique pas encore pourquoi ils souffrirent avec tant de tranquillité l'irruption des Espagnols

dans leur patrie : écoutez la suite, elle vous en instruira.

Huana-Capac laissa deux fils, dont l'un était né d'une femme de la famille des Incas, et l'autre de la fille du roi vaincu. Le premier s'appelait *Huascar*, et l'autre *Atahualpa* (1).

A sa mort, Huana-Capac ordonna que les deux frères se partageraient l'empire de manière que Huascar régnerait sur l'ancien royaume de ses pères, et que la province conquise de Quito serait la portion d'Atahualpa. Cette disposition contrevenant à la loi fondamentale, qui statuait que nul ne pouvait être roi, que celui qui était issu, tant du côté paternel que du côté maternel, de la famille des Incas, déplut à tout le peuple ; et Huascar, qui s'en aperçut, prit la résolution de contraindre son frère, par la force, à lui abandonner la province de Quito : mais ce dernier n'y était nullement disposé. C'est ainsi que l'ambition de ces frères, et leur passion de dominer, allumèrent le flambeau destructeur de la première guerre civile, chez un peuple autrefois si heureux. Le droit fut obligé de céder à la force ; Atahualpa fut vainqueur, et Huascar devint son prisonnier.

Fatale ambition ! à quels excès ne portes-tu pas les hommes, lorsque tu as pris racine dans

(1) Quelques-uns le nomment *Atahualipa* et d'autres *Atahaliba*.

leurs cœurs! Atahualpa, pour affermir son trône, fit mourir tous les enfans du soleil dont il put se rendre maître par force ou par adresse, afin d'extirper entièrement la race des souverains légitimes de l'empire du Pérou. Il n'épargna la vie qu'à son frère prisonnier, non par humanité, mais pour faire servir le nom révéré d'un fils du soleil à calmer ses sujets soulevés, et à faire exécuter ses ordres.

Telle était la situation des affaires au Pérou, lorsque Pizarre entreprit d'en faire la conquête. Les chefs et le peuple de cet infortuné pays étaient trop occupés de leurs divisions intestines, pour prendre à cœur les entreprises des Espagnols sur leurs frontières : à quoi il faut ajouter que Huascar, ainsi que Atahualpa, espéraient chacun fortifier leur parti de ces redoutables étrangers, et cherchaient en conséquence tous deux à captiver leur amitié.

Malheur au pays, malheur à la société qui sont troublés par la discorde! le plus faible ennemi est assez fort pour les subjuguer. La suite de cette histoire, que je continuerai demain, nous en offre un exemple mémorable.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Je vous disais hier, mes enfans, qu'un état où l'union n'existe pas, est par-là même bien près de sa dissolution, parce qu'il ne faut dans ce cas que la présence d'un ennemi ou d'un chef de parti pour le subjuguer sans beaucoup de peine. Un gouvernement, quelque fort qu'il paraisse, ne l'est réellement qu'autant que toutes les volontés particulières tendent au même but. Mais sitôt que la société est divisée, ou que chaque individu substitue l'insouciance à l'amour de son pays, vous pouvez croire que cette force d'inertie renversera immanquablement les institutions qui semblent les mieux consolidées. Avec combien plus de raison ne doit-on pas craindre le bouleversement prochain d'un état, lorsque l'on y est gouverné par des Atahualpa, qui ne peuvent au plus compter d'amis que ceux qu'ils paient à grands frais pour les servir, mais qui ont nécessairement contre eux

toute la masse laborieuse et utile, qui sait qu'avant d'être généreux il faut être juste!

FERDINAND. Comment se fait-il que le peuple se mêle des querelles qui peuvent survenir entre ceux qui le gouvernent? et que lui importe d'obéir à tel ou tel gouvernement, puisqu'il faut toujours qu'il obéisse?

M. HUNTER. Poursuivons notre récit, et tu verras ce que produit la différence des opinions pour ou contre celui qui est à la tête d'un grand empire.

De Tumbès, Pizarre s'avança toujours plus au sud, jusqu'à ce qu'il arrivât à l'embouchure d'un fleuve que vous trouverez indiqué sur la carte sous le nom de *Piura*, et près duquel on aperçoit *Saint-Michel*, la première colonie des Espagnols au Pérou. Pizarre, trouvant cette contrée convenable pour y former un établisssement, résolut d'y laisser une partie de sa petite armée pour la cultiver, pendant que lui-même, avec la poignée de monde qui lui restait, se hasarderait de pénétrer dans l'intérieur du pays.

Au moment même où il formait ce projet, il reçut une députation de Huascar, prisonnier, qui implorait son secours contre son frère Atahualpa. Ces députés lui donnèrent les premières nouvelles circonstanciées des troubles qui régnaient dans ces contrées, et il comprit pourquoi on l'avait laissé faire tout ce qui lui plaisait. Heureux événement pour son génie en-

treprenant, qui conçut alors avec raison les plus grandes espérances! Combien n'est-il pas facile en effet de subjuguer un état ainsi divisé? Il résolut de profiter sans délai de cette circonstance, et s'avança aussitôt contre Caxamalca, où Atahualpa campait avec une puissante armée, composée de l'élite des guerriers du Pérou.

Il n'était pas encore fort avancé, qu'il reçut aussi une députation de ce dernier, chargée de superbes présens. Un jeune homme que les Espagnols avaient amené de Puna avec eux, qu'ils avaient fait baptiser, et appelé *Philippino* (petit Philippe), fut chargé des fonctions d'interprète. Il ne possédait encore qu'imparfaitement la langue espagnole, et paraissait ne pas connaître non plus la finesse du dialecte péruvien, en sorte qu'il aurait été fort difficile d'expliquer le but de cette ambassade, si la magnificence des présens que les ambassadeurs apportaient n'avait suppléé au langage. Ces présens annonçaient très intelligiblement des dispositions pacifiques; et quelques mots de Philippino firent comprendre que l'Inca invitait les Espagnols à se rendre auprès de lui pour contracter alliance. Les présens consistaient en toutes sortes de fruits, en étoffes très belles et fort bien travaillées, en vases d'or et d'argent et en pierreries, avec une paire de superbes brodequins et des bracelets d'or pour Pizarre, qu'il devait porter, afin

que l'Inca pût d'abord le reconnaître à ces signes.

Pizarre se rendit avec joie à cette invitation, et s'avança désormais en toute confiance. Il fit prendre les devants à son frère Ferdinand et à Sotto, pour complimenter aussi l'Inca de sa part. Lui-même était accueilli partout, des naturels du pays, de la manière la plus respectueuse et la plus amicale. On lui apportait des vivres en abondance; et les déférences de ces hommes simples s'étendaient même jusqu'à leurs chevaux; car ayant remarqué qu'ils mâchaient leurs mors, ils s'imaginèrent que ces êtres extraordinaires se nourrissaient de métaux, et ils s'empressaient de leur offrir en abondance de l'or et de l'argent pour captiver leurs bonnes grâces. Les Espagnols n'avaient garde de les désabuser de cette erreur, et mettaient avec grand plaisir en réserve tous les mets de ces singuliers repas.

CHARLOTTE. Il faut convenir, papa, que les premiers étaient bien ignorans, et les derniers bien astucieux et bien fripons.

M. HUNTER. S'ils n'avaient été que fourbes, l'humanité n'aurait pas tant à souffrir au récit de ce qui me reste à vous apprendre. Mais écoutez la suite de l'histoire.

Les deux députés de Pizarre arrivèrent au camp de l'Inca, qui était à une lieue environ de Caxamalca. Quelques-uns de ses officiers vinrent

au-devant d'eux, pendant qu'un corps d'Indiens sous les armes se mit en marche pour leur faire honneur. Sotto, qui suspectait leur intention, donna de l'éperon à son cheval, et fondit, au galop, sur le commandant de cette garde d'honneur. La vue d'un cavalier galopant était un spectacle trop neuf et trop effrayant pour les Péruviens, pour qu'ils pussent tenir ferme; ils se dispersèrent dans un instant, et leur commandant resta seul, pour recevoir avec une espèce de vénération ces formidables étrangers.

On les conduisit à la maison de l'Inca, qui leur fit l'accueil le plus obligeant. Deux princesses du sang leur servirent à boire d'une certaine liqueur, et on leur offrit des siéges incrustés en or pour s'asseoir. Quels regards de cupidité ne jetèrent-ils pas sur cette prodigieuse quantité d'or et d'argent dont étaient fabriqués les meubles et les ustensiles même les plus communs! et avec quelle ardeur auraient-ils voulu y porter, dès ce moment, leurs mains avides!

Par le canal de l'interprète Philippino, Ferdinand déclara à l'Inca les motifs de son arrivée en ces termes: « Le puissant souverain des pays de l'Orient, mon maître, et le chef de l'église chrétienne, le pape, nous ont envoyés pour délivrer l'Inca et ses sujets de l'empire du diable. »

Lucien. Ce pauvre Inca ne dut pas comprendre grand'chose à un tel discours.

M. Hunter. Oh! pour cela non; car cette proposition, déjà inintelligible en elle-même, fut encore interprétée d'une manière si extravagante par Philippino, qu'il fut impossible à l'Inca d'y rien comprendre. Il répondit cependant avec beaucoup de politesse qu'il viendrait voir leur chef le lendemain, pour apprendre de lui-même ce en quoi il pourrait lui être agréable. Les deux députés se retirèrent, et vinrent joindre Pizarre à Caxamalca, où il était déjà arrivé et avait établi son quartier dans une des maisons de l'Inca.

Tout ce que les Péruviens avaient vu et entendu sur les Espagnols embrouillait tellement leurs idées, qu'ils ne savaient quel jugement ils devaient porter de ces nouveaux venus. Tantôt ils étaient disposés à les regarder comme des êtres supérieurs que le soleil avait envoyés pour leur faire du bien (et ce qui les fortifiait dans cette opinion, c'étaient les assurances réitérées qu'ils leur donnaient que le but de leur mission était de leur montrer la véritable route qui mène à la félicité); tantôt ils ne pouvaient s'empêcher de les prendre pour des êtres malfaisans, qui étaient venus pour leur manifester la colère de leur dieu, qu'ils avaient offensé, et leur infliger des châtimens rigoureux en punition de leurs crimes; et cette idée leur était inspirée par les

rapines et les violences que les Espagnols avaient commises. Il paraît que la première de ces conjectures l'avait emporté dans l'esprit de l'Inca, puisqu'il prit la résolution d'aller rendre visite au chef de ces indéfinissables étrangers.

Dans l'intervalle, on fit de chaque côté des préparatifs pour cette visite, mais d'un genre bien différent de part et d'autre. Atahualpa disposa une marche brillante et solennelle, sans s'aviser d'aucune précaution contre les piéges des Espagnols. Pizarre au contraire prit des mesures qui ne paraissaient rien moins qu'amicales. Il divisa ses soixante hommes de cavalerie en trois corps sous les ordres de son frère Ferdinand, de Sotto et de Benalcazar, et les posta derrière un vieux mur, d'où ils ne devaient sortir et se montrer qu'au besoin. Il braqua les deux canons qu'il menait avec lui devant la porte de la cour, et plaça ses archers de chaque côté. Il garda auprès de sa personne vingt de ses soldats les plus braves et les plus aguerris, et disposa le reste de son infanterie, qu'il fit mettre sous les armes, au fond de la cour, où elle formait un corps séparé.

Le lendemain au point du jour, tout le camp des Péruviens fut en mouvement pour se préparer à la marche pompeuse par laquelle Atahualpa se proposait de faire honneur aux étrangers, et de leur inspirer en même temps une haute idée de sa magnificence. Une partie du

jour fut employée à ces dispositions, et lorsqu'enfin le cortége se mit en route, il se mouvait si lentement qu'on fut quatre bonnes heures à faire la seule lieue de chemin qu'il y avait à parcourir. Les Espagnols s'en impatientèrent; et Pizarre, craignant que la cause de cette lenteur ne provînt d'une défiance trop bien fondée, envoya un de ses officiers à l'Inca, pour lui réitérer les assurances de ses intentions amicales : le traître!

Atahualpa n'en prit aucun ombrage, et continua de s'avancer du même pas vers Caxamalca avec sa nombreuse et brillante suite. Il était assis sur un brancard incrusté d'or et d'argent, garni de pierreries, orné de guirlandes de plumes, et porté par les officiers les plus distingués de sa cour. Ceux qui approchaient le plus de lui en dignité le suivaient, se faisant porter de la même manière : il y avait de chaque côté des chœurs de chanteurs et de danseurs; et une armée de trente mille hommes fermait la marche de ce magnifique cortége.

Il arriva enfin au quartier des Espagnols. Je crois voir de faibles et innocentes colombes voler au nid d'un cruel vautour, qui, les yeux enflammés et les serres ouvertes, peut à peine se contenir pour les attendre. L'Inca fit attention aux disposition hostiles des Espagnols, et dit à ses amis, qui en témoignaient quelque inquiétude : « Ces étrangers sont des envoyés

de la divinité; gardez-vous de les offenser, et cherchons plutôt à les adoucir par nos déférences. »

Pendant qu'il prononçait ces paroles, l'aumônier des Espagnols, le père *Vincent Valvède*, s'avança, tenant la croix d'une main et le bréviaire de l'autre : il se plaça auprès du brancard de l'Inca, et lui tint un long et singulier discours, par lequel il tâchait de lui expliquer en détail la création, la chute d'Adam et la perversion des hommes, la passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Il fit ensuite une description pompeuse de la sainteté et de la puissance du pape, qui était le vicaire de Dieu sur terre, et lui déclara enfin que ce pape, qui s'appelait *Alexandre VI*, avait concédé le Nouveau-Monde au roi d'Espagne. Il exhorta là-dessus l'Inca d'embrasser sans délai la religion chrétienne, de reconnaître l'infaillibilité du pape, et de se soumettre volontairement et dès à présent au roi d'Espagne, son légitime suzerain. Il ajouta qu'à ces conditions il demeurerait paisible possesseur de ses états, et qu'on le protégerait puissamment contre tous ses ennemis; mais que, s'il refusait d'acquiescer à ces propositions, on lui déclarerait la guerre au nom du roi d'Espagne.

Atahualpa, qui savait se posséder, eut la patience d'écouter tranquillement ce long verbiage, qu'il comprenait d'autant moins qu'il

lui était interprété par Philippino de manière à le rendre encore plus inintelligible. Le peu qu'il en saisit excita son étonnement; mais il sut le modérer, et répondit avec un grand sang-froid :

« Qu'il était prêt à devenir l'ami et l'allié du roi d'Espagne, mais nullement son vassal; que quant au pape, ce devait être un singulier personnage de croire pouvoir donner ce à quoi il n'avait lui-même aucun droit; qu'il ne changerait pas sa religion contre une autre, parce qu'il lui paraissait plus sensé d'invoquer le soleil qui est immortel, que le Dieu des chrétiens, qu'ils reconnaissaient eux-mêmes avoir été mis à mort sur une croix; qu'il ne comprenait rien à tout le reste dont le père avait fait mention, mais qu'il serait cependant bien aise de savoir par quels moyens il en avait eu lui-même connaissance. »

« C'est par ce livre, » répondit le père en lui montrant son bréviaire.

L'Inca examina ce livre, le tourna et retourna de tous côtés, le porta à l'oreille, sourit, et le rejeta en disant : « Il ne me parle point. » Ces mots excitent la rage du prêtre barbare; il se retourne comme un furieux du côté des Espagnols, leur criant à pleine voix : « Vengeance,
» chrétiens! vengeance! Voyez comme on mé-
» prise la parole de Dieu! Allons, tuez ces chiens
» qui foulent aux pieds la loi du Seigneur. »

Eh bien ! mes enfans, quel effet font sur vous ces paroles exécrables que profère un prêtre ? Dieu soit loué de ce que les temps déplorables où l'on comptait de pareils monstres au nombre des ministres de la religion soient passés ! et bénis soient les magnanimes amis de l'humanité qui surtout en ce siècle ont fait servir les lumières de leur entendement et leur influence sur les autres hommes à affaiblir l'esprit de persécution et à répandre sur toute la terre des sentimens de tolérance !

Aux paroles que vomit le prêtre, Pizarre donna le signal de l'attaque à ses gens, qu'il avait eu peine à contenir jusqu'alors à la vue d'une aussi riche proie. Tout à coup on entendit le bruit des tambours et des fifres, des canons et des fusils, et l'on fit feu sur les pauvres Péruviens consternés. La cavalerie sortit en même temps de son embuscade ; et Pizarre, à la tête de son infanterie, se précipita sur la foule de ceux qui entouraient la personne de l'Inca. Qu'on se représente l'étourdissement et l'effroi de cet infortuné prince et de ses malheureux sujets. A cette attaque imprévue, à ces charges de cavalerie qui portaient la mort sur tous les points au même instant, à ce terrible ravage des armes à feu, il n'y eût que les principaux de la nation qui se rangèrent généreusement aux côtés de leur roi, en sacrifiant leurs vies pour défendre la sienne ; tout le reste

prit la fuite, et un grand nombre d'entre eux tombèrent sous le sabre des cavaliers, ou furent écrasés sous les pieds des chevaux.

Pendant ce massacre, Pizarre pénétra jusqu'au brancard de l'Inca, saisit ce prince par le bras, et l'entraîna dans son quartier. Les braves qui s'étaient exposés pour sa défense avaient été tués : on poursuivit avec acharnement ceux qui cherchaient à sauver leur vie par la fuite : tous furent massacrés. Ce carnage dura jusqu'à la fin du jour; la nuit seule y mit fin. Il resta sur le carreau plus de quatre mille Péruviens, parmi lesquels on voyait nombre de femmes, d'enfans et de vieillards; mais nul de leurs assassins ne reçut la moindre blessure, excepté Pizarre, qui eut la main tant soit peu froissée par un de ses propres soldats, lorsqu'il voulut se saisir de l'Inca. Tout le temps que dura cette boucherie, le barbare prêtre ne cessa d'exciter de plus en plus la fureur des Espagnols, leur criant de frapper de manière à faire des plaies plus profondes et plus dangereuses.

Mad. Hunter. O l'indigne, l'exécrable monstre!

M. Hunter. Pour mettre le comble aux horreurs de cette affreuse journée, les Espagnols, après avoir ramassé le butin du champ de bataille, passèrent toute la nuit en débauches. Le lendemain ils s'emparèrent du camp des

Péruviens, où ils trouvèrent d'immenses richesses en or et en argent, en meubles et étoffes de toute espèce. La valeur de tous ces objets surpassa de beaucoup les espérances de ces brigands affamés d'or.

Mais je ne vous entretiendrai pas davantage aujourd'hui des horreurs dont se souillèrent ces exécrables conquérans; vous n'en avez déjà que trop entendu pour cette fois.

DIXIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter, qui avait remarqué que la physionomie de ses enfans s'altérait au récit des cruautés inouïes des Espagnols envers les malheureux Péruviens, ne savait s'il devait continuer la suite de son histoire, quand l'un d'eux (*Frédéric*) s'écria : Je frémis encore, cher papa, au seul souvenir des horreurs que tu nous racontas hier. En vérité, je n'ai pu en dormir paisiblement cette nuit. Je croyais toujours voir les Espagnols se gorgeant d'or et de sang, marcher sur les cadavres mutilés de leurs victimes.

Ferdinand. Du moins si je voyais qu'il eût résulté quelque avantage des atrocités commises par ces misérables Espagnols, cela me consolerait un peu.

M. Hunter. Cela nous a procuré l'or du Pérou, qui peut-être a été plus funeste qu'utile à l'Europe. Mais les Espagnols en pénétrant dans ce pays, ont enrichi l'Ancien-Monde de deux productions naturelles très précieuses qui lui étaient inconnues, les pommes de terre et le quinquina. Loin de moi cependant la pensée de mettre ces deux productions en balance avec tant de crimes commis et tant de sang répandu! On pouvait se procurer ces productions et beaucoup d'autres, sans égorger les malheureux Péruviens.

Henri. Est-ce que les pommes de terre nous viennent du Pérou?

M. Hunter. Nous les tenons nous de la Virginie; mais le Pérou, et particulièrement la fertile province de Quito, sont leur véritable sol. C'est de ces contrées que les Européens les ont transportées dans les autres parties de l'Amérique, et de là en Europe.

Et quant au quinquina, combien de personnes affligées de la fièvre ne lui doivent-elles pas leur guérison! à combien de malades faibles et énervés n'a-t-il pas rendu les forces! Tant il est vrai que du résultat même des cri-

mes on peut en tirer quelque chose d'utile à l'humanité!

Charlotte. Comment croît le quinquina?

M. Hunter. C'est l'écorce d'un arbre qui ne vient qu'au Pérou, et que le créateur paraît avoir destiné à nous servir de remède salutaire; il ne rapporte que des feuilles et des fleurs, qui ont quelques ressemblances à nos jacinthes; mais son écorce le rend précieux. Il fut un temps où on la payait en Europe cent écus la livre...

Conrad. Quel dommage que je n'en aie pas une forêt!

M. Hunter. Qu'en ferais-tu?

Conrad. Je voudrais guérir tout le monde pour rien.

M. Hunter. Cela fait l'éloge de la bonté de ton cœur. Mais continuons notre récit.

Le pauvre Atahualpa était prisonnier. Les premiers sentimens qu'il dut éprouver d'une conduite aussi perfide et imprévue, furent sans doute l'étonnement, et ensuite une affliction profonde du renversement subit de sa puissance. Mais cela ne l'empêcha pas de sonder le caractère de ces scélérats, et de chercher quels seraient les moyens d'amollir la dureté de leur cœur. Il reconnut bientôt que la soif de l'or était leur passion dominante, et il combina, d'après cette découverte, le plan de sa délivrance.

La chambre où il était retenu prisonnier avait vingt-deux pieds de long sur seize de large. Il offrit de la remplir en vases d'or jusqu'à la hauteur à laquelle il pourrait atteindre, debout, avec la main, si on voulait lui rendre la liberté. Cette offre ravissante fut bien vite acceptée. Pizarre traça sur la muraille la hauteur convenue, et l'Inca expédia des messagers à Cusco, Quito et autres lieux, avec ordre de fournir cette rançon. On apporta de tous côtés de l'or en abondance; et l'espérance de revoir bientôt leur prince libre, empêcha les confians Péruviens de prendre aucune mesures pour expulser ces étrangers audacieux, qui, malgré leur abominable conduite, ne craignaient pas de se répandre par pelotons dans la contrée.

Cependant l'or n'arrivait pas avec autant de promptitude que l'avidité des Espagnols l'avait espéré. L'Inca justifiait ces délais en les imputant à l'éloignement considérable des lieux d'où il fallait l'apporter, Cusco étant à une distance de cent lieues de Caxamalca, et les chemins extrêmement pénibles. Il proposa à Pizarre d'y envoyer deux de ses gens pour se convaincre par leurs propres yeux qu'il était en état de tenir parole; et remarquant qu'on hésitait de s'enfoncer si avant dans l'intérieur des terres, il leur dit en souriant : « Qu'avez-vous à crain-
» dre? ne m'avez vous pas en votre puissance,

» avec mes femmes et mes enfans? et ne vous » sommes-nous pas des sûretés suffisantes que » personne ne vous fera de mal? » Sotto s'offrit de hasarder ce voyage, accompagné d'un seul Espagnol, nommé *Varco*, et l'Inca souhaita qu'ils le fissent dans une de ses litières, afin que ses sujets en agissent envers eux avec encore plus de déférence.

Arrivés à douze lieues environ de Caxamalca, ils rencontrèrent une troupe de soldats d'Atahualpa, qui conduisaient Huascar son frère et son prisonnier. Celui-ci, apprenant quels étaient ceux qui passaient dans la litière, désira leur parler, et on lui en accorda la liberté. Il leur détailla les injustices de son frère, et les pria de l'aider à défendre ses droits. Sur le rapport qu'on lui fit de la rançon que son frère avait promise, il s'engagea, si les Espagnols voulaient le secourir, à leur faire, en vases d'or, un présent trois fois plus considérable. Il leur promit de remplir d'or jusqu'au plafond la chambre dans laquelle on s'était seulement contenté de faire une marque pour indiquer la hauteur où il fallait qu'Atahualpa en fournît pour payer sa rançon. « Mon frère, dit-il, pour tenir sa parole, sera obligé de dépouiller les temples de Cusco, au lieu que je possède toutes les pierreries et les trésors que mon père a laissés. » On prétend en effet qu'il avait fait enfouir, en divers endroits écartés, les immenses richesses de son

père, et massacrer ensuite tous ceux qu'il avait chargés de cette commission, afin que ce secret ne pût, en aucune manière, être révélé à Atahualpa.

Cependant les deux Espagnols n'osèrent pas s'écarter des ordres de leur commandant, et continuèrent leur route; mais l'escorte de Huascar ayant appris à Atahualpa ce qui s'était passé, il trembla que cette offre ne parvînt aux oreilles de Pizarre avant sa délivrance; et, dans la crainte de perdre tout à la fois le trône et la liberté, il donna secrètement ordre de faire mourir son frère. On rapporte qu'en mourant, Huascar dit avec beaucoup de fermeté : « Je n'ai régné que peu de temps; mais le règne » du traître qui dispose à son gré de mes jours, » quoiqu'il ne soit que mon sujet, ne sera pas » plus long que le mien. » Nous verrons bientôt si cette conjecture s'est vérifiée.

Cependant Sotto et Varco continuaient leur voyage. Partout où ils passaient ils étaient accueillis des Péruviens avec les démonstrations de respect et de vénération qui sont en usage chez ce peuple envers ses dieux et ses souverains. Enfin ils arrivèrent au lieu de leur destination. Leur étonnement ne peut s'exprimer lorsqu'ils virent la prodigieuse quantité d'or et d'argent qui abondait dans les maisons de l'Inca et les temples du soleil. Leur cupidité s'enflamma tellement à cette vue, qu'ils insistèrent

pour qu'on dépouillât encore ces édifices sacrés. Les Péruviens frémirent à la proposition d'un pareil forfait, et leur firent voir qu'on n'avait pas besoin de commettre un sacrilége pour fournir le prix convenu de la rançon de leur prince. Mais ce fut en vain : ces Espagnols arrachèrent de leurs propres mains les lames d'or qui tapissaient les temples ; et telle était la terreur que le petit nombre de ces brigands avait inspirée à cette nation, que les Péruviens consternés se bornèrent à regarder ce pillage avec effroi.

Pendant ce temps-là, on répandit au quartier général la nouvelle qu'Almagro était de retour avec un puissant renfort, et qu'il était allé jeter l'ancre à Saint-Michel. De peur que les nouveaux venus ne prétendissent partager par égales portions le butin qu'on avait déjà fait, il fut résolu de procéder sur-le-champ à sa répartition, quoique la totalité de l'or qu'Atahualpa avait promise ne fût pas encore arrivée. Ainsi, après avoir prélevé quelques-uns des vases exécutés avec le plus d'art et d'habileté pour les offrir à l'empereur, on fondit tout le reste en lingots, afin d'en faire plus également le partage au poids, et l'on commença cette opération par la prière !!!

On préleva, selon l'usage, un cinquième de la totalité pour les droits de l'empereur, et l'on réserva la valeur de cent mille piastres pour

Almagro. Ensuite Pizarre, ses frères et les autres officiers reçurent, chacun selon leur grade, la portion qui leur revenait. Le surplus fournit huit mille piastres à chaque cavalier, et quatre mille aux fantassins. Il y a des auteurs qui portent ces sommes plus haut (1).

Almagro était arrivé à Caxamalca avec son corps de troupes. Quoique la somme qu'on avait prélevée pour lui et ses compagnons fût considérable en elle-même, il ne put voir sans mécontentement, et ses gens sans jalousie, que Pizarre se fût adjugé, pour lui et les siens, la plus forte portion de ce butin immense, et qu'il en eût prélevé aussi peu pour ses confédérés. Cela excita des reproches et des querelles qui auraient pu avoir des suites fâcheuses si Pizarre, par des présens et des promesses, n'eût calmé jusqu'à un certain point le ressentiment d'Almagro.

Le malheureux Inca avait fourni la quantité d'or convenue, sans qu'on se pressât néanmoins de lui rendre la liberté qui lui avait été promise. Les Espagnols, aussi sots que cruels, ne voyant dans les pauvres Américains qu'une espèce mitoyenne entre l'homme et la brute, crurent qu'ils pouvaient se permettre toutes sortes d'injustices envers des êtres aussi mépri-

(1) Une piastre ou une pièce de huit valait alors huit réaux ou cinq francs de notre monnaie.

sables, sans manquer en rien à leur conscience et à leurs devoirs; de sorte que bien loin de tenir parole, en lui rendant la liberté, on le traitait avec plus d'indécence et de dédain. Ferdinand Pizarre, qui seul conservait encore quelque sentiment de commisération pour lui, et le consolait dans ses peines, fut choisi pour ramener en Espagne ceux qui voulaient y retourner, et porter à l'empereur sa portion du butin, en lui faisant la relation de l'entreprise, de ses suites et de l'état actuel des choses. L'Inca fut sensiblement affligé du départ de son unique protecteur. « Capitaine! lui dit-il, » tu m'abandonnes! Je suis perdu, car le » borgne et le gros ventre me feront certaine- » ment mourir pendant ton absence. » Sous le nom de borgne, il désignait Almagro, et un certain Alphonse de Requelme sous celui de gros ventre. Il est vraisemblable que c'est de ces deux hommes qu'il avait essuyé les procédés les plus durs.

ONZIÈME ENTRETIEN.

Le lendemain, les jeunes gens étaient très inquiets de ce qui arriverait au pauvre Ata-

hualpa. La tristesse qu'ils remarquèrent sur la physionomie de M. Hunter leur parut de mauvais augure. Il firent silence, et M. Hunter poursuivit son histoire, et commença de cette manière :

Plusieurs raisons concoururent à faire de l'Inca un prisonnier à charge aux Espagnols. Almagro et ses gens craignaient que, tant qu'il vivrait, Pizarre et les siens ne s'appropriassent seuls les trésors qu'on recueillerait toujours sous le nom de rançon. Pizarre même s'imaginait avoir reçu de lui une offense personnelle, et voici à quelle occasion.

La lecture et l'écriture étaient de toutes les connaissances possédées par les Européens celles qui attiraient le plus l'attention d'Atahualpa. Il remarqua avec admiration cette facilité avec laquelle on pouvait communiquer ses pensées aux autres : il était dans le doute si ces deux sciences étaient innées chez les Espagnols ou si elle s'acquéraient par l'instruction et la pratique. Pour s'en éclaircir, il pria un des soldats qui le gardaient de vouloir bien écrire sur l'ongle de son pouce le nom de son dieu, et le soldat le satisfit. Là-dessus il montrait son pouce à tous ceux qui entraient dans sa chambre, leur demandant s'ils savaient ce que cela signifiait, et il s'étonnait que tous prononçassent le même mot. Enfin Pizarre arriva aussi, et l'Inca le pria également de vouloir bien

lui dire ce qui était écrit sur son pouce. Mais le farouche conquérant, ayant gardé les cochons dans sa jeunesse, ne savait ni lire ni écrire, et il fut obligé d'avouer son ignorance. Depuis ce moment, l'Inca n'eut plus aucune considération pour lui, et le regarda comme un homme qui n'avait reçu aucune éducation, comprenant bien alors que c'était une science acquise, et que tout Européen qui ne la possédait pas, devait être de basse origine. Pizarre ne put supporter le mépris d'un Américain, c'est-à-dire, selon la façon de penser d'alors, d'un être mitoyen entre l'homme et la brute. Il chercha l'occasion de laver cet opprobre dans son sang, et malheureusement elle ne se présenta que trop tôt.

L'interprète Philippino, dont la bassesse égalait la vanité, avait conçu l'ambitieux projet d'épouser une des femmes de l'Inca, fille du soleil; mais convaincu que tant que l'Inca vivrait il ne pourrait arriver à son but, il chercha les moyens de se débarrasser de ce prince infortuné. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualpa prenait en secret des mesures pour massacrer tous les Espagnols, et qu'il s'était déjà rassemblé, en divers endroits, un grand nombre de Péruviens armés, prêts à exécuter ce complot.

Une accusation aussi grave méritait les plus exactes recherches, Mais il suffisait d'un pré-



l'Inca Atahualpa se jette aux pieds de Pizarre.

texte à ces barbares qui avaient déjà résolu la mort de l'Inca; on feignit de fournir à l'accusé les moyens de se disculper, en érigeant un tribunal devant lequel il lui était permis de se justifier des imputations de Philippino. Mais tout ce qu'il pouvait alléguer en faveur de son innocence, passait par la bouche de son accusateur, qui le falsifiait à son gré; de sorte que toute cette procédure ne fut qu'une barbare comédie, jouée seulement afin de se ménager par la suite un moyen de justification. Je suis cependant bien aise, pour l'honneur de l'humanité, de pouvoir dire que, même parmi les compagnons de Pizarre, il s'en trouva plusieurs qui abhorraient hautement l'assassinat qu'on avait résolu: ils firent tout leur possible pour sauver le malheureux Inca, mais inutilement; ils ne formaient pas le plus grand nombre; la pluralité l'emporta, et l'Inca fut condamné à mort.

Pizarre eut la barbarie de lui annoncer lui-même son sort. A cette nouvelle, l'Inca versa un torrent de larmes; après quoi il se jeta, en suppliant, aux pieds de son assassin; il prit Dieu à témoin de son innocence, se plaignit, dans les termes les plus attendrissans, de la perfidie des hommes à barbe qui, après lui avoir fait payer sa rançon, voulaient encore lui arracher la vie. Enfin, il pria Pizarre, s'il n'ajoutait pas foi à ce qu'il lui disait, de l'envoyer en Espagne à l'empereur, auquel il pro-

mettait de porter une très grande quantité de ce métal qu'il prisait tant.

Après avoir proféré ces paroles, il redonna un libre cours à ses larmes; et le perfide, l'atroce Pizarre lui répondit avec une insensibilité infernale, que sa sentence étant prononcée, il ne pouvait y rien changer. Là-dessus il fit signe à quelques nègres, qui devaient être les instrumens de sa cruauté, d'emmer l'Inca. Ils exécutèrent ses ordres, et le malheureux Atahualpa fut étranglé.

Tous les enfans. L'infâme Pizarre.

Mad. Hunter. Infâme sans doute; mais ne voyez-vous pas ici, mes enfans, la justice de la Providence, qui soumet Atahualpa au même sort qu'il avait fait subir auparavant, lui-même, à son frère et à toute la famille des Incas?

Théodore. Cela est très vrai.

Mad. Hunter. C'est ainsi que la justice divine se sert quelquefois des méchans pour punir les méchans.

John. Oui; mais cela ne justifie pas Pizarre; car qui est-ce qui l'avait constitué juge d'Atahualpa?

Mad. Hunter. Personne. Aussi suis-je éloignée d'avoir fait cette remarque pour sa justification : j'ai seulement voulu vous faire observer qu'il arrive souvent que le mal, ainsi que

le bien, reçoivent leur récompense même en ce monde.

M. Hunter. C'est ce dont la suite de mon histoire fourniraencore beau coup d'exemples ; car le meurtre commis en la personne d'Atahualpa ne demeurera pas non plus impuni. Je puis, au contraire, vous annoncer d'avance que tous ceux qui y ont participé périrent de la même manière.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Avant d'aller plus loin, je dois vous rapporter une circonstance de l'exécution d'Atahualpa, qui vous fera concevoir comment un zèle insensé de religion peut s'allier à la plus atroce cruauté. L'exécrable prêtre, dont la voix donna le signal de se saisir de l'Inca et de massacrer tant d'innocens Péruviens, Valvède, non seulement ne se fit aucun scrupule de signer l'arrêt de mort de ce malheureux prince, mais il eut encore l'hypocrite insolence de l'accompagner à l'échafaud pour le consoler et le convertir au christianisme. La sentence por-

tait qu'il serait brûlé vif; mais Valvède lui promit qu'on adoucirait son supplice, s'il voulait embrasser la religion chrétienne. Cet infortuné, déjà à demi mort, consentit à tout ce que le prêtre exigeait de lui. Il fut donc baptisé et étranglé de suite.

Atahualpa laissait plusieurs enfans et deux frères. Pizarre résolut de nommer Inca l'un des fils de l'infortuné monarque, non dans l'idée de lui rendre justice, mais afin de se servir de son nom pour mettre plus sûrement ses peuples sous le joug. Les frères et sœurs de cet enfant se trouvaient à Quito, sous la garde d'un général péruvien nommé *Ruminagui*. Atahualpa, en mourant, lui expédia un de ses premiers officiers, pour lui recommander d'en avoir soin. Quelques-uns des serviteurs affidés de ce prince lui apportèrent aussi son cadavre, afin qu'il le fît inhumer avec toute la pompe usitée aux obsèques de leurs rois.

Mais Ruminagui méconnut, par la plus noire des ingratitudes, la confiance que son maître avait mise en lui; car il fit étrangler les enfans qu'il avait confiés à sa fidélité, et égorger, après les cérémonies des funérailles, qu'il n'avaient célébrées que pour la forme, tous les officiers fidèles à ce prince, qui s'y étaient rendus pour témoigner leur douleur.

Dans cet intervalle on proclama Inca un des frères de Huascar qui se trouvait à Cusco, et

qui s'appelait *Pauli* : toutefois celui qui l'avait fait proclamer avait, ainsi que Ruminagui, le perfide dessein de monter lui-même sur le trône. Son nom était *Quisquiz*. Il s'éleva dans les autres provinces d'autres chefs qui cherchaient aussi à s'emparer du pouvoir, et tout fut bientôt confusion, anarchie et révolte.

Pizarre voyait avec plaisir les désordres qui troublaient cette empire, parce qu'il sentait combien ils lui seraient utiles pour se l'assujétir. Pour ne pas négliger un instant de profiter des avantages qu'il pouvait en retirer, il résolut de fondre sans délai sur la capitale Cusco. Il partit dans cette intention. Le jeune prince, qu'il emmenait avec lui pour couvrir ses desseins, mourut pendant sa marche; mais il ne la continua pas avec moins de confiance. Il n'avait pas en effet bien des risques à courir : les troubles qui agitaient le Pérou étaient si grands, et les renforts qu'il recevait de Panama et des autres colonies espagnoles si considérables, qu'il pouvait compter avec la plus grande probabilité sur l'heureux succès de son entreprise. Quisquiz à la vérité avait rassemblé une armée nombreuse, avec laquelle il hasarda de faire face aux Espagnols; mais nous savons déjà combien les bataillons les plus nombreux d'Américans, qui ne connaissaient pas notre manière de faire la guerre, étaient faibles contre une poignée d'Européens exercés et en-

durcis dans l'art militaire. Chaque combat se terminait toujours par un affreux carnage de Péruviens, tandis que quelques Espagnols seulement étaient ou tués ou blessés. Pizarre arriva donc heureusement à Cusco.

Le butin que l'on fit dans cette capitale du pays fut immense ; il surpassait infiniment en valeur le prodigieux trésor qu'Atahualpa avait livré pour sa rançon, quoique avant l'arrivée des Espagnols les habitans eussent caché une grande partie de leurs effets. Il résulta de cet événement que les Espagnols commencèrent à ne plus faire cas de cet or qui leur arrivait en si grande abondance et avec tant de facilité. Les simples soldats jouaient entre eux des sommes que des rois se seraient fait scrupule de hasarder au jeu. On payait jusqu'à trente piastres une paire de culottes d'étoffe, tout autant une paire de bottes, et jusqu'à cinq ou six cents ducats un cheval. Ces prix se soutinrent sur ce pied au Pérou long-temps encore après l'époque dont je parle.

La joie que Pizarre ressentit du succès de cette entreprise fut troublée par un malheur qu'essuyèrent en marche une partie de ses gens, qui dans une escarmouche tombèrent vivans entre les mains des Péruviens. On les amena à un frère d'Atahualpa, nommé *Titu-Autaché*, pour recevoir de lui leur sentence. On en reconnut dans le nombre qui avaient

concouru à la mort de l'Inca, et d'autres qui avaient fait leurs efforts pour l'empêcher. Titu-Autaché, en juge intègre, rendit sur-le-champ la liberté à ceux-ci, avec de très riches présens, et fit étrangler tous les autres au même poteau qui avait servi à ôter la vie à son frère.

Dans ce même temps il survint parmi les Espagnols une scène bien propre à accélérer le mouvement entier de cet empire en confusion.

Benalcazar, que Pizarre avait laissé à Saint-Michel avec peu de monde, apprenant les bénéfices que la prise de Cusco avait procurés, fut piqué de se voir ainsi relégué et réduit à une vie oisive et peu glorieuse, pendant que ses camarades faisaient une si ample moisson d'or et de lauriers. Pour se tirer de cette inactivité, il s'avança contre Quito, capitale des vastes provinces qui en portent le nom, où Ruminagui, comme vous le savez, s'était érigé en souverain, et résolut de l'attaquer. Un transport de troupes, qui arriva fort à propos dans le même temps, le mit en état d'exécuter ce projet. En conséquence il laissa un petit nombre de soldats à Saint-Michel, et partit avec le reste.

La route était longue et les chemins excessivement mauvais; il fallait traverser des torrens, des forêts touffues, gravir des montagnes inac-

cessibles et passer par des vallées couvertes de marais profonds, où l'on risquait à chaque pas de perdre la vie en s'y enfonçant. Mais ces obstacles ne purent arrêter des hommes endurcis contre toutes les fatigues et animés d'un désir ardent de gloire et de richesses ; ils surmontèrent tout, battirent et mirent diverses fois en fuite Ruminagui, qui était venu au-devant d'eux avec l'élite de ses troupes, et s'emparèrent de Quito, où ils espéraient trouver le reste des trésors d'Atahualpa.

Mais ils furent complétement trompés ; car les habitans, pour soustraire à l'ennemi les objets de sa cupidité, avaient eu la précaution de mettre en sûreté tout ce qui pouvait être de quelque valeur ; en sorte que les Espagnols n'eurent de cette expédition que le chagrin d'avoir inutilement souffert les incommodités et les dangers d'une pénible marche.

Un personnage que nous avons déjà eu occasion de connaître parut alors sur la scène ; c'était *Alvarado*, un des officiers de Cortès, et qui en récompense de ses services avait reçu le gouvernement de la province de *Guatimala*, située sur la mer du Sud, au-dessous de Tabasco. Il avait appris les succès de Pizarre au Pérou ; il résolut de s'y rendre pour participer aux dangers et aux avantages de ses compatriotes. La célébrité de son nom lui procura un si grand nombre de compagnons avides, qu'il

put s'embarquer à la tête de cinq cents hommes, parmi lesquels il y en avait deux cents en état de s'acheter chacun un cheval ; ce qui, en raison de la grande cherté de ces animaux, ne convenait qu'à des gens fort riches.

Il aborda à Porto-Viego, un peu au sud, en dehors de la ligne. De là il s'avança dans l'intérieur du pays, marchant droit sur Quito. Il n'y a pas encore aujourd'hui, dans toute l'Amérique, de plus abominables chemins que ceux-là. Ils réunissent à la fois toutes les incommodités que Pizarre avait essuyées en détail dans ses différentes marches ; et lorsqu'on en lit les relations circonstanciées, on ne saurait se persuader que les forces de l'homme aient pu résister à tant de fatigues. La faim les contraignit de tuer leurs chevaux ; ils ne pouvaient souvent tempérer leur soif ardente qu'avec la rosée qui se trouvait dans la concavité des feuilles de quelques plantes. Il faisait un froid si cruel sur les montagnes qu'ils étaient obligés de gravir, que soixante des leurs en perdirent la vie. D'autres cruelles épreuves les attendaient dans les terrains moins élevés ; c'étaient des cendres brûlantes que le vent leur portait des volcans voisins de Quito, en telle abondance qu'ils en étaient enveloppés comme d'un nuage de feu, et ne pouvaient souvent respirer. Aucune de ces traverses ne ralentit la marche d'Alvarado : il les surmonta toutes

sans s'arrêter, et s'approcha enfin de la ville de Quito, qui était déjà au pouvoir de Benalcazar.

Demain je vous apprendrai la réception que lui firent ses compatriotes.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Benalcazar, qu'Almagro avait joint depuis peu avec son armée, n'apprit pas sans inquiétude qu'un corps de troupes européennes s'approchait : on ignorait encore quels étaient les desseins d'Alvarado, et si on devait le recevoir comme allié ou comme ennemi.

Dans cette incertitude, on prit le parti d'aller au-devant lui, et on détacha sept cavaliers pour aller à la découverte; ils tombèrent au milieu de l'armée d'Alvarado, et furent faits prisonniers. On les mena au commandant, qui se contenta de leur faire diverses questions sur le nombre et l'état de leur armée, les traita fort bien et les remit en liberté sans les charger d'aucune commission pour leurs chefs. Mais les soupçons de Benalcazar et d'Almagro

prirent une nouvelle force, et ils se préparèrent au combat.

L'infâme Philippino, toujours disposé à se porter aux actions les plus noires lorsqu'il en prévoyait quelque avantage pour lui, médita en cette occasion une trahison nouvelle. Il courut à l'armée d'Alvarado, et lui offrit de le rendre maître, non seulement de la personne d'Almagro, mais encore de tout le pays. Alvarado eut l'âme assez noble pour rejeter cette proposition; et cette fois du moins la perfidie de cet indigne scélérat ne lui servit à rien.

Cependant les deux armées poursuivirent leur marche. Arrivées en présence, elles firent halte, attendant chacune que l'autre prît l'initiative des hostilités ou des démarches de conciliation. Mais ils étaient trop pointilleux de chaque côté pour faire les premières avances; et il est probable qu'on en serait venu aux mains sans l'intervention d'un homme sensé qui n'était pas militaire, et qui détermina les deux partis à convenir d'une trêve de vingt-quatre heures pour traiter des conditions de la paix. Il en résulta une convention dans les règles. On promit à Alvarado de lui payer cent mille piastres en dédommagement des frais qu'il avait faits pour les préparatifs de son expédition, et il s'engagea, de son côté, moyennant cette somme, de retourner à son gouvernement, et de ne plus se mêler des affaires du

Pérou. Par une excessive bonté il obtint le pardon de Philippino, qui vécut encore pour de nouveaux forfaits.

Jetons à présent un coup d'œil sur les pauvres Péruviens. Selon leur droit public, Titu-Autaché, ce frère d'Atahualpa dont je vous parlais hier, aurait dû hériter du trône; mais il mourut, et laissa ses prétentions à son frère, qui s'appelait *Manco*. Celui-ci résolut d'aller directement à Cusco, pour s'aboucher avec *Apu* (c'est le titre que les Péruviens donnaient en leur langue au gouverneur Pizarre); ses amis cherchèrent à l'en dissuader, pensant qu'il devait plutôt soutenir ses droits par les armes, et forcer Apu de le reconnaître pour souverain légitime de l'empire du Pérou. Ils lui représentèrent qu'on ne pouvait avoir aucune confiance en ces perfides blancs, et qu'il pourrait bien subir le même sort que son frère Atahualpa avait éprouvé; mais Manco rejeta ces avis, parce qu'il ne pouvait pas entrer dans son âme magnanime qu'il eût rien à redouter de la part de gens auxquels il s'adressait dans les dispositions les plus pacifiques. Il se rendit en conséquence à Cusco; et cette fois Pizarre fut assez généreux pour en agir avec lui de manière à ne pas trahir la confiance que Manco lui témoignait. Il reçut l'Inca avec beaucoup de considération, et lui remit le bandeau rouge, qui était la marque distinctive de la royauté.



Pizarre remet à Titu-Autaché le bandeau de la Royauté.

Cependant Alvarado, avant de retourner au Mexique, voulut voir Pizarre, et il s'avançait vers Quito, accompagné de Benalcazar et d'Almagro. Ils eurent à soutenir en chemin divers combats contre Quisquiz, qui les harcelait, et dans lesquels quatorze des leurs furent tués et cinquante blessés; mais enfin, s'étant approchés de la ville où s'était réfugié Quisquiz avec son armée, celui-ci ne sut plus à quoi se résoudre. Quelques-uns de ses officiers étaient d'avis qu'il demandât la paix; mais son animosité contre les oppresseurs de sa patrie était telle qu'il menaça de tuer le premier qui le lui proposerait une seconde fois. D'autres lui conseillèrent en conséquence de s'en remettre à une action décisive; mais ayant aussi rejeté ce conseil, un de ses officiers en fut si indigné qu'il lui passa sa lance au travers du corps. Aussitôt les guerriers péruviens se dispersèrent, et les Espagnols entrèrent dans la ville sans obstacle.

Pizarre, ayant appris la nouvelle de l'arrivée d'Alvarado et l'arrangement dont on était convenu avec lui, crut dangereux de laisser voir à un rival aussi redoutable le riche butin qu'on avait fait à Cusco. Il prit le parti d'aller à sa rencontre, et de l'engager à tenir mieux la promesse qu'il avait faite de retourner à Guatimala. Pour flatter son orgueil, il l'accabla de politesses et de témoignages de considération

et d'égards : non-seulement il lui paya les cent mille piastres promises, mais il y joignit une somme équivalente en don gratuit, avec plusieurs vases magnifiques et nombre de superbes pierreries. Alvarado partit pour retourner à son gouvernement, laissant dans le pays la plupart des hommes qu'il avait amenés.

Pizarre envoya à Cusco Almagro, son associé, parce qu'un projet, dont je vais vous parler, l'appelait lui-même vers les côtes. Il lui recommanda l'Inca, qu'il avait laissé à Cusco sous l'inspection de ses frères, priant son ami de le traiter avec douceur, lui et tous les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Pourquoi cette humanité, ou pour mieux dire cette sage politique ne l'a-t-elle pas toujours accompagné ?

Le projet de Pizarre était de bâtir une ville qui devînt le centre de ses conquêtes et la capitale de son gouvernement. Il choisit pour cela un vallon agréable et fertile, peu éloigné du rivage de la mer, au bord d'un fleuve qui s'appelait auparavant *Kimac*, et ensuite *Lima*, à treize degrés de latitude sud. C'est là qu'il en posa les premiers fondemens le jour des Rois, d'où il prit occasion d'appeler cette nouvelle ville *los Reyes,* c'est-à-dire *les Rois.*

Théodore. Elle ne porte pourtant plus ce nom aujourd'hui ?

M. Hunter. Elle le porte encore; mais ce n'est

que dans les expéditions des tribunaux d'Espagne; partout ailleurs son nom est Lima, comme vous le savez. Nous avons déjà eu occasion de parler des fréquens bouleversemens qu'elle a essuyés par des tremblemens de terre. Nulle part au monde le faste, le luxe et la volupté n'ont été portés à un aussi haut point que dans cette ville. Il entre ordinairement dans la parure d'une femme de négociant pour quarante mille écus en pierreries et en dentelles.

Les travaux furent poussés si vivement, qu'il sembla qu'une ville nouvelle sortait de terre. Pizarre la décora d'un superbe palais, et tous ses officiers suivirent son exemple en y faisant bâtir des maisons chacun selon sa fortune.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Pizarre arriva en Espagne avec l'immense quantité d'or et d'argent qui revenait à l'empereur. Celui-ci et toute la nation furent dans l'enchantement de ces prodigieuses richesses : la cour et la ville s'empressèrent de combler Ferdinand de caresses et de marques de considération : il fut reçu chevalier de Saint-Jacques, honneur auquel un gentilhomme espagnol des plus anciennes familles fait gloire d'être admis. On n'oublia pas non plus son frère François, ni Almagro : l'empereur les éleva tous deux au grade de marquis; non-seulement il confirma Pizarre dans sa qualité de gouverneur du Pérou, mais il étendit encore son gouvernement de

soixante-dix lieues marines le long des côtes du sud; et, dans la patente qui en fut expédiée, on donna à ces vastes contrées le nom de *Nouvelle-Castille.* Almagro obtint le poste d'*adelantado,* ou vice gouverneur, que Pizarre lui avait promis, avec un gouvernement indépendant de plus de deux cents lieues marines au sud, depuis les confins de celui de Pizarre.

Henri. Mais on faisait Almagro gouverneur d'un pays encore inconnu aux Espagnols?

M. Hunter. On supposait qu'ils en feraient la conquête.

Jonh. C'est le Chili?

M. Hunter. Oui : mais dans la patente de l'empereur, il fut appelé la *Nouvelle-Tolède.*

Toutes ces choses furent connues au Pérou avant que Ferdinand y fût de retour. Quelles en furent les suites? Celles qui résultent presque toujours dans le cœur des hommes d'une trop grande prospérité, l'insolence, l'arrogance, la haute opinion de soi-même. Demain vous en verrez un exemple dans la personne des deux chefs de l'armée espagnole.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

JOHN.

Pizarre et Almagro se disputèrent donc les fruits de leurs crimes et de leur atrocité?

M. Hunter. Oui, mes enfans. Ce dernier n'eut pas plus tôt appris qu'on lui avait donné un commandement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, la résidence des Incas, était compris dans le district qui lui avait été assigné à conquérir du côté du sud, et qu'ainsi Pizarre devait lui abandonner cette ville. Celui-ci, que les nouvelles faveurs de sa cour n'avaient rendu que plus ardent à étendre sa domination aussi loin qu'il lui serait possible, s'en défendit fortement. Les esprits s'échauffaient; chacun prenait parti pour l'un ou pour l'autre, et le moment paraissait arrivé où les Péruviens opprimés allaient jouir du spectacle d'une guerre civile entre les Espagnols.

Ce qui irritait ces deux chefs, c'est que chacun d'eux avait une si haute idée de son antagoniste qu'ils désiraient en secret l'un et l'autre se concilier amicalement. Pizarre fit des propo-

sitions pacifiques, et la franchise naturelle d'Almagro le porta à les écouter. Ces propositions étaient qu'Almagro commencerait par tenter la conquête du Chili; et, s'il se trouvait que ce pays ne fût ni aussi étendu, ni d'un rapport aussi considérable qu'on l'avait espéré, alors Pizarre lui céderait une portion du Pérou.

Quoique Almagro eût souvent éprouvé combien peu on pouvait se fier aux promesses de son associé, il accepta sa proposition. Ils scellèrent ce nouvel arrangement avec les mêmes solennités religieuses que lorsqu'ils prêtèrent le premier serment de leur confédération; après quoi Almagro s'occupa des préparatifs de son expédition contre le Chili.

L'armée qu'il rassembla paraissait proportionnée à l'importance de cette entreprise. Environ six cents Européens se réunirent sous ses drapeaux, et l'Inca Manco y joignit un corps auxiliaire de quinze mille Péruviens.

Deux chemins conduisaient de Cusco au Chili. L'un était frayé et pratiqué dans une plaine le long des côtes de la mer. L'autre, infiniment plus court, traversait directement les montagnes hautes et escarpées qui séparent le Chili du Pérou. Ce dernier, en raison du froid excessif qui règne sur ses montagnes et la quantité de neiges dont elles sont ordinairement couvertes, n'est praticable qu'en plein été, et

encore alors est-il sujet à des difficultés inexprimables. Les Péruviens conseillaient de prendre le chemin le plus commode, quoique le plus long; mais on méprisa leur conseil.

Almagro et les siens payèrent bien chèrement cette témérité; plus ils avançaient dans ces horribles contrées, plus se vérifiait tout ce que les Péruviens leur en avaient dit. Le froid était si excessif qu'il n'y avait qu'une action continuelle qui pût les empêcher de succomber. Mais leurs forces furent bientôt épuisées par cet exercice non interrompu; et comme dans ce pays de frimas, perpétuellement couvert de neiges, on ne trouvait absolument aucun comestible, les horreurs de la famine se joignirent bientôt à toutes leurs autres détresses, et ils furent obligés de tuer leurs chevaux pour les manger. Pour comble d'infortune, ils étaient encore fréquemment assaillis par les sauvages de ces montagnes, qui joignaient à un grand courage une adresse singulière à tirer de l'arc.

L'armée d'Almagro se fondait à vue d'œil par tant de traverses réunies : nombre d'Espagnols, et encore plus de Péruviens, gelaient debout, et demeuraient sans vie comme des statues, appuyés contre un arbre ou un rocher, dans la même position où ils se trouvaient en rendant leur dernier soupir. Quelques historiens disent même que cinq mois après, cette armée à son

retour rencontra plusieurs de ces hommes gelés dans la même attitude, et tenant encore de leurs mains glacées les rênes de leurs chevaux, gelés comme eux, et dont la chair, aussi fraîche que s'ils venaient d'expirer, fournissait aux Espagnols affamés des repas qu'ils trouvaient excellens.

Après des souffrances inexprimables, ils arrivèrent enfin aux plaines fertiles et enchantées du Chili. La partie basse de ces contrées, qui s'étend le long des côtes de la mer du levant au midi, satisfit pleinement leur attente. Le climat est un des plus tempérés et des plus agréables qu'il y ait au monde, et le sol ne peut se comparer à aucun autre pour la fertilité. D'après sa situation, on devrait le regarder comme un pays très chaud, puisqu'il est tout près de l'équateur; mais, d'un côté, la proximité des hautes Cordillières ou Andes, et de l'autre l'Océan du sud, en modèrent la chaleur jusqu'à la température d'un agréable printemps. Toutes les plantes d'Europe y réussissent aussi bien que dans leur sol natal. Les bêtes à cornes et les chevaux qu'on y a introduits surpassent actuellement en grandeur et en beauté les plus belles races de l'Espagne, d'où ils sont provenus. En un mot, ce climat fortuné jouit de tous les avantages de la délicieuse province de Quito sans en avoir les inconvéniens; car il est exempt des orages et des tremblemens de terre, qui sont un

si terrible fléau pour les habitans de cette province.

Lima et Saint-Iago, les capitales du Pérou et du Chili, commercent entre elles par mer, quoiqu'elles ne soient pas situées directement sur l'Océan, mais sur des fleuves, à l'embouchure desquels on a bâti deux petites villes, qui s'appellent *Calao* et *Valparaiso;* et c'est là que sont les ports de Lima et de Saint-Iago. Avant que l'on eût porté la navigation au point où elle est aujourd'hui, on n'osait pas, en partant de Calao ou de Valparaiso, hasarder de perdre les côtes de vue, de peur de s'égarer dans le vaste Océan du Sud. Mais ces côtes, comme vous le voyez sur la carte, font un très grand contour; et vous n'ignorez pas que la navigation près des côtes est plus difficile et plus dangereuse qu'en pleine mer. On mettait alors une année à faire le trajet de Calao à Valparaiso.

On a suivi pendant un siècle entier cette longue et pénible route. Enfin un pilote expert s'en fraya une nouvelle en s'avançant plus loin en mer, où il trouva les vents alisés, une navigation plus accélérée, et moins d'écueils, de manière qu'il fit ce trajet en un mois de temps.

Ce pilote avait mérité une récompense; mais l'inquisition envisagea la chose sous un tout autre point de vue. Trop ignorante pour concevoir les avantages de la nouvelle route que

cet intrépide pilote avait découverte, elle jugea que, pour avoir exécuté en aussi peu de temps un aussi long voyage, il fallait qu'il fût sorcier. Il fut emprisonné comme tel, et on préparait déjà le bûcher où cet infortuné, selon l'usage de cet abominable tribunal, devait être brûlé vif.

Par bonheur le prudent pilote avait tenu un journal détaillé de son voyage, où il avait marqué avec beaucoup d'exactitude le chemin qu'il avait fait chaque jour ; il y eut recours pour sa justification ; et comme ce journal rendait la célérité de son voyage facile à concevoir, même pour les plus ignorans, il ne fut pas possible de le condamner.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Almagro était enfin arrivé au Chili, et avait trouvé que c'était un pays excellent; mais il trouva aussi dans les naturels de ces belles contrées de tout autres gens que les débonnaires et patiens Péruviens. C'était une nation guerrière, qui ne paraissait nullement dispo-

sée à recevoir de bon gré le joug de la servitude : elle était composée d'hommes hardis, libres et robustes. A la vérité, ils furent d'abord interdits à l'apparition d'une armée européenne et des effets de nos armes à feu; mais ils se remirent assez promptement de leur surprise pour faire face à ces nouveaux venus; et quoiqu'ils eussent le dessous à chaque escarmouche, ils ne continuaient pas moins à se défendre vigoureusement et à disputer avec la plus constante opiniâtreté chaque pied de terrain qu'ils voulaient envahir; ce qui, joint à un incident particulier, obligea Almagro de renoncer pour le moment à cette conquête et de retourner au Pérou. C'était une conjuration ourdie contre sa vie par l'infâme Philippino.

Ferdinand. Ce Philippino était un monstre exécrable.

M. Hunter. Aussi en a-t-il reçu la récompense. Ecoutez quelle a été sa fin. Dès qu'il s'aperçut que sa nouvelle trahison était découverte, il chercha à s'évader, mais on le poursuivit; il fut rattrapé, et après l'avoir convaincu de son forfait on le condamna à être écartelé.

Avant de mourir il confessa qu'il avait fait périr l'infortuné Atahualpa par de fausses accusations; et ce crime seul méritait le supplice qu'il souffrit pour tous ses forfaits.

Ferdinand. Voici encore un des assassins

d'Atahualpa qui en a reçu la récompense qu'il méritait.

M. Hunter. Tous les autres la recevront aussi; ayez seulement un peu de patience.

Dans le temps même où cette conjuration fut découverte et punie, il survint au Pérou un autre événement tout aussi désagréable qui accéléra le retour d'Almagro. Il reçut avis que tout y était en confusion, parce que l'Inca Manco, soutenu par ses peuples, avait pris la courageuse résolution de secouer le joug insupportable de la domination espagnole. Je vais vous apprendre comment il conçut et mûrit ce vigoureux dessein.

Après le départ d'Almagro, on se saisit de l'Inca, je ne sais sous quel prétexte, et le traitant en malfaiteur, on le gardait enchaîné. Le gouverneur Pizarre avec un détachement de ses troupes était allé à Lima, sa nouvelle ville, et avait permis à ceux qu'il laissait à Cusco de faire des incursions dans les provinces qui n'étaient pas encore complétement soumises à la domination espagnole, en sorte qu'il restait peu de monde dans la capitale. Malgré le soin avec lequel on gardait le prisonnier, il trouva le moyen d'instruire quelques-uns des chefs de la nation du triste état où il se trouvait.

Déjà depuis long-temps ils avaient ouvert les yeux sur les malheurs de leur patrie ; mais, dispersés dans les montagnes, les uns d'un côté

les autres de l'autre, ils n'avaient aucune facilité pour se concerter et se réunir sous les bannières d'un chef commun. Les rigueurs exercées envers l'Inca les aigrirent encore davantage, et tous étaient prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la délivrance de leur prince et de leur patrie.

Dans cet intervalle Ferdinand Pizarre revint d'Espagne, et alla joindre ses deux frères Juan et Gonzalès à Cusco. Celui-ci, le plus doux et le plus sensible des Pizarre, eut pitié du prince captif, et soulagea sa misère autant qu'il était en son pouvoir. L'Inca conçut pour lui la plus grande confiance, et se hasarda à lui demander la permission d'assister à un fête solennelle que sa nation avait coutume de célébrer chaque année à quelques lieues de Cusco. Ferdinand y consentit, et l'Inca sortit de prison pour se rendre à la fête.

A peine le bruit de la liberté de l'Inca se fut-il répandu, que les principaux de la nation accoururent de toutes parts sous le prétexte de la fête, pour affranchir leur patrie sous la conduite de leur légitime souverain, et se laver eux-mêmes de l'opprobre d'être demeurés si long-temps tranquilles spectateurs de la tyrannie de ces étrangers. On arbora l'étendard de la guerre, et dans un instant tout le Pérou fut sous les armes. Un grand nombre d'Espagnols, qui dans la plus grande sécurité s'étaient répan-

dus en petits corps isolés dans les provinces, furent tout à coup assaillis et taillés en pièces. Il arrivait de tous côtés une affluence de guerriers qui ne respiraient que la vengeance ; et Manco se vit en peu de temps à la tête d'une si puissante armée, qu'il s'avança, si l'on en croit les historiens espagnols, avec deux cent mille hommes contre Cusco, et fit marcher contre Lima des forces équivalentes pour attaquer en même temps ces deux villes à la fois.

Les trois Pizarre, qui commandaient à Cusco dans le temps que Manco l'investit, n'avaient sous leurs ordres que cent soixante-dix Espagnols, de manière qu'ils pouvaient à peine opposer un seul homme contre chaque millier de ceux de leurs ennemis. Juan, l'un de ces trois frères, et le plus humain de tous, fut tué d'un coup de pierre à la première escarmouche.

Les deux capitales, Lima et Cusco, se trouvaient investies et resserrées de tous les côtés; les petits corps espagnols épars étaient dans une position d'autant plus cruelle qu'on leur avait coupé tous les moyens de s'en donner réciproquement avis.

Le nombre des Espagnols qui avaient été tués au commencement des hostilités montait à six cents. Les Péruviens s'emparaient de leurs chevaux, et tâchaient d'imiter leur manière de faire la guerre. Ils se tenaient comme eux en rangs serrés ; ils se servaient des lances, des

sabres et des boucliers qu'ils leur avaient enlevés, comme ils avaient vu les Espagnols s'en servir, et eurent même la hardiesse de tirer avec leurs fusils. L'Inca et d'autres chefs montaient les chevaux qui avaient été pris ; et quoique cette imitation de l'art militaire des Européens fût encore bien informe, elle ne laissa pas d'augmenter la supériorité que les Péruviens avaient déjà acquise par leur nombre sur les petites bandes des Espagnols.

L'extrémité à laquelle ces derniers se trouvaient réduits augmentait chaque jour. Manco se rendit maître d'une partie de la ville de Cusco, et serra de très près les deux Pizarre dans le quartier où ils cherchaient encore à se maintenir. L'incertitude du sort de leur frère à Lima rendait leur situation encore plus cruelle ; car toutes les tentatives qu'ils avaient faites de part et d'autre pour se donner de leurs nouvelles avaient échoué, les chemins de Lima à Cusco étant si bien interceptés que toute communication était devenue absolument impossible. La position où se trouvait le gouverneur était cependant beaucoup plus supportable que celle de ses frères ; car la proximité de la mer lui procurait la facilité de recevoir de temps à autre de nouvelles recrues qui lui venaient de Panama, et d'augmenter ainsi ses forces.

Pour mettre ses gens dans la nécessité de

vaincre ou de périr, il renvoya ses vaisseaux. En même temps, à mesure qu'il lui arrivait de nouveaux renforts, il faisait partir un petit détachement sous la conduite de quelques braves officiers, pour voler au secours de ses frères de Cusco. Mais quelle eût été sa consternation s'il eût appris chaque fois le sort qu'ils avaient essuyé! Son cousin, *don Diègue Pizarre*, qu'il avait fait partir avec soixante-dix cavaliers, fut assailli dans un passage étroit, et massacré avec toute sa troupe jusqu'au dernier homme. *Gonzalez de Tapia*, autre officier, à la tête de quatre-vingts hommes, subit le même sort. Après eux, *Morgoveyco* et *Gayete*, qui avaient été détachés chacun avec un corps différent, ne purent échapper à une semblable destinée. C'est ainsi que plus de trois cents Espagnols perdirent la vie, sans qu'il en échappât un seul pour apprendre le désastre des autres.

Enfin le gouverneur Pizarre, au moyen d'un renfort considérable que lui avait amené *Alphonse de Alvarado*, frère du commandant de ce nom qui nous est déjà connu, se vit en état de se montrer en rase campagne, et de faire face à l'ennemi. Il profita sans délai de cet avantage, fit une vigoureuse sortie, et battit complétement les Péruviens, qu'il poursuivit jusque dans les montagnes. Il put alors respirer plus à son aise. Mais sa présence étant indispensable à Lima, il se vit obligé de confier la dé-

livrance de ses frères, dont le sort était encore pour lui un pénible secret, à ce même Alvarado, qui, par son arrivée, l'avait sauvé lui-même.

Ce dernier, en conséquence, se mit en marche pour Cusco avec trois cents hommes, auxquels, peu de temps après, deux cents autres se joignirent.

Les Péruviens essayèrent aussi de les couper, mais ils ne purent en venir à bout : il leur échappa heureusement, et vola au secours des deux frères qui se trouvaient réduits à la dernière extrémité.

Mais avant qu'il fût arrivé à Cusco, la scène y avait changé par un événement qu'aucun de vous ne pourrait prévoir, et qu'ainsi je dois vous raconter avant d'aller plus loin.

A son retour du Chili, Almagro dirigea sa marche vers Cusco, sans rien savoir de ce qui s'y était passé durant son absence. Il reçut chemin faisant la patente que Ferdinand lui avait apportée, par laquelle l'empereur lui octroyait le gouvernement indépendant des pays situés au sud, en-delà des bornes du district de Pizarre. Plus il réfléchissait sur le contenu de ce titre, et plus il restait convaincu que, suivant la volonté du monarque, la ville de Cusco était comprise dans son gouvernement, et non pas dans celui de Pizarre; il résolut en conséquence de s'en emparer, et de faire valoir ses droits.

Lorsqu'il approcha de cette capitale, il fut bien surpris d'apprendre que le tiers en avait été brûlé ; que Manco était maître d'un autre tiers, et que le troisième était bien encore à la vérité au pouvoir de Pizarre, mais qu'il courait les plus grands dangers d'être également emporté par les Péruviens. Il ignorait complétement toutes les particularités de cet événement imprévu ; et pour se procurer des renseignemens plus circonstanciés et plus sûrs à ce sujet, il ralentit sa marche, et s'avança avec plus de précautions.

Les deux partis entrèrent en négociation avec lui, pour s'assurer de son amitié et de son assistance. L'Inca sentait combien il lui serait avantageux d'avoir cet Européen pour allié : et les Pizarre savaient qu'ils seraient perdus aussitôt qu'il se joindrait à leurs ennemis. Il exigeait que l'on reconnût ses droits sur Cusco, et qu'on lui remît cette ville; condition à laquelle l'Inca ne répugnait pas moins que les Pizarre. Enfin le premier, perdant l'espoir de l'engager à se désister de ses prétentions, rompit ces négociations inutiles, et voulut décider la question les armes à la main. Mais cette fois encore la discipline européenne l'emporta sur le nombre. Manco battu se vit contraint de lever le siége de Cusco, et d'aller chercher son propre salut dans les montagnes.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Il ne restait plus actuellement qu'Espagnols contre Espagnols. Almagro persista dans ses demandes, et les Pizarre dans leur refus. Le premier s'était avancé jusqu'aux portes de la ville; et comme sa franchise, sa bonne foi et sa magnanimité lui avaient gagné l'affection des soldats, qui le préféraient aux rigides et artificieux Pizarre, une partie de leur garnison passa de son côté, et le mit en état de s'emparer une nuit, par surprise, de Cusco. Cette attaque fut tellement imprévue et exécutée avec tant de célérité, que les Pizarre ne s'en aperçurent que lorsque Almagro se trouvait déjà avec sa troupe devant leur maison, dont il leur ferma toute issue. On les somma de se rendre; mais, conservant tout leur courage et leur présence d'esprit, ils barricadèrent leur porte, et se défendirent avec opiniâtreté, jusqu'à ce que, leurs forces étant épuisées, ils furent enfin contraints de s'aban-

donner à leur sort. On les fit prisonniers sans capitulation et garder soigneusement.

Tel était l'état des choses à Cusco lorsqu'Alvarado, qui ignorait tout ce qui s'était passé jusqu'alors, parut avec son armée devant cette capitale; il ne lui restait plus qu'une rivière à traverser pour s'y rendre. Mais quel fut son étonnement d'en voir la rive opposée occupée par des Espagnols qui se disposaient à le recevoir en ennemi! Il ne pouvait concevoir ce que cette singulière scène signifiait, jusqu'au moment où il fut enfin instruit de tout ce qui venait de se passer par Almagro lui-même, qui cherchait à le gagner. Il fit en vain tout son possible pour l'engager à abandonner le parti de Pizarre et à se ranger du sien. Il tâcha de le décider par des présens; il lui fit les promesses les plus séduisantes, mais le tout inutilement : la fidélité d'Alvarado était incorruptible, et rien ne pouvait l'ébranler... N'est-ce pas, mes enfans, qu'on respire à son aise lorsqu'on rencontre de pareils exemples de vertu parmi tant de traits qui déshonorent l'humanité?

Mais vous allez voir de nouveaux traîtres. Il y avait dans l'armée du fidèle Alvarado un officier qui, par avarice ou par animosité contre les Pizarre, était disposé à trahir son commandant. Il trouva des complices de son infamie, et séduisit une partie de ses camarades.

Il concerta si bien son plan avec Almagro, qu'une nuit l'armée ennemie se trouva au milieu de son camp et lui-même prisonnier. On avait même eu l'adresse d'écarter ses armes et celles de ses plus intimes amis, afin de les mettre entièrement hors d'état de faire la moindre résistance. La plus grande partie du corps qu'Alvarado commandait étant dans le complot, le reste se vit contraint de céder au nombre; en conséquence ils mirent bas les armes, et furent emmenés à Cusco.

Charles. Quelle fut la conduite d'Almagro envers les Pizarre ses prisonniers? Il ne les traita pas mal sans doute?

M. Hunter. Je suis charmé que la réponse que j'ai à faire sur cette question soit de nature à pouvoir vous réconcilier en quelque sorte avec le caractère d'Almagro.

Il délibéra avec ses amis sur ce qu'on ferait de ses prisonniers. Les plus déterminés d'entre eux décidèrent unanimement qu'il fallait sur-le-champ envoyer à l'échafaud, et les Pizarre, et Alvarado, et ceux de leurs partisans que l'on n'avait pu corrompre. Ils démontrèrent que c'était l'unique moyen de se délivrer de toute inquiétude : que, par ce seul coup, on enlèverait au gouverneur Pizarre les plus fermes soutiens de sa domination, et qu'on l'affaiblirait tellement qu'il serait facile ensuite de l'écraser lui et le reste de ses forces; qu'alors

Almagro n'aurait plus de rival à redouter; qu'ils le reconnaîtraient tous avec joie pour chef, et qu'il se verrait ainsi paisible possesseur de l'empire du Pérou.

Almagro les écouta attentivement. Il convint de la justesse de leurs raisons; mais il déclara que l'honneur et l'humanité l'empêchaient de suivre cet avis. Il porta la générosité plus loin; car, quoiqu'il fût très probable qu'en marchant de suite contre Lima avec ses troupes victorieuses il exterminerait Pizarre et tous ses partisans, et qu'il le fût encore davantage que ces dissensions, au point où elles étaient parvenues, ne pourraient se terminer que par les armes, il voulut se borner à sa propre défense, afin de n'être coupable en rien de tout le sang qui serait répandu dans cette guerre civile, devenue inévitable.

Dans cette résolution, il retourna vers Cusco pour y attendre le parti auquel le gouverneur Pizarre se déterminerait.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Il est temps, mes enfans, de porter de nouveau notre attention sur Pizarre, pour voir par quels moyens il se tirera de la position critique où il se trouve.

Il n'avait encore rien appris de tout ce qui s'était passé à Cusco et aux environs; il en reçut enfin des nouvelles, et chaque mot était pour lui un coup de foudre. La mort de son frère Juan, le retour d'Almagro, la prise de ses deux autres frères, la perte de la capitale, la défaite de son fidèle ami Alvarado, etc., que d'événemens, dont un seul aurait suffi pour faire perdre la tête à un homme moins ferme que lui! Mais il avait une âme assez forte pour soutenir ces orages redoublés; il connaissait la candeur d'Almagro, et savait combien lui-même était fertile en ruses et en expédiens; c'est sur ces deux bases qu'il fonda l'espoir de la prochaine amélioration de ses affaires. Comme il attendait sous peu un ren-

fort considérable de Panama, il lui était essentiel de gagner du temps, et de tenir son rival en action jusqu'à ce qu'il eût des forces égales ou même supérieures aux siennes.

Il sut si bien traîner les négociations en longueur, qu'il parvint aisément au but qu'il s'était proposé. Tantôt il semblait consentir aux propositions d'Almagro, et tantôt il faisait naître des incidens que son loyal antagoniste n'avait point prévus. Il parvint ainsi à tenir plusieurs mois Almagro dans l'inaction.

Il n'y restait pas de son côté. Il profita de cet intervalle pour se procurer des renforts considérables en hommes et en munitions; et il était sur le point de se montrer à découvert lorsque la fortune le favorisa d'un nouveau secours auquel il s'attendait bien peu. Son frère Gonzalez et Alvarado trouvèrent non-seulement le moyen de se sauver de leur prison, mais encore de détacher du parti d'Almagro soixante cavaliers, avec lesquels ils vinrent le joindre. La joie de Pizarre pour cet heureux événement ne peut se comparer qu'à la douleur que ressentit Almagro de perdre deux otages dont la liberté était si importante pour son rival.

Mais Ferdinand, l'autre frère de Pizarre, restait encore dans les fers, et il était important de lui procurer sa liberté avant de lever le masque. La chose était d'autant plus difficile qu'il était gardé plus étroitement depuis l'éva-

sion d'Alvarado et de Gonzalez. Pizarre en vint cependant à bout au moyen d'une nouvelle perfidie; il témoigna le désir le plus marqué pour une réconciliation, et proposa de soumettre à l'empereur la décision de leurs difficultés. Almagro ayant acquiescé à cette proposition, l'artificieux négociateur fit un pas de plus, en demandant à son rival de rendre la liberté à son frère, qu'ils enverraient en Espagne comme leur plénipotentiaire réciproque, pour exposer à l'empereur l'état et l'objet de leurs différends. Ce stratagème lui réussit, et Ferdinand fut mis en liberté. Alors l'insigne hypocrite leva le masque; et au grand étonnement d'Almagro, il lui déclara sans détour que leurs dissensions étaient de nature à ne pouvoir se terminer par des paroles, mais par l'épée.

Arrêtons-nous ici un moment pour nous livrer à l'indignation qu'un procédé si infâme vous inspire. Y en aurait-il un seul parmi vous, après les traits que nous venons de voir, qui pût conserver quelque estime et le moindre attachement pour Pizarre, qui voulût vivre avec ce misérable, et en faire son ami?

Non, sans doute. Apprenez de là, mes jeunes amis, que les talens les plus distingués (car le rusé Pizarre n'en manquait pas) ni même les actions les plus éclatantes ne peuvent pas rendre un homme estimable lorsqu'un naturel

droit, franc et ouvert ne les accompagne pas. La ruse et l'hypocrisie déshonorent la nature humaine, et lui impriment une marque d'infamie que le plus haut mérite ne saurait jamais effacer.

Pizarre, comme vous venez de l'entendre, changea de langage et de conduite dès le moment qu'il eut entre ses mains ceux pour la vie desquels il avait des inquiétudes. Son armée s'était renforcée à un degré jusqu'alors inconnu dans le Nouveau-Monde : elle était surtout remarquable par deux compagnies entières de fusiliers, circonstance extraordinaire pour le temps, car les armes à feu n'étaient pas encore, en Europe même, généralement employées. S'apercevant de la fureur et du désir de vengeance qui animait ses frères contre Almagro, dans le sang duquel ils brûlaient de laver le ressentiment de leur captivité, il leur confia le commandement de la plus grande partie de son armée, qui se mit bientôt en marche pour commencer le premier acte de cette guerre civile. Ils étaient obligés de passer une partie des Andes ou Cordillières, et on croit communément que si Almagro s'était posté avantageusement, comme il le pouvait, dans les défilés de ces montagnes, il aurait réussi, avec sa petite armée, à détruire celle de ses ennemis, qui était composée de sept cents hommes. Cette opinion devient encore plus vraisemblable quand on considère

l'effet du climat de cette contrée, effet dont l'action a été confirmée par tant d'expériences qu'on ne saurait la révoquer en doute.

JOHN. Quel est cet effet ?

M. HUNTER. On assure que tous ceux qui quittent les plaines de Quito pour traverser les Andes, toujours couvertes de neiges, sont bientôt atteints de cette maladie à laquelle presque tous les gens de mer sont sujets à leur premier voyage, et à laquelle ils ont donné pour cette raison le nom de *mal de mer*. Toi, Ferdinand, qui as souffert cette incommodité avec moi, tu pourras en faire une petite description à tes camarades.

FERDINAND. Je frissonne encore quand j'y pense ! On commence par avoir des vertiges; bientôt tout semble tourner autour de soi, mer, vaisseau, et généralement tous les objets qui se présentent; les yeux ont peine à rester ouverts. On devient pâle comme la mort; on ne peut plus marcher ni rester debout, on peut à peine se traîner, et on est tourmenté de cruelles angoisses. Veut-on se lever et essayer de faire un pas, on tombe tout de son long sans pouvoir se relever. Les sensations que l'on éprouve sont semblables à celles qui précèdent un évanouissement; quoique nous eussions l'estomac vide, nous vomissions continuellement, et cet état douloureux ne fut pas celui d'un moment. Il continua chez nous deux jours et deux nuits,

parce que le temps fut orageux pendant tout cet intervalle.

M. Hunter. Eh bien, cette même maladie dont tu viens de nous faire un tableau si effrayant doit aussi attaquer ceux qui passent des plaines chaudes de Quito au travers des montagnes froides qui les entourent. Quelle facilité n'aurait donc point trouvée Almagro à détruire l'armée des Pizarre s'il était allé au-devant d'eux jusqu'aux défilés de ces montagnes! Mais il ne le fit pas, et préféra, pour deux raisons, d'attendre l'ennemi dans les plaines de Cusco. La première était qu'il voulait éviter de passer pour être l'agresseur dans la guerre civile qui allait commencer; et l'autre que, sa cavalerie étant supérieure à celle de l'ennemi, il voulait lui conserver du terrain. Il se contenta donc de fortifier Cusco le mieux qu'il lui fut possible, et il rangea son armée en bataille dans la position qu'il jugea lui être la plus favorable.

Malheureusement il ne se sentait pas en état de se mettre lui-même à la tête. Son grand âge et toutes les fatigues qu'il avait essuyées l'avaient tellement affaibli qu'il ne pouvait plus se soutenir. Il se vit donc obligé d'en confier le commandement à *Orgognes*, officier brave à la vérité, intrépide, serviteur dévoué à son chef, mais qui ne possédait pas sur les soldats tout l'ascen-

dant que s'était acquis le vieux Almagro, qui était aimé et respecté de tous.

Le jour décisif approchait; les Pizarre, après avoir franchi heureusement les montagnes, s'avançaient dans les plaines de Cusco. Les armées étaient en présence l'une de l'autre et se préparaient au combat. L'étendard impérial flottait des deux côtés, et le spectacle terrible et sanglant que l'on allait donner avait attiré une foule immense de naturels du pays, qui, postés sur les hauteurs, se préparaient à régaler leurs yeux du massacre que la fureur aveugle des oppresseurs de leur patrie allait occasionner entre eux. Almagro, malade, se fit aussi transporter de la ville sur une hauteur d'où il pouvait voir le champ de bataille, et être ainsi témoin de l'affaire qui allait s'engager.

Le carnage commença; on combattit de part et d'autre avec un courage qui mériterait toute notre admiration si nous pouvions oublier que c'est l'ambition et l'intérêt qui en sont les ressorts. Mais les lignes avancées d'Orgognes avaient tellement souffert du premier choc qu'elles avaient essuyé, qu'on les vit bientôt mollir, céder et ne plus écouter la voix des chefs qui les rappelait au combat et à l'ordre. Dès ce moment Orgognes se regarda comme perdu, et résolut de ne point survivre à son malheur et à celui de son chef. Saisi de douleur, entraîné par son désespoir, il s'écria en com-

mandant une seconde attaque : « Par le Dieu » tout puissant, je ferai mon devoir, et cher- » cherai la mort ! Me suive qui voudra ! » En prononçant ces mots il s'élance sur la troupe que commandaient Gonzalez Pizarre et Alvarado : les soldats se mêlèrent, et le combat devint extrêmement meurtrier.

Orgognes lui-même reçut une blessure à la tête, parce que son casque avait été fracassé par une balle de mousquet, mais il ne cessa pas pour cela de combattre. Altéré de sang, il perça encore de sa propre main deux soldats ennemis; et, remarquant un domestique de Ferdinand Pizarre, vêtu plus magnifiquement que les autres, il le prit pour son maître, se jeta sur lui, et lui enfonça sa lance dans la bouche.

Orgognes fut ensuite assailli par tant d'ennemis à la fois, que la défense la plus opiniâtre et la plus vigoureuse ne put le sauver; deux cavaliers s'en saisirent et le désarmèrent. Ces soldats, en qui toute humanité n'était pas encore éteinte, se contentèrent d'en avoir fait leur prisonnier; mais pendant qu'ils l'emmenaient, il en survint un troisième, qui, croyant avoir reçu de lui autrefois une offense personnelle, fut assez inhumain pour abattre d'un seul coup la tête de cet homme sans défense. De semblables barbaries se commettaient encore ailleurs, quoique Ferdinand Pizarre et ses principaux officiers, aussitôt qu'ils virent que la victoire

s'était déclarée pour eux, fissent tous leurs efforts pour éviter une plus grande effusion de sang. *Ruydias*, officier du parti de Pizarre, avait eu le bonheur d'arracher un de ses amis au fer d'un soldat, et, pour le garantir de toutes nouvelles violences, il l'avait fait monter en croupe derrière lui; mais un furieux le perça de sa lance, et le fit tomber mort.

Maintenant, mes enfans, tournez vos regards du côté de la montagne où le vieil Almagro est le triste témoin de la défaite totale de son armée, sans pouvoir y apporter le moindre remède. L'inquiétude, la colère et la rage s'emparaient tour à tour de son âme toujours guerrière, malgré son grand âge, et prête à succomber au chagrin de sa propre impuissance et de l'inutilité des efforts de ses partisans. Voyant enfin que tous se sauvaient, il voulut aussi chercher son salut dans la fuite; mais il tomba vivant entre les mains de ses ennemis.

Puisse le ciel le consoler de ses infortunes! puisse-t-il inspirer à ses vainqueurs des sentimens d'humanité propres à adoucir, en quelque manière, la rigueur de son sort, qui est à présent en de très mauvaises mains.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

La ville de Cusco se rendit, sans aucune résistance, au vainqueur. Almagro fut chargé de chaînes, et on le garda, comme un prisonnier d'état, avec les plus grandes précautions. Le résultat des résolutions qu'on prit à son égard resta caché plusieurs mois. Pendant ce temps-là les Pizarre avaient eu soin d'écarter de Cusco tous ceux qu'ils connaissaient lui être fidèlement attachés; et ils avaient su persuader aux chefs les plus actifs de faire une expédition dans les provinces reculées du royaume, qui n'étaient point encore soumises à la domination espagnole. Ceux du parti d'Almagro, qui étaient d'un caractère entreprenant, profitèrent de cette occasion pour sortir d'un lieu où leur chef était aux fers, et dont ils jugeaient impossible de pouvoir le tirer. C'est ainsi que Cusco fut débarrassé de tous ceux dont la présence avait obligé les Pizarre à garder le secret sur leur sanguinaire dessein.

Après leur départ, rien ne les gêna : et, pour

donner à leur cruauté une apparence de justice, ils érigèrent un tribunal criminel qui devait prononcer la sentence de cet infortuné vieillard. On l'accusait de haute trahison, ou, ce qui revient au même, d'un délit contre le pouvoir législatif de l'état. Il avait été rebelle, disait-on, aux ordres de l'empereur, et avait empiété sur les droits du gouverneur, dans un temps où la volonté du maître n'était pas encore connue, et que les bornes du gouvernement de Pizarre n'avaient pas été fixées. C'est en vain qu'Almagro protestait qu'il n'avait jamais voulu nuire aux droits de son ancien associé, et qu'il ne s'était emparé de Cusco que parce que cette ville semblait lui appartenir par la teneur des lettres patentes qui lui avaient été octroyées : tout cela fut inutile, on n'eut aucun égard à ses raisons, et il fut condamné à mort.

Almagro s'était montré en mille occasions avec la plus grande intrépidité, et au-dessus de la crainte de la mort; cependant il n'apprit pas sa condamnation sans la plus vive émotion. L'idée de périr comme un malfaiteur par la main du bourreau le fit frémir, et abattit entièrement son courage et sa fermeté; de sorte qu'il eut recours aux larmes et aux prières pour attendrir la dureté de ses vainqueurs et les porter à la commisération. Il leur rappela les liens sacrés de l'amitié qu'ils s'étaient jurée, leur

frère et lui, et l'humanité avec laquelle il en avait agi lui-même envers eux lorsqu'ils étaient ses prisonniers : il les conjura d'avoir pitié de son grand âge et de sa faiblesse, de lui permettre de consacrer le peu de jours qui lui restaient encore à vivre au repentir de ses fautes et aux moyens de fléchir le juge suprême devant lequel il allait bientôt paraître.

Nombre d'anciens soldats ne purent s'empêcher de verser des larmes aux discours touchans de ce vénérable vieillard; mais le cœur des Pizarre fut inflexible; ils se permirent même d'insulter à sa faiblesse, lui disant qu'il ne convenait pas à une grande âme de mendier sa vie; qu'il devait rassembler tout son courage, et aller au-devant d'une mort inévitable avec la constance d'un chrétien et la bravoure d'un gentilhomme. Les barbares!

Almagro s'abaissa encore à réitérer ses supplications pour émouvoir la compassion de ses meurtriers; mais voyant l'inutilité de ses efforts, et l'irrévocabilité de sa sentence, il reprit sa première fermeté, et leur dit avec une noble résignation : « Délivrez-moi donc de cette vie, » et que votre cruauté se rassasie de mon sang ! » Là-dessus il s'occupa fort tranquillement de son testament, par lequel il instituait l'empereur et son fils unique ses héritiers; après quoi on l'étrangla en prison, dans la soixante-dix-septième année de son âge, et son cadavre fut

ensuite décapité à Cusco, sur la place publique.

De tous ceux qui furent sensibles à la mort d'Almagro, aucun ne le fut davantage que Diègue Alvarado, officier de mérite.

Thiéri. Etait-ce ce même Alvarado qui demeura si fidèlement attaché à Pizarre ?

M. Hunter. Non : celui-là s'appelait *Alfonso*, et celui dont je vous parle maintenant *Diégo*.

Diégo d'Alvarado ressentit une douleur d'autant plus vive du destin de son ami, qu'il se reprochait d'y avoir contribué en quelque chose, par les conseils qu'il lui avait donnés de rendre la liberté à Ferdinand Pizarre : aussi prit-il la résolution de tout hasarder pour tirer vengeance de ses meurtriers.

Dans cette vue, il profita de la première occasion de retourner en Espagne. Aussitôt qu'il y arriva, il se rendit à la cour, et peignit à l'empereur avec des couleurs si vives l'indomptable ambition des Pizarre et leur inhumanité, qu'on en eut horreur. Il ne s'en tint pas là ; il demanda la permission de soutenir la justice de ses accusations l'épée à la main, en provoquant François Pizarre, qu'il chargeait d'être l'auteur de tous ces maux, à un combat singulier, en public, selon l'usage de ces temps. Avant que l'empereur donnât une réponse décisive, le brave Alvarado mourut, et même si promptement, que bien des gens soupçonnèrent les amis

des Pizarre de l'avoir fait empoisonner pour s'en débarrasser.

Quoi qu'il en soit, ses accusations avaient fait une profonde impression sur l'esprit de l'empereur et de ses ministres; mais on ne savait quel parti prendre, parce que les Pizarre avaient une si grande puissance dans les contrées qu'ils avaient conquises, qu'il paraissait très dangereux de rien entreprendre contre eux par la force.

Ferdinand. Oh! que j'aurais de chagrin, si ces monstres échappaient à la punition due à leurs crimes!

M. Hunter. Encore un peu de patience, mon ami, et tu verras de quelle manière l'humanité fut vengée.

Pendant qu'on délibérait, il vint à l'esprit de Ferdinand Pizarre de faire lui-même un voyage en Espagne, dans le dessein de rendre compte à la cour de sa conduite et de celle de ses frères. Ses amis lui conseillèrent de n'en rien faire, ou du moins de suspendre jusqu'à ce qu'on sût de quelle manière la cour aurait pris l'exécution d'Almagro; mais Ferdinand, par folle témérité, ou par confiance en la bonté de sa cause, dédaigna ces avis, et rien ne put le retenir.

En prenant congé de son frère François, il lui conseilla de se tenir en garde contre les partisans d'Almagro, de ne point permettre qu'ils s'assemblassent au nombre de plus de sept, par-

ce qu'ils pourraient machiner quelque attentat contre sa vie; mais il semblait que la providence les avait aveuglés : chacun d'eux voyait le danger que courait l'autre sans s'apercevoir du sort qui l'attendait.

Ferdinand parut à la cour d'Espagne avec une pompe vraiment royale, et chercha à détruire les accusations d'Alvarado, à justifier sa conduite et celle de ses frères en soutenant qu'Almagro avait été l'agresseur, et qu'ainsi on avait dû le traiter en rebelle. Mais quoique la cour ne fût pas encore assez instruite pour pouvoir prononcer sur cette question, et savoir de quel côté étaient les plus grands torts, elle vit très clairement que les Pizarre en avaient agi en toutes occasions avec trop de tyrannie. On résolut donc avant tout de s'assurer de Ferdinand. On le mit en prison, et je n'aurai plus désormais occasion de parler de lui, car il y resta plus de vingt ans : je ne trouve nulle part rien qui puisse nous apprendre s'il y a terminé ses jours, ce qui est le plus probable, ou si on lui a rendu la liberté peu de temps avant sa mort.

François Pizarre n'avait aucune inquiétude pour lui-même, et la cour d'Espagne trouvait qu'il était dangereux de l'obliger à rendre compte : elle désirait cependant être instruite à fond de l'état des choses au Pérou. On résolut d'y envoyer un commissaire pour examiner soi-

gneusement tout ce qui s'y était passé, recevoir toutes les dépositions, et statuer ensuite au nom de l'empereur sur la manière dont on gouvernerait à l'avenir ce grand royaume.

Une commission aussi importante demandait un homme intègre et d'une grande capacité. On fut assez heureux pour le trouver en la personne de *Vasca de Castro*, qui réunissait à de grands talens la probité la plus scrupuleuse et une fermeté à toute épreuve. Pendant qu'il s'occupe des préparatifs de son voyage, retournons au grand théâtre du Pérou, pour y être spectateur des scènes qui s'y passeront avant son arrivée.

Pizarre, après s'être défait de son rival, régnait au Pérou avec une autorité et un pouvoir presque illimités; il distribuait arbitrairement des dignités et des fonds de terre; et il ne montra à cet égard ni équité ni sagesse. Il s'appropria pour lui, ses frères et ses favoris, les terres les plus fertiles et les plus agréablement situées; et ceux auxquels la valeur et les services donnaient des droits à des récompenses distinguées durent se contenter du rebut. On mit complétement de côté les plus braves et les plus méritans du parti d'Almagro, qui se voyaient ainsi tomber peu à peu dans la plus grande pauvreté. L'histoire nous a conservé à ce sujet un trait qui mérite d'être raconté. Douze gentilshommes qui, sous le commande-

ment d'Almagro, avaient rempli les premières places militaires de son armée, vivaient ensemble dans la même maison, et cela dans une si grande pauvreté, qu'ils n'avaient entre eux tous qu'un seul habit, dont se couvrait chaque fois celui qui avait à sortir, et les onze autres devaient rester au logis.

Charles. N'avaient-ils donc point d'amis parmi les officiers qui eussent pu leur donner un de leurs habits?

M. Hunter. Ils en avaient eu; mais dans la crainte de déplaire au gouverneur, chacun avait rompu tout commerce avec eux. Il n'y avait plus personne qui osât se hasarder de les loger, de les entretenir, ni même seulement de leur parler. Jugez vous-mêmes quel devait être le ressentiment de ces hommes, de se voir ainsi déchus de l'aisance et de la considération dont ils jouissaient auparavant, et les risques que Pizarre courait en s'attirant par des procédés aussi injustes et une partialité aussi marquée, l'animosité et la haine de tant de gens dont il ne pouvait ignorer le courage et la résolution!

Mais cet homme était tellement aveuglé ou si follement téméraire, qu'il ne voyait pas ou méprisait le danger auquel il s'exposait; car il continua d'élever ses favoris, dédaignant les murmures de ceux qui étaient sacrifiés. Benalcazar, le conquérant de Quito, fut de ce nom-

bre : il lui ravit le gouvernement de cette province pour en gratifier son frère Gonzalez. Il confia à ce même Gonzalez la conduite d'une entreprise importante, qui paraissait devoir procurer autant de gloire que de profit, et dont je vous entretiendrai demain plus en détail.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Selon le bruit généralement répandu parmi les Péruviens, il devait y avoir en delà des Andes, du côté de l'orient, un pays fort abondant en cannelle et autres épiceries. Il parut important de faire des recherches de ces côtés; et Gonzalez partit avec une armée de trois cent quarante soldats européens, la plupart cavaliers, et quatre mille Péruviens.

Avant que j'aille plus loin, jetez, mes enfans, un coup d'œil sur la carte, pour bien connaître les environs du pays dont il va être question. Voyez ici où est Quito, d'où Gonzalez se mit en marche. Il dirigea d'abord sa route au sud-est, en suivant le cours de la ri-

vière *Napo*, et ensuite au sud. Cette rivière se jette ici, comme vous le voyez, dans le grand *Maragnon*, ou rivière *des Amazones*, un des fleuves les plus étendus et les plus considérables qu'il y ait au monde, et qui parcourt presque toute l'Amérique méridionale, comme vous le voyez, du couchant au levant, et vient verser ses eaux majestueuses dans le grand Océan Atlantique. Faites bien attention aux circuits de ce fleuve, afin de pouvoir suivre en idée les Espagnols dans cette entreprise nouvelle et hardie.

Les premières difficultés que Gonzalez eut à surmonter, furent les hautes montagnes couvertes de neiges des Cordillières ou Andes : mais avant qu'il y eût atteint, toute la nature paraissait s'opposer à sa marche; car au milieu des éclairs, du tonnerre et des torrens de pluie, il survint un si terrible tremblement de terre, qu'il semblait que le globe entier allait se bouleverser. La terre s'entr'ouvrit en différens endroits, et engloutit les arbres et les maisons. Une rivière qui coulait le long du camp des Espagnols se déborda subitement, et inonda toute la plaine avec tant de promptitude, que les Espagnols n'eurent que le temps de gagner un coteau voisin pour s'y réfugier. Une autre calamité non moins effrayante les y attendait; ils crurent avoir été transportés tout à coup dans la zone glaciale,

en-deçà des cercles polaires. Vous autres, savez-vous encore ce que sont les cercles polaires?

Ferdinand. Oh! oui; ce sont ces deux cercles qu'on a tracés en idée, en deux endroits, autour de la terre, là où les zones tempérées finissent, et où commencent les glaciales.

M. Hunter. Un grand nombre de Péruviens et quelques Espagnols y périrent de froid. Les autres ne durent leur salut qu'à leur constitution vigoureuse et à un exercice non interrompu. On parvint enfin aux plaines d'en-deçà des Andes; mais le terme des calamités en était encore bien éloigné. Il se présenta d'autres difficultés, qui, pour être d'un genre différent, n'en étaient pas moins fâcheuses. Ces spacieuses plaines étaient en partie sans habitans, et en partie peuplées de sauvages grossiers et absolument dénués de vivres. A chaque pas il fallait franchir des marais, ou se frayer un passage à coups de hache à travers des forêts touffues et impénétrables. A tout cela se joignirent des pluies qui durèrent deux mois entiers sans interruption, pendant lesquels nos pauvres aventuriers ne purent pas même une seule fois faire sécher leurs vêtemens. Représentez-vous, mes enfans, combien il fallait être endurci pour supporter si longtemps des maux ainsi multipliés, et quelle

force d'âme et de corps l'homme peut acquérir, lorsqu'il a commencé d'assez bonne heure à exercer ses facultés corporelles et intellectuelles à souffrir les incommodités inséparables de la vie humaine.

Lucien. Je ne sais si c'est une preuve que j'ai un mauvais cœur; mais je t'assure que je ne les plains nullement. Ils voulaient de l'or qui ne leur appartenait pas; il était juste qu'ils le gagnassent au moins par quelque chose.

M. Hunter. Rien de mieux : cependant, mon ami, il est des circonstances où l'humanité souffre au point qu'on ne peut s'empêcher d'être affecté du mal qui arrive même à son ennemi.

Après être arrivé aux rives du Napo, Gonzalez fit construire une barque, pour s'en servir à le traverser au besoin, et à transporter le bagage et les vivres qui leur restaient. Cet ouvrage coûta une peine infinie aux Espagnols : privés des matériaux nécessaires et surtout de fer, ils furent obligés de déferrer leurs chevaux pour faire des clous et des crampons; et en place de poix et de goudron, il leur fallut ramasser diverses sortes de résine, qui découlent de quelques arbres. On en vint cependant à bout, et Gonzalez confia cette barque à un officier qui s'appelait *Orellana*, et qui commandait sous lui. Il le chargea de descendre la rivière, accompagné d'une cin-

quantaine de soldats, pour chercher des vivres, et lui dit à quelle distance il l'attendrait avec l'armée. Orellana partit.

Mais à peine eut-il quitté son commandant, qu'il forma l'ambitieux projet de se soustraire à toute dépendance, et de se distinguer par une action dont l'audace n'avait point eu d'égale. Il résolut de ne pas attendre Gonzalez à l'endroit conveuu, mais de suivre le cours de la rivière dans le chétif bâtiment qu'on lui avait confié, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'Océan. Cette entreprise était périlleuse, et Orellana y aurait renoncé lui-même, s'il avait su que ce fleuve parcourt à peu près deux mille lieues marines avant d'arriver à la mer. Hasarder une navigation aussi longue sur une barque aussi mal construite, sans vivres et sans provisions, au travers d'un pays inculte, peuplé de nations sauvages, avec aussi peu de troupes, était une entreprise qui ne pouvait venir à l'esprit que du téméraire le plus déterminé.

Orellana ne découvrit ses intentions que lorsqu'il fut arrivé à l'endroit où il devait attendre l'armée. C'était à l'embouchure du Napo, là où il se jette dans le Maragnon, ou rivière des Amazones. C'est ici que le perfide s'ouvrit à ses compagnons, et parvint à leur inspirer l'audace dont il était animé. Tous consentirent à l'accompagner, excepté un seul, qui eut le courage de s'opposer, mais en vain,

à la proposition perfide d'Orellana. Il fut la victime de sa fidélité : Orellana le fit mettre à terre dans un pays désert, afin qu'il y pérît, et continua à suivre son projet. Les dangers et les peines auxquels il était exposé à toute heure sont inexprimables : tantôt il passait par des contrées désertes et stériles, qui ne fournissaient pas le moindre rafraîchissement ni à lui ni à ses compagnons affamés; tantôt il fallait qu'il combattît contre des sauvages aguerris, pour se procurer par la force quelques vivres. D'autres fois il se voyait enveloppé d'une quantité inombrable de canots, pouvant à peine bouger avec ses cinquante hommes et le peu de place qu'il avait dans sa barque. Il continua cependant, sans s'arrêter, à descendre le fleuve, et après avoir lutté pendant sept mois contre la misère et les dangers, il arriva enfin à son embouchure. Mais il n'était pas encore parvenu au terme de sa dangereuse entreprise ; car il fallait qu'il s'abandonnât sur l'Océan avec sa frêle embarcation pour gagner une colonie espagnole. Après avoir fait encore quelques centaines de lieues, il aborda enfin à *Cubagua*, qui n'est pas éloignée, comme vous le savez, des côtés de Tierrafirma.

Il se rendit de là en Espagne, où le récit de son aventure inouïe causa un étonnement général. Mais il ne s'en tint pas à raconter ce qui lui était effectivement arrivé, et ce qu'il avait

appris; car pour augmenter le merveilleux de son histoire, il la broda de divers contes, auxquels on a ajouté foi pendant long-temps, et dont la fausseté n'a été généralement reconnue que de nos jours.

Il disait qu'il avait traversé des contrées où l'or et les pierreries étaient tout aussi abondans que chez nous les cailloux; qu'ensuite il avait passé par d'autres qui n'étaient habitées que par des femmes vigoureuses et guerrières. De là le nom de *pays des Amazones*, donné à la contrée que traverse le Maragnon, et le nom de *fleuve* ou *rivière des Amazones* au Maragnon lui-même. On prit une de ces contrées, sans savoir laquelle, pour le pays de l'or, et on lui donna le nom d'*El Dorado*.

On sait aujourd'hui, par les recherches des voyageurs postérieurs, qu'il n'y a ni El Dorado, ni un royaume d'amazones, et que toutes les merveilles débitées par Orellana sont un tribut payé au goût de son siècle, dans le dessein de rehausser ses découvertes et d'engager la cour d'Espagne à les faire continuer.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Voyons maintenant ce qui arriva à Gonzalez, que la perfidie d'Orellana mit dans le plus grand embarras.

Il s'attendait à trouver au confluent du Napo et du Maragnon cette officier avec les cinquante hommes qui l'accompagnaient, et une provision de vivres; mais quelle fut sa surprise de ne voir ni barque, ni vivres, ni même le détachement! Il pensait que quelque circonstance imprévue pouvait avoir engagé Orellana à descendre un peu plus bas, et résolut en conséquence de suivre sa marche le long des rives du fleuve; mais ayant rencontré l'Espagnol que le perfide avait fait mettre à terre, ils furent dans la plus grande consternation au récit qu'il leur fit de la trahison d'Orellana. Ils portèrent avec effroi les yeux sur leur situation désespérée. Ils mouraient de faim et de fatigue; la contrée était déserte et stérile; ils avaient perdu leur bagage, qui se trouvait dans la barque d'Orellana. Dans cet état ils demandèrent tout

d'une voix à revenir sur leurs pas; et Gonzalez se vit obligé d'y consentir.

Mais on s'était déjà éloigné de Quito de plus de deux cents milles d'Allemagne (environ quatre cents lieues de France), et il était plus que probable qu'un très petit nombre d'entre eux, après les fatigues qu'ils avaient déjà endurées dans cette longue et pénible marche, se trouverait en état de les supporter de nouveau. Cependant il ne fallait pas moins s'y résoudre. On se mit donc de suite en marche pour le retour; et l'espoir de trouver de moins mauvais chemins leur fit prendre une autre route que celle par laquelle ils étaient venus, sans avoir d'autre guide que le soleil. Mais combien ils furent trompés! Cette nouvelle route était encore plus pénible que l'autre, et le pays leur fournissait beaucoup moins de vivres et de rafraîchissemens. Ils se virent dans la nécessité de tuer leurs chevaux et leurs chiens; et lorsqu'ils n'en eurent plus, ils mâchaient des feuilles, ils avalaient avec avidité les insectes les plus dégoûtans, et rongèrent même le cuir de leurs selles et leurs ceinturons d'épée. Pour surcroît de misère, tous leurs vêtemens tombaient en lambeaux étant pourris par la pluie, ou entièrement déchirés par les broussailles au travers desquelles il fallait sans cesse percer. Deux cents Espagnols et quatre mille Péruviens succombèrent à ces calamités.

Les autres, qui ressemblaient à des squelettes, continuèrent leur marche jusqu'à cinquante lieues de Quito; mais leurs forces étant entièrement épuisées, ils auraient tous péri si on n'avait pas envoyé à leur rencontre des vivres depuis Quito. A l'aspect de ce secours ils furent saisis d'un ravissement inexprimable. L'avidité avec laquelle ils tombaient sur les alimens qui leur arrivaient, leur aurait été mortelle si on ne les avait pas forcés de se borner pendant quelques jours à une portion modérée. On leur avait aussi envoyé des habits et quelques chevaux; mais comme il n'y en avait pas assez, Gonzalez y renonça généreusement. Les officiers qui l'accompagnaient suivirent son exemple, et continuèrent leur route nus et à pied jusqu'à Quito. Leurs plus intimes amis eurent peine à les reconnaître, tant les maux qu'ils avaient essuyés avaient altéré leurs traits.

Ils ne pensèrent plus alors qu'à prendre du repos, excepté Gonzalez qui, à son entrée dans Quito, reçut des nouvelles plus capables d'ébranler sa fermeté que tout ce qu'il avait souffert auparavant. Accompagnez-moi en idée à Lima pour apprendre l'événement terrible qui s'y était passé.

Vous vous rappelez que lors de son exécution Almagro laissa un fils qu'il désigna pour son successeur? Ce jeune homme avait été élevé

jusque-là par un gentilhomme espagnol plein de mérite, nommé *Herrada*, et avait acquis sous sa conduite beaucoup de bonnes qualités. Il était grand, bien fait, agile, adroit en toutes sortes d'exercices, et orné de plusieurs connaissances peu communes. Il joignait à tout cela le génie intrépide de son père; d'où l'on pouvait augurer qu'il jouerait un grand rôle sur le théâtre du Pérou.

Pizarre comprit qu'il devait abaisser de bonne heure ce génie qui cherchait à s'élever. Il le tint pendant quelque temps prisonnier avec son gouverneur, et il ne lui rendit la liberté qu'à condition qu'il demeurerait sous ses yeux à Lima. Il crut par là avoir suffisamment prévenu tout soulèvement de sa part; mais il se trompait. La maison du jeune Almagro devint en peu de temps le rendez-vous de tous les anciens amis et de tous les partisans de son père, qui, comme nous venons de le voir, se trouvaient dans la plus triste situation, et brûlaient du désir de venger la perte de leur honneur et de leurs biens sur le tyran qui leur avait ravi l'un et l'autre. Ils firent du jeune Almagro le point central de leur réunion pour concerter les moyens de leur vengeance et de l'amélioration de leur sort. Le résultat de leurs délibérations fut de secouer courageusement le joug de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, et de faire périr les tyrans. L'absence

des deux frères du gouverneur leur parut très favorable à leur dessein.

Cependant les amis du gouverneur commencèrent à concevoir quelque ombrage de ces fréquentes et nombreuses assemblées. Ils lui firent part de leurs inquiétudes, et l'exhortèrent à se tenir sur ses gardes. Mais il était trop accoutumé à braver les dangers les plus évidens pour que ces exhortations pussent faire quelque impression sur lui. *Soyez tranquilles sur mes jours*, fut toute sa réponse; *le pouvoir que j'ai de faire sauter la tête aux autres, met la mienne en sûreté.*

Un jour qu'il se promenait dans son jardin, Herrada se fît annoncer auprès de lui. Les conjurés l'avaient chargé de sonder ses dispositions, et de le rassurer encore davantage. Occupé à cueillir des citrons, il en offrit à Herrada, en lui disant que c'étaient les premiers qui eussent crû dans cette nouvelle ville. Herrada avait pris l'air d'un homme inquiet, et lui en donna pour raison qu'on lui avait dit qu'il se disposait à se débarasser de son élève et de ses malheureux amis. Le gouverneur lui jura que ce projet ne lui était jamais venu en pensée, quoiqu'on l'eût averti lui-même d'être en garde contre eux, parce qu'ils machinaient des complots contre sa propre vie. Herrada l'assura que cet avis était une invention de gens malintentionnés; et pour rendre cette as-

surance d'autant plus croyable, il le pria de permettre que le jeune Almagro et lui s'éloignassent de Lima. Je ne trouve nulle part si Pizarre lui accorda ou non sa demande, mais bien qu'il assura Herrada qu'il *lui ferait remettre tout ce dont il pourrait avoir besoin*. Là dessus Herrada lui baisa la main avec l'apparence d'une sensibilité reconnaissante, qui devait le confirmer dans l'idée qu'il n'avait rien à redouter de leur part.

Herrada était parvenu à son but; les conjurés savaient que le gouverneur était dans une profonde sécurité, et cela leur suffisait. Ils fixèrent au prochain dimanche le jour de l'exécution de leur sanglant projet.

Le samedi paraissait déjà sans qu'il se fût élevé le moindre soupçon dans l'âme de Pizarre. Mais il survint un incident qui aurait dû lui faire ouvrir les yeux et préparer la ruine de ses ennemis, s'il n'avait eu la plus folle sécurité.

Didier. Eh! mon père, n'est-il pas temps que le crime reçoive la juste punition qu'il mérite? N'aurons-nous donc jamais qu'à plaindre des victimes innocentes?

M. Hunter. Bientôt le meurtre sera vengé par le meurtre.

L'heure de l'exécution du projet s'approchant, quelques remords qui s'élevèrent dans l'âme de l'un des conjurés le portèrent à dé-

couvrir le complot à un ecclésiastique. Celui-ci se hâta d'aller en instruire le gouverneur lui-même. Pizarre écouta ce rapport avec quelque émotion; mais peu de momens après, son âme accoutumée à mépriser tous les dangers retomba dans sa précédente sécurité. Il répondit « qu'il ne pouvait pas croire à l'existence de la conjuration dont on voulait l'effrayer; qu'Herrada, peu de jours auparavant, lui avait parlé d'un ton fort soumis; que cette invention venait vraisemblablement de quelqu'un qui avait une faveur à lui demander, et qui voulait se faire un mérite auprès de lui de cette découverte. » Là dessus il alla se coucher en assurance.

Cependant le repos de la nuit lui fit faire des réflexions. Il commença à croire que le danger dont on l'avait averti pourrait bien avoir quelque fondement, et qu'ainsi il était à propos d'user de précaution. Il y avait longtemps que ses amis lui avaient conseillé de créer une garde pour servir à la sûreté de sa personne; mais comme on avait avis que le plénipotentiaire qui était parti d'Espagne arriverait bientôt, il craignit que par une fausse interprétation du motif pour lequel il se faisait garder, on ne l'imputât à la crainte qu'il avait de ce plénipotentiaire; c'est pourquoi il borna toutes ses précautions à rester le lendemain toute la journée dans son palais.

Au lieu d'aller, comme à l'ordinaire, à l'église, il fit dire une messe dans sa chambre. Vers midi, quelques-uns de ses principaux officiers se rendirent chez lui pour y dîner. C'était précisément le temps que les conjurés avaient choisi, parce que dans ces climats chauds on consacre le milieu du jour au sommeil.

Tout à coup Herrada se précipite de la maison d'Almagro dans la rue, à la tête de dix-huit conjurés armés de pied en cap, l'épée nue à la main, en criant : *Vive le roi! périsse le tyran!* A ces mots, qui étaient le signal pour les conspirateurs dispersés dans la ville, ils accoururent tous au palais du gouverneur. Il venait de se lever de table, et continuait à s'entretenir avec ses amis, pendant que la plupart de ses gens étaient allés se livrer au sommeil; ce qui permit à ses ennemis de traverser la cour, et même d'entrer dans l'intérieur du palais sans avoir été aperçus de personne. Herrada avait eu la précaution de laisser un des conjurés à la porte, qui devait crier à ceux qui accourraient : *Le tyran est mort!* Ainsi tous les amis du gouverneur qui venaient à son secours, s'en retournèrent, croyant être arrivés trop tard.

VINGT-UNIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Les conjurés étaient déjà parvenus jusqu'à l'escalier qui conduisait à l'appartement de Pizarre : un des pages les aperçut, et entra précipitamment dans la chambre en faisant grand bruit. Pizarre, qui était accoutumé à opposer une intrépidité inébranlable aux dangers les plus imminens, ne témoigna pas même, en cette occasion, la plus légère frayeur. Il se leva, et commanda d'une voix ferme à un de ses officiers de fermer la porte au verrou, pour qu'il eût seulement le temps de s'armer ; mais cet officier, perdant la tête, au lieu de faire ce qu'on lui ordonnait, sortit imprudemment de la chambre, et alla jusqu'à l'escalier, pour demander aux conjurés qui s'avançaient à la hâte quel était leur dessein. Pour toute réponse, il reçut un coup de sabre qui le jeta sur le carreau, et les conjurés se précipitèrent dans la salle.

Dans le même moment Pizarre était entré dans une chambre voisine pour s'armer. Son beau-frère Alcantara, deux amis et autant de pages, hommes faits, s'y étaient rendus avec lui. Tout le reste sauta honteusement par la fenêtre en voyant les conspirateurs qui fondirent dans la chambre où était Pizarre. Il n'avait pas eu le temps de boucler sa cuirasse; mais il saisit avec intrépidité son sabre et son bouclier, et, fort comme un lion, il s'avança contre les assassins, animant le petit nombre de ses amis, qui aimèrent mieux périr à ses côtés que de l'abandonner. *Courage, camarades!* leur disait-il; *nous sommes encore assez pour châtier ces traîtres de leur témérité!* Alors le combat commença avec une fureur inexprimable de part et d'autre. Les conjurés avaient non-seulement l'avantage du nombre, mais, comme je l'ai dit, ils étaient encore armés de la tête aux pieds, en sorte qu'on ne pouvait pas aisément les atteindre, au lieu que chaque coup de sabre portait à découvert sur ceux du parti déjà le plus faible; aussi le combat ne demeura pas long-temps indécis.

Alcantara tomba mort le premier aux pieds de son frère. Quelques-uns des autres le suivirent, et le gouverneur, qui avait sans cesse à parer les coups redoublés qu'on lui portait, en fut peu à peu si harrassé qu'il pouvait à peine manier son épée. Alors c'en fut fait de

lui; il reçut un coup terrible à la gorge, et mourut sur-le-champ.

Aussitôt que les conjurés virent la victime de leur rage baignée dans son sang, ils se répandirent dans la ville, leurs épées nues et ensanglantées à la main, pour annoncer la mort du tyran. Plus de deux cents complices les joignirent, et menèrent le jeune Almagro comme en triomphe, monté sur un cheval, par toutes les rues, en faisant publier que c'était lui, et nul autre, qui était l'unique et légitime gouverneur du Pérou. On abandonna au pillage le palais de Pizarre et les maisons de ses plus intimes partisans.

Telle fut la fin d'un homme dont le courage, la patience dans l'adversité, la constance et la fermeté, sont dignes de notre admiration, mais dont le caractère faux, dissimulé et souvent cruel, fera horreur aux âmes honnêtes. Il reçut le salaire qu'il avait mérité cent fois par sa conduite envers Atahualpa, Almagro, son confédéré, et nombre d'autres encore. Son cadavre fut transporté par ses domestiques à l'église; mais personne n'eut le courage de rester auprès de lui ou de le faire enterrer. Enfin un homme appelé *Barbaran*, qui avait été autrefois à son service, hasarda de demander au nouveau gouverneur la permission de le faire. Elle lui fut accordée; et il se hâta, aidé de sa femme, de le mettre en terre avant que les

conjurés ordonnassent d'exposer sa tête sur la roue.

Théodore. Cela est-il donc déjà fini?

M. Hunter. Le principal héros de ma tragédie ayant quitté la scène, à quoi bon nous arrêter plus long-temps devant le théâtre? Mais vous seriez peut-être bien aises d'apprendre quelques circonstances plus détaillées du caractère de Pizarre et de sa vie privée ou domestique?

Tous les enfans. Oh! oui, papa!

M. Hunter. Je ne puis que vous répéter le jugement qu'en ont porté les historiens contemporains.

« Il était, disent-ils, d'une constitution robuste. Les forces de son corps étaient aussi inépuisables que la patience et la fermeté d'âme avec lesquelles il a soutenu tant et de si grandes adversités. Il se croyait invincible aussitôt qu'il s'était armé. Alors il lui arrivait souvent de s'avancer tout seul contre l'ennemi avec un sang-froid admirable, sans attendre sa troupe, qui avait souvent peine à le rejoindre. Telle était la grande confiance qu'il avait en la force de son bras nerveux, et en son intrépidité si souvent éprouvée! »

Il n'avait reçu, comme vous le savez, qu'une très mauvaise éducation, ou plutôt il en manquait complétement; aussi ne possédait-il aucune des connaissances qu'on exige de tout

homme bien élevé ; mais il y suppléait en quelque sorte par l'attention sérieuse qu'il donnait à chaque affaire qui se présentait, par ses sages réflexions, sa patience et son activité. Il ne savait pas même écrire son nom. Chaque fois que sa signature était nécessaire, il ne faisait que deux traits de plume, entre lesquels son secrétaire écrivait son nom *François Pizarre.* Des jeunes gens inconsidérés pourraient se faire là-dessus la trompeuse illusion que l'on peut, ainsi que lui, faire fortune sans aucun savoir ni connaissances acquises : mais combien ne se tromperaient-ils pas ! Les temps sont passés où la force du corps, jointe à la bravoure et à la fermeté, suffisait pour parvenir dans l'état militaire : on exige aujourd'hui dans tous les états, même dans la profession des armes, bien des choses d'un jeune homme qui désire de l'emploi et de la protection, parce que chaque charge, quelle qu'elle puisse être, requiert, de notre temps, beaucoup plus de capacité qu'autrefois. Un homme qui aurait pu commander il n'y a pas encore si long-temps, en qualité de général, ne pourrait pas occuper aujourd'hui le poste de sous-officier, tant les temps ont changé !

Pizarre avait reçu de la nature une âme grande et active; il ne lui avait manqué que d'être cultivé par l'éducation. Il couvait sans cesse de vastes projets; et plus les difficultés

étaient grandes, plus il s'opiniâtrait à les surmonter. Il paraissait avoir un penchant naturel à la magnanimité et à la générosité; mais l'ambition et la passion de dominer n'en empêchaient que trop l'effet. Voici deux anecdotes de sa vie qui répandent un beau jour sur les qualités de son caractère.

Ayant appris qu'un officier peu fortuné avait perdu son cheval, il cacha sous son habit un lingot d'or de dix livres, et se rendit à un endroit où il comptait le rencontrer, et lui en faire présent pour en acheter un autre. C'était une maison où l'on avait coutume de jouer à la paume. A son arrivée, celui qu'il cherchait n'y était pas encore, et quelques-uns de ses amis qui jouaient lui proposèrent d'entrer dans leur partie. Il accepta l'invitation; mais afin de cacher le motif pour lequel il était venu, il n'ôta pas son habit, aimant mieux traîner le poids qui l'incommodait. Le jeu dura trois heures entières. Enfin l'officier arriva. Pizarre le prit à part, lui remit son présent, disant que sa pesanteur l'avait si fort incommodé qu'il lui en aurait donné trois fois autant s'il fût venu plus tôt pour l'en débarrasser.

Voici la seconde anecdote. Dans une de ses marches, en traversant une rivière, le courant de l'eau entraîna un de ses domestiques indiens qui lui avait fréquemment donné des preuves de son attachement et de sa fidélité.

A peine eut-il aperçu le danger que cet infortuné courait qu'il se jette à la nage pour aller à son secours; il le saisit par les cheveux, et gagne le rivage après des peines infinies. Le péril auquel il s'était exposé était si grand que le plus intrépide soldat de son armée n'aurait pas voulu s'y hasarder. Ses amis lui en firent des reproches, le blâmant d'avoir oublié les soins qu'il devait à la conservation de sa vie. Il leur répondit « qu'ils ne connaissaient pas le prix d'un fidèle domestique. »

Ses vêtemens étaient toujours uniformes et sans luxe. C'était un habit noir qui lui descendait jusqu'à la cheville du pied, des souliers blancs et un chapeau gris. C'est ainsi qu'il s'habillait dans sa vie privée, et même comme gouverneur. Pour complaire à ses amis, il mettait quelquefois, le dimanche, un habit de parade garni en pelleteries, dont son ami Cortès lui avait fait présent; mais aussitôt qu'il était de retour de l'église, il l'ôtait et restait en veste ou en chemise, avec un mouchoir autour du cou pour s'essuyer la sueur; car, en temps de paix, il passait la plus grande partie de son temps à jouer aux quilles ou à la paume. Ces jeux étaient devenus pour lui une passion : il les jouait avec le premier venu, sans s'embarrasser quels étaient son état et sa condition. Il ne souffrait jamais qu'on lui relevât la boule, ni qu'on cherchât à lui éviter aucune incom-

modité. Il était en même temps fort affable et familier; et pour lui plaire il fallait oublier, dans ses heures de récréation, qu'il était gouverneur.

Sa fidélité et son dévouement envers l'empereur étaient exemplaires. Lorsqu'on prélevait le cinquième de chaque prise qui appartenait à la couronne, il était si scrupuleux qu'il se levait fréquemment de son siége pour ramasser les petits brins d'or qui tombaient, et les jeter sur la portion de l'empereur. On riait souvent de cette attention; mais il ne s'en laissait pas détourner. « Je relèverais, disait-il, ces petits morceaux avec la bouche si je n'avais point de mains. »

Ce sont là les principaux caractères qu'on nous a conservés de cet homme extraordinaire. J'espère qu'ils serviront à tempérer en quelque sorte la juste horreur que ses perfidies et son inhumanité doivent vous avoir inspirée, et vous porteront à imputer ses défauts et ses vices à sa mauvaise éducation. Laissons reposer ses cendres en paix.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

SUITE DES VOYAGES ET CONQUÊTES DE CORTES.

HUITIÈME ENTRETIEN.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DIXIÈME ENTRETIEN.

ONZIÈME ENTRETIEN.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

VOYAGES ET CONQUÊTES DE PIZARRE.

PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

TROISIÈME ENTRETIEN.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

SIXIÈME ENTRETIEN.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

HUITIÈME ENTRETIEN.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DIXIÈME ENTRETIEN.

ONZIÈME ENTRETIEN.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

VINGT-UNIÈME ENTRETIEN.

FIN DE LA TABLE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE CH. DEIS.







